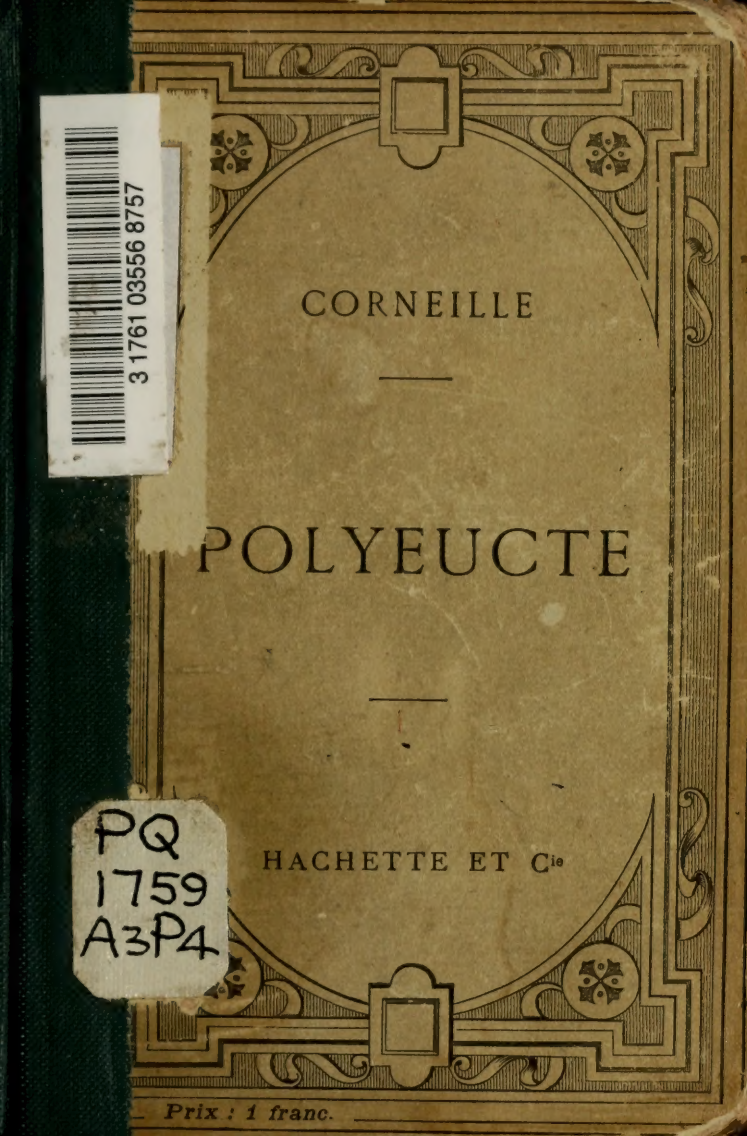

CORNEILLE
POLYEUCTE
HACHETTE ET Cie
Prix : 1 franc.
3 1761 03556 8757
PQ
1759
A3P4

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
The Estate of the late
PROFESSOR A. S. P. WOODHOUSE
Head of the
Department of English
University College
1944–1964

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Corneille (P.) : *Théâtre choisi*, contenant *le Cid*, *Horace*, *Ci*
Polyeucte, *le Menteur* et *Nicomède*, texte conforme à l'édi
des *Grands Écrivains de la France* et publié avec une introducti
une notice sur chaque pièce et des notes, par M. Petit de Jullevil
1 vol. petit in-16, cart. 3

Chaque pièce séparément. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.

—— *Scènes choisies*, publiées avec une introduction, des notices
des notes, par M. Petit de Julleville. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr

Corneille (P.) : *Œuvres*, édition des *Grands Écrivains de*
France, publiée sous la direction de M. Ad. Regnier, membre
l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques
les plus anciennes impressions, avec variantes, notes, noti
lexiques et album contenant des portraits, des fac-similés,
M. Ch. Marty-Laveaux. 12 vol. in-8 et un album, br. 97 fr.

Chaque volume et l'Album se vendent séparément 7 fr. 50.

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Avertissements placés par Corneille en tête des divers recueils de ses pièces. — Discours de l'utilité et des parties du Poème dramatique. — Discours de la tragédie et des moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire. — Discours des trois unités, d'action de jour et de lieu. — Mélite. — Clitandre. — La veuve.

Tome II : La Galerie du Palais. — Le Suivante. — La Place Royale. — La Comédie des Tuileries. — Médée. — L'illusion.

Tome III : Le Cid. — Horace. — Cinna. Polyeucte.

Tome IV : Pompée. — Le Menteur. — La Suite du Menteur. — Rodogune.

Tome V. : Théodore. — Héraclius. — Andromède. — Don Sanche d'Ar
— Nicomède.

Tome VI : Pertharite. — Œdipe. —
Toison d'or. — Sertorius. — S
nisbe. — Othon.

Tome VII : Agésilas. — Attila. —
Bérénice. — Psyché. — Pulché
Suréna.

Tome VIII : Imitation de Jésus-Christ

Tome IX : Louanges de la sainte Vier
— L'Office de la sainte Vierge.
Les sept Psaumes pénitentiaux.
Vêpres des dimanches et Comp
— Instructions et prières chrétien
— Les Hymnes du Bréviaire rom
— Version des hymnes de saint
tor. — Hymnes de sainte Geneviè

Tome V : Poésies diverses. — Œuv
diverses en prose. — Lettres.
Tables.

Tomes XI et XII : Lexique.

1559-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-05.

CORNEILLE

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE

PUBLIÉ CONFORMÉMENT AU TEXTE DE L'ÉDITION

DES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE,

DES

NOTICES, ANALYSES ET NOTES PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

L. PETIT DE JULLEVILLE

Ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris.

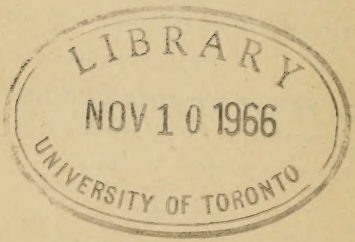
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

PQ
1759
A3P4



1138877

NOTICE SUR PIERRE CORNEILLE

(1606 - 1684)

La famille Corneille était anciennement établie à Rouen, dans des charges qui ressortissaient au Palais ou à l'administration provinciale. Le grand-père de Pierre Corneille [1] était commis au greffe du Parlement. Le père de notre poète était maître des eaux et forêts; il eut sept enfants, dont l'aîné, le futur auteur du *Cid*, naquit à Rouen le 6 juin 1606.

Pierre Corneille fit toutes ses études au collège des jésuites de Rouen, probablement avec succès; ses vers latins sont d'un très habile écolier; on sait qu'il remporta plusieurs prix, dont l'un, croit-on, de vers français. Ses études finies, il s'appliqua au droit; le 18 juin 1624 il prêta serment en qualité d'avocat [2], au Parlement de Rouen. Son neveu Fontenelle prétend qu'il ne plaida qu'une fois et n'eut aucune envie de recommencer. Quatre ans plus tard, il traita de l'achat de deux offices d'avocat du roi, l'un au siège des eaux et forêts, l'autre en l'amirauté de France, à

1. Nommé lui-même Pierre Corneille, comme tous les fils aînés de la famille.

2. A dix-huit ans; les études juridiques préalables n'étaient alors qu'une formalité.

la table de marbre du Palais. Le gage annuel des deux charges ne passait pas douze cents livres avec les épices [1]. Mais elles laissaient, paraît-il, un peu de loisir, car, la même année, on joua *Mélite* à Paris.

D'où était née la vocation de Corneille pour la poésie et le théâtre? Assurément de son génie d'abord; mais Rouen n'était pas, comme on pourrait croire, un milieu défavorable à l'éclosion d'un poète; Rouen était, après Paris, la ville de France où l'on goûtait le plus le théâtre, où la comédie était le plus florissante. Le *Puy des Palinods*, sorte d'Académie provinciale, y encourageait le goût des vers en récompensant les poètes. Au XVIe siècle, les *Confrères de la Passion*, de Paris, étaient venus presque annuellement jouer leur répertoire à Rouen. Ces traditions s'étaient maintenues au siècle suivant, en se modifiant. Un excellent acteur, Mondory (qui joua plus tard *le Cid* d'original), se partageait entre Paris et Rouen. De 1566 à 1630, les libraires de Rouen n'avaient pas imprimé moins de soixante-six tragédies. Monchrestien [2], s'il fut joué quelque part, ce qu'on ignore, dut l'être à Rouen, où fut publié son théâtre.

En 1628, Mondory était à Rouen; Corneille le vit au théâtre et l'admira; c'est sans doute en l'écoutant qu'il se sentit poète dramatique et connut sa vocation. Il lui remit, un jour (peut-être en tremblant bien fort), une comédie intitulée *Mélite ou les Fausses Lettres*. Mondory lut la pièce; il en devina le mérite et la nouveauté. Au lieu de la jouer à Rouen, il l'emporta à Paris, où *Mélite* fut représentée sur le théâtre du Marais dans le courant de 1629. Le succès fut surprenant, quoique la pièce soit embrouillée, diffuse et peu intéressante. Mais elle captiva les spectateurs par l'agrément du style : Corneille, dans *Mélite*, a réussi, en plus d'un passage, à reproduire avec vérité la conversation des hon-

1. Il se démit de ces deux charges en 1650; elles furent vendues par lui six mille livres.

2. Poète tragique, né à Falaise en 1575, mort en 1621.

nêtes gens : ce mérite parut neuf et piquant, à une époque où régnait encore le style amphigourique et guindé du vieux Hardy[1].

Clitandre (joué en 1632) ne vaut pas *Mélite*, mais du moins il en diffère. Après le succès de leur première pièce, tant d'autres l'eussent recommencée, pour prolonger leur triomphe ! Corneille, dès ses premiers pas dans la carrière, nous fait admirer sa fécondité d'invention. Au reste, *Clitandre* est une très mauvaise pièce ; cette prétendue « tragédie » n'est qu'un drame romanesque dans le goût de ceux de Hardy ; l'action, chargée d'incidents, est confuse et sans intérêt. La pièce échoua, et Corneille revint à la comédie de mœurs. Il donna successivement *la Veuve* (1633), qui eut un brillant succès, *la Galerie du Palais* (1633), *la Suivante* (1634), *la Place Royale* (1634). Ces quatre pièces, comme *Mélite* elle-même, ne consistent guère qu'en conversations galantes d'amoureux plus spirituels que vraiment épris, et le goût de notre temps veut dans la comédie plus de force et de profondeur. Elles plaisaient à une époque où l'on aimait les sentiments subtils et les causeries raffinées. Dans *l'Astrée*, tant chérie de trois générations successives, les héros ne parlaient pas autrement. Ajoutons que déjà nul n'écrivait en vers aussi bien que Corneille ; les couplets excellents abondent dans la moindre de ses comédies de jeunesse.

En 1633, Corneille, déjà célèbre, fut présenté à Richelieu. Le grand cardinal se piquait, comme on sait, d'exceller au théâtre autant que dans la politique. Il composa même, ou fit composer, sous sa direction, plusieurs pièces, dont il fournissait le plan ; ses poètes attitrés faisaient les vers. Corneille fut attaché à ce singulier bureau poétique, où il

1. Corneille écrivait ces lignes en tête de *la Veuve* (1633) : « La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime, j'ai tâché de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens et non pas en auteurs. »

rencontra Boisrobert, Colletet, l'Estoile et Rotrou. *La Comédie des Tuileries* fut ainsi fabriquée, en 1634, par les « cinq auteurs », comme ils se qualifiaient eux-mêmes au titre de l'ouvrage. Mais, selon Voltaire, Corneille, chargé du troisième acte, se permit de toucher au plan du cardinal, qui se fâcha et dit le fameux mot : « Il faut avoir de l'esprit de suite ». Corneille retourna donc à Rouen, où il écrivit *Médée,* tragédie, jouée en 1635.

Pour la première fois, il puisait aux sources antiques; laissant de côté le grec, qu'il savait mal, et Euripide, il s'inspirait de Sénèque le Tragique, écrivain du second ordre, il est vrai, mais dont le style éclatant plaisait à son génie. Du premier coup il surpassait son modèle. On ne peut lire *Médée* sans être frappé d'étonnement, tant la pièce paraît écrite avec plus de vigueur et de pureté que toutes celles qui l'avaient précédée. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais elle étincelle de beaux vers, de superbes pages. Corneille avait trouvé sa véritable voie; car, bien qu'il ait donné *le Menteur,* son génie est avant tout un génie tragique.

Vers ce temps il avait commencé d'étudier le théâtre des Espagnols. Est-ce là, dans un original ignoré ou perdu, ou dans une imitation générale du goût castillan, qu'il puisa d'abord l'idée de *l'Illusion comique* (jouée en 1636), où le Matamore, personnage tout espagnol, débite en excellents vers des forfanteries si divertissantes, et quelquefois fait pressentir *le Cid* en parlant, quoique indigne, le langage de la vraie bravoure. L' « illusion » qui donne son nom à la pièce est l'erreur d'un père qui voit représenter sous ses yeux, par l'artifice d'un magicien, d'abord les aventures de son fils, puis un drame fictif dont l'acteur principal est ce même fils, devenu comédien à l'insu de sa famille. Cette pièce singulière se termine par un magnifique éloge du théâtre français, épuré par les travaux heureux des nouveaux poètes, honoré des faveurs du roi et de son ministre.

Le Cid, qui suivit de près, fut représenté sur le théâtre du Marais, vers la fin de 1636. Il y avait dix-huit ans qu'un

poète espagnol, Guillen de Castro, avait fait jouer sur la scène de Valence *la Jeunesse du Cid*, un ample drame, écrit dans le goût de son pays, tout chargé d'événements, qui, pour la plupart, s'exposaient aux yeux des spectateurs. Corneille emprunta beaucoup à Guillen de Castro, tout en s'efforçant de faire rentrer l'action dans les limites que les règles prétendues d'Aristote, et surtout le goût nouveau, favorisé par Richelieu, commençaient à imposer à la tragédie en France. Dans cette pièce, pour la première fois, il étalait sur la scène la lutte émouvante qu'il devait, par la suite, y représenter tant de fois, la lutte du devoir ou de l'honneur contre la passion d'abord menaçante, enfin vaincue. Rodrigue est fiancé à Chimène, et Chimène aime Rodrigue; mais, pour venger son père outragé, Rodrigue tue le père de Chimène, et, pour venger son père immolé, Chimène demande au roi la tête de Rodrigue. A la fin, l'innocent meurtrier, en repoussant une invasion des Maures et en sauvant son pays, lave sa faute involontaire et obtient le pardon ou du moins l'espoir du pardon. Un style à la fois simple et vigoureux dans la partie héroïque du poème, et profondément touchant dans la partie pathétique, exprimait avec vivacité toutes les beautés de cette action attachante et toutes les péripéties de la lutte qui se livre entre les deux fiancés et dans le cœur de chacun d'eux.

Le public s'enthousiasma pour une poésie si neuve et si belle. Mais les rivaux de Corneille eurent la petitesse de se coaliser contre lui pour essayer de faire condamner son chef-d'œuvre par l'Académie naissante. Richelieu lui-même eut le tort de s'associer à ces manœuvres : plusieurs causes l'animaient contre *le Cid*; toute la pièce respirait une vive admiration pour la bravoure et la fierté castillanes, et la France faisait alors la guerre aux Espagnols, dont l'armée avait un moment franchi la frontière pendant l'été de 1636. Elle renfermait une apologie nullement déguisée du duel, et Richelieu s'efforçait, par des édits sanglants, de réprimer la fureur des duels. Enfin les pièces des « cinq auteurs »

étaient plus ou moins tombées, et l'œuvre de Corneille, ce transfuge, était accueillie partout avec des transports d'enthousiasme. Voilà pourquoi Richelieu [1] encouragea Scudéry et Mairet, qui attaquaient passionnément cette tragédie trop heureuse, et força Chapelain d'écrire *les Sentiments de l'Académie sur le Cid,* critique assez modérée dans la forme, mais très injuste, au fond, de l'œuvre de Corneille.

Cette fameuse « querelle du *Cid* » occupa six mois, puis s'éteignit, laissant *le Cid* aussi glorieux, mais Corneille profondément découragé. Sa pièce avait été déclarée « contre les règles » par l'Académie et censurée par des hommes qui se disaient et qu'on croyait les oracles du goût en France. Il demeura plus de trois années sans vouloir rien donner au théâtre, et ses ennemis crurent qu'il resterait muet à jamais. Le 15 janvier 1639, Chapelain écrivait : « Corneille ne fait plus rien; et Scudéry a du moins gagné cela en le querellant, qu'il l'a rebuté du métier et lui a tari sa veine ».

Heureusement Chapelain se trompait : Corneille travaillait. L'année 1640 vit paraître et triompher *Horace* et *Cinna.*

Dans *Horace,* tiré d'un chapitre de Tite-Live, Corneille a voulu surtout peindre l'énergie du patriotisme romain aux beaux temps de la république, et la lutte de cette passion sublime contre l'amour, que le poète désormais sacrifiera toujours à l'honneur et au devoir. Dans *le Cid,* l'amour avait vaincu après de dures épreuves; mais enfin Chimène avait pardonné. Dans *Horace,* Camille, éprise de Curiace, maudit son frère, vainqueur de son fiancé; elle est poignardée par Horace, et Horace est absous. L'amour est immolé avec Camille, immolé au patriotisme.

Cinna, composé, représenté presque en même temps qu'*Ho-*

1. Toutefois il est juste de louer Richelieu de n'avoir pas abusé de sa toute-puissance pour interdire la pièce, et de ne pas s'être opposé aux lettres de noblesse qui furent accordées au père de Corneille, en janvier 1637, à l'occasion du succès du *Cid.*

race, quoique profondément différent, semble né de la même conception dramatique. Cinna, Émilie, héritiers du parti pompéien et des haines républicaines, conspirent contre l'empereur Auguste, qui, après avoir persécuté leurs parents, les a comblés eux-mêmes de bienfaits. Auguste apprend leur trahison, hésite avec angoisse s'il doit punir ou absoudre; puis, sa grande âme s'ouvrant au pardon, il fait grâce à Cinna, l'unit à Émilie et consolide ainsi par la clémence un pouvoir acquis par la terreur. Dans *Horace*, l'amour était immolé au patriotisme. Dans *Cinna*, il est humilié devant la clémence royale. Dans *Polyeucte* [1], il devait se sacrifier lui-même à la sainteté; l'amour humain, dans cette œuvre sacrée, est immolé à l'amour divin [2].

Polyeucte, au moyen âge, se fût appelé un *mystère*, car c'est en peignant l'âme d'un saint que Corneille a voulu compléter cette galerie d'héroïques figures. Après la grandeur chevaleresque figurée dans *le Cid*, celle du citoyen retracée dans *Horace*, et la grandeur royale représentée dans *Cinna*, il a exprimé dans *Polyeucte* la grandeur d'une âme chrétienne qui dédaigne la terre et les joies terrestres pour n'aspirer qu'au ciel; car le vrai héros de *Polyeucte*, quoi qu'en ait cru le XVIIIe siècle, ce n'est pas Sévère, c'est Polyeucte. Mais la figure de Pauline, l'admirable épouse de Polyeucte, redouble l'intérêt de cette pièce extraordinaire : l'héroïsme de son époux martyr élève jusqu'à la passion son âme, d'abord indifférente et troublée un moment du souvenir de Sévère autrefois aimé. Elle-même se convertit en voyant couler le sang de Polyeucte; elle veut mourir pour le suivre au ciel.

Cette illustre tragédie n'a pas toujours été comprise ainsi, même au temps de Corneille; et c'est d'ailleurs un

1. Joué probablement en 1643, au plus tôt en 1641; mais la date la plus vraisemblable est 1643.

2. Voy. nos *Leçons de littérature française*, t. II, p. 10 (chez G. Masson, 1885).

privilège dangereux des grands écrivains que chaque siècle tour à tour interprète, selon ses tendances, l'esprit de leurs œuvres et s'efforce de les attirer, pour ainsi dire, aux opinions qui lui plaisent davantage et de leur imposer, très sincèrement d'ailleurs, ses jugements et ses préférences. Corneille nous peut offrir de nombreux exemples de cette instabilité du goût public. Toutes les générations successives l'admirent, mais non pas de la même façon et pour les mêmes qualités. Dans *Cinna,* nous sommes aujourd'hui séduits surtout par la majesté du pardon que l'empereur accorde aux conjurés; et les spectateurs du temps de Richelieu, moins disposés à l'admiration envers le pouvoir absolu dont ils sentaient le poids, et plus épris (par l'imagination du moins) des vertus républicaines dont ils avaient si peu l'usage hors du théâtre, semblent avoir eu surtout des yeux complaisants pour le couple révolté d'Émilie et de Cinna : Cinna, en qui Balzac a cru voir le type de l'*honnête homme,* Émilie, qu'il a nommée « la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable furie ».

Dans *Polyeucte,* nous avons peut-être pénétré mieux que les contemporains la vraie pensée du poète en remettant le héros de la foi chrétienne à la place qui lui appartient, c'est-à-dire à la première, et en concentrant sur cette figure sainte le principal intérêt du drame. Mais les premiers spectateurs avaient senti autrement; l'amour combattu de Pauline pour Sévère les passionnait aux dépens de l'intérêt dû au sacrifice austère d'un martyr; et l'idée ne semble pas leur être jamais venue qu'à la fin de la pièce, Pauline, transfigurée par l'admiration qu'inspire à sa grande âme l'héroïsme chrétien, supérieur à tout autre héroïsme, aime, adore Polyeucte, et veut mourir pour le suivre, oubliant désormais Sévère, sans effort et sans lutte.

Corneille ne s'éleva jamais plus haut que dans ces quatre admirables pièces : *le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte.* Mais gardons-nous de limiter à ces quatre tragédies la part durable de son œuvre. Après *Polyeucte,* il écrivit dix pièces

de théâtre, conçues, exécutées dans la pleine maturité du génie, et qui renferment des parties au moins qui sont du premier ordre.

Pompée, tiré de la *Pharsale* du poète Lucain, que Corneille goûtait particulièrement, semble un beau fragment de poème historique plutôt qu'un véritable drame. Pompée ne parait pas dans cette pièce qui porte son nom, mais il en est bien l'âme et le héros; elle s'ouvre par la délibération où sa mort est résolue; elle s'achève par la punition de ses assassins. L'héroïque fermeté de Cornélie, sa veuve, en face de César vainqueur, éclate en d'admirables scènes où la sublimité du style recouvre et cache une certaine emphase des sentiments. Malheureusement l'amour épisodique de César pour Cléopâtre refroidit un peu l'action. Corneille tombera souvent dans cette faute, de donner, à toute force, un rôle à l'amour, dans des pièces où il n'a que faire; une galanterie un peu fade a gâté ainsi beaucoup de ses dernières pièces. Ses contemporains furent très éloignés de lui en savoir mauvais gré. Si Corneille aujourd'hui nous apparait surtout comme le poète de l'héroïsme, il fut aussi, ne l'oublions pas, pour la génération qui vécut de sa vie, et ressentit la fraîche impression de ses œuvres naissantes, le poète de l'amour, avant Racine, qui, par une manière toute neuve et plus vraie de peindre cette passion, devait faire oublier les tableaux très différents que d'autres en avaient tracés avant lui. Car l'amour, chez Corneille, n'est pas la passion toute pure, cherchant, pour se satisfaire, à briser l'obstacle qui l'arrête. C'est la passion héroïque, luttant contre elle-même, et contre son honneur, qu'elle nomme « sa gloire », et sacrifiant toujours, non sans effort, non sans déchirements, mais avec une joie austère, le sentiment au devoir. Cette peinture de l'amour idéal et chaste, enveloppé fièrement dans une draperie d'héroïsme, séduisit et charma les contemporains du poète : génération ardente et fougueuse qui joignait à des mœurs souvent grossières, presque brutales, une imagination hautaine;

éprise des glorieuses chimères, et dédaigneuse des vulgaires obstacles, ils se reconnurent dans les personnages de Corneille, et accueillirent avec transport ces beaux vers qui prêtaient une voix plus distincte et merveilleusement éloquente aux grands sentiments que chacun balbutiait confusément dans son âme. De l'admiration pour l'œuvre naquit une sorte de tendresse confiante pour le poète, sentiment qui nous étonne aujourd'hui, nous, habitués par une longue tradition à chercher surtout dans notre vieux Corneille les mâles beautés de la muse tragique. Mais il est pourtant bien vrai qu'il fut aussi, dans son temps, dans la jeunesse de sa gloire, le confident écouté, le conseiller discret de beaucoup d'âmes, à la fois glorieuses et tourmentées, que la passion entraînait, mais que préoccupait leur honneur [1].

Deux comédies succèdent à *Pompée* (1644). En donnant *le Menteur* (1644), Corneille louait ainsi la pièce espagnole d'où il l'avait tiré (*la Vérité suspecte,* d'Alarcon) : « Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être de bien mauvaise humeur pour n'en aimer pas la représentation. » L'éloge convient à l'imitation aussi bien qu'à l'original. Est-il une plus charmante comédie que *le Menteur*? Elle n'est pas sans défauts, sans doute : l'intrigue est embrouillée; la moralité, incertaine et faible, ou plutôt nulle. Mais quelle verve éblouissante, quel esprit, quel style! Comment Corneille a-t-il réussi à faire que le héros paraisse aimable encore qu'il soit atteint d'un défaut que tout le monde abhorre? que son père Géronte, bien que trompé indignement par un fils sans respect, demeure, à force de bonté, respectable à nos yeux, presque majestueux dans les reproches qu'il fait à ce fils? *La Suite du Menteur* (1645), imitée

1. En 1670, la grande Mademoiselle, éprise de Lauzun, qu'elle voulait épouser, n'osa se déclarer à lui qu'après avoir trouvé dans Corneille des vers qui justifiaient sa passion.

de Lope de Vega[1], fut moins heureuse, comme il arrive d'ordinaire aux *suites*; toutefois, s'il est juste d'avouer que le lien qui rattache ensemble les deux pièces est tout artificiel et assez péniblement noué, que l'invention dans *la Suite* est à la fois plus romanesque et moins amusante que dans *le Menteur* : le style, dans la moins bonne des deux pièces, est aussi bon que dans la meilleure ; il étincelle de grâce et de vivacité; ces deux comédies suffisent à confondre ceux qui se sont imaginé que Corneille n'avait point d'esprit.

Rodogune, tragédie, fut jouée l'année suivante (1646) : la reine Cléopâtre y personnifie la passion du pouvoir, poussée jusqu'à la rage et jusqu'au crime. Cette avidité du sceptre, que Shakespeare a pour ainsi dire partagée entre Macbeth et lady Macbeth, prêtant à celle-ci la pensée du crime, à celui-là le bras qui l'exécute, Corneille l'a concentrée dans une seule tête et dans un seul bras. Cléopâtre a des instruments, mais elle n'a pas de complices. Pour conserver un trône, elle fait poignarder un fils et veut empoisonner l'autre : elle est prise elle-même dans ses propres trames et réduite à boire le poison qu'elle destinait à Antiochus et à Rodogune. Ce coup de théâtre fait l'intérêt poignant du cinquième acte de cette tragédie; l'effet en est prodigieux. Toutefois l'œuvre laisse le spectateur plutôt vivement remué qu'intéressé : aucun des personnages n'obtient sa sympathie. Cléopâtre est un monstre, et Rodogune à peine moins barbare. Les deux princes, jouets de ces furies, sont trop doux et trop faibles; leur rôle est tout passif, leur physionomie indécise. Telle est cependant la pièce que Corneille préférait hautement dans tout son théâtre, non pas, comme on l'a dit, à la façon des parents qui aiment de préférence, entre leurs enfants, les moins bien doués, les plus mal venus; mais simplement parce que *Rodogune* lui semblait « un peu plus à lui que les tragédies

1. D'une comédie intitulée *Aimer sans savoir qui.*

qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants » qu'elle renferme et qui étaient « purement de son invention ». Or, entre toutes les qualités de son génie, celle que préférait Corneille était la fécondité de son imagination. De là son goût pour les pièces qu'il nomme *implexes*, c'est-à-dire compliquées, et pour les situations tendues, violentes et fortement embrouillées. Le goût de Racine était tout différent : il voulait « une action simple, chargée de peu de matière, soutenue par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages [1] ».

Nommons seulement *Théodore*, tragédie chrétienne, jouée en 1646; cette pièce est une erreur, et on s'étonne que Corneille l'ait commise en pleine possession de son génie, âgé de moins de quarante ans, entre *Rodogune* et *Héraclius*, dont la conception est si forte et l'exécution si habile.

Héraclius (1647), que l'illustre dramaturge espagnol Calderon imita plus tard de Corneille [2], est une des pièces les plus intéressantes de notre théâtre classique, un peu gâtée malheureusement par une excessive complication. L'usurpateur Phocas a fait périr Maurice, empereur d'Orient, et croit avoir tué de même Héraclius, l'enfant de Maurice : mais Héraclius a été sauvé par sa gouvernante Léontine. Le tyran, qui croit cette femme dévouée à ses projets, lui confie son propre fils, Martian, qui n'est âgé que de quelques mois, comme Héraclius. Léontine, pour rétablir sur le trône la postérité de Maurice, substitue un enfant à l'autre. Vingt ans s'écoulent; certains indices font soupçonner à Phocas la substitution qui s'est faite; mais les deux jeunes gens, trompés par d'autres apparences, croient l'un et l'autre être le véritable Héraclius. Phocas veut arracher son

1. Préface de *Britannicus*.

2. Voltaire s'est acharné à essayer de prouver que c'est au contraire Corneille qui a imité Calderon; il semble aujourd'hui bien prouvé, ou du moins infiniment probable, qu'*Héraclius* a précédé le drame de Calderon (dont la date est inconnue).

secret à Léontine; elle reste impénétrable et défie l'usurpateur de pouvoir distinguer son fils de son ennemi.

La beauté particulière de cette pièce méconnue, c'est que tous les rôles sont attachants, même celui du tyran Phocas, dont le cœur se déchire, si dur qu'il soit, quand il voit ces deux jeunes gens, dont l'un est son fils, sans qu'il sache lequel, désavouer tous deux ce titre infâme à leurs yeux, se parer à l'envi du nom condamné d'Héraclius, et vouloir mourir fils de Maurice plutôt que vivre fils de Phocas. *Héraclius* est obscur sans doute, mais il mérite bien qu'on se fatigue à le comprendre.

Fort peu avant ou après la première représentation d'*Héraclius*, le 22 janvier 1647, Corneille fut reçu à l'Académie française, en remplacement du poète Maynard. Il avait échoué deux fois : on lui avait préféré d'abord un M. de Salomon, puis le poète tragique du Ryer; la troisième fois même, on lui eût préféré peut-être un nommé Ballesdens; mais, ce Ballesdens s'étant retiré, Corneille fut reçu; Ballesdens perdit peu pour attendre; l'année suivante, il remplaça Malleville, ayant échappé au ridicule d'entrer à l'Académie avant l'auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, du *Menteur*, de *Rodogune*.

Les troubles de la Fronde interrompirent quelque temps les spectacles. En 1650, Corneille reparut à la scène avec *Andromède*, tragédie lyrique, ou opéra, dont d'Assoucy avait fait la musique, et Torelli les *machines*, qui furent fort admirées. Le livret seul est de Corneille, et, comme beaucoup de livrets, ce n'est pas un chef-d'œuvre : l'auteur lui-même disait dans l'*Argument* : « Cette pièce n'est que pour les yeux ».

Don Sanche d'Aragon [1], joué (1650) presque en même temps qu'*Andromède*, est, dit Corneille, « un poème d'une espèce nouvelle ». Les personnages sont d'un rang illustre; mais leurs aventures, sans être ridicules, n'offrent rien de

1. Imité de loin du *Palais magique* de Lope de Vega.

vraiment tragique. Il appelait ce genre nouveau la « comédie héroïque ». En réalité, elle existait depuis soixante-dix ans, sous le nom de *tragi-comédie*, genre agréable et varié, plus proche de nous, plus humain, plus vivant que la tragédie; il aurait pu donner des chefs-d'œuvre; le bonheur lui a manqué. Il expire après la *Pulchérie* de Corneille en 1672.

Don Sanche est tout près d'être ce chef-d'œuvre; il y manque je ne sais quoi, une action plus nourrie, une conduite plus vive; non les bons vers, qui abondent, vivement frappés, sonores et fiers.

Nicomède (1651), dont Corneille a dit : « Ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main », *Nicomède* est, comme *Don Sanche*, une tentative toute nouvelle : ce fécond génie refusait de se répéter; toujours en quête de voies nouvelles, il aimait « à s'écarter un peu du grand chemin », dût-il « se mettre au hasard de s'égarer ». Cette fois, que nous montre-t-il? Un jeune prince, très brave, très bon capitaine, mûri par l'expérience du malheur plus vite que par celle des années, au milieu d'une cour orientale où tout lui est hostile : sa marâtre Arsinoé, parce qu'elle veut déposséder le fils du premier lit au profit de son fils à elle; son frère Attale, fils d'Arsinoé, parce qu'il est jaloux de Nicomède et de sa gloire; l'ambassadeur romain Flaminius, parce que la politique romaine veut que ses agents dans toutes les cours cherchent à perdre tout ce qui est généreux et fier, comme à flatter et caresser tout ce qui est lâche et bas; enfin son père même, le roi Prusias, type achevé de ces rois de la décadence orientale, dégradés par le despotisme et la terreur des armes romaines, tremblant devant Flaminius, devant sa femme, devant ses fils; prêt à toute lâcheté, même au crime, pour conserver une ombre de sceptre : un vrai personnage de comédie, hardiment jeté par Corneille au milieu du cadre tragique : Voltaire s'en montre fort choqué dans son *Commentaire* sur Corneille; Victor Hugo s'en autorise en fondant le drame romantique dans la

Préface de *Cromwell*. Toutes ces inimitiés liguées contre Nicomède sont devinées, désunies et déjouées, non par la force, mais « par une prudence généreuse qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril, sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans le cœur de tous les peuples » Joignez à cet appui la pointe acérée d'une ironie constante, qui ne laisse jamais s'éloigner l'ennemi vaincu sans qu'il soit un peu piqué et raillé, mais avec grâce et bonne humeur.

Un événement fâcheux éloigna peu après Corneille du théâtre pendant sept années. En 1652, il avait donné *Pertharite*; la pièce tomba sans remède à la première représentation : *Pertharite* se passait chez les Lombards, au VIIe siècle; les noms gothiques des personnages, le décousu de la conduite et la singularité de l'action rebutèrent les spectateurs. Il y a pourtant de beaux vers dans *Pertharite* (où Corneille n'a-t-il pas semé les beaux vers?), et Racine a certainement emprunté de cette pièce malheureuse l'idée de la situation qui fait le fond de sa tragédie d'*Andromaque*.

L'année précédente, Corneille avait publié la traduction en vers des vingt premiers chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*; cet essai avait obtenu un succès inespéré. Dégoûté du théâtre, le poète entreprit d'achever cette œuvre pieuse et consolante; la traduction complète parut en 1656; elle se vendit beaucoup, et, chose singulière, rapporta plus d'argent à l'auteur qu'aucune de ses tragédies. Toutefois l'œuvre est assez faible, mais pouvait-elle être meilleure? Tout le charme littéraire de l'original est dans l'admirable simplicité du style et dans la profondeur de l'analyse morale. Or la forme poétique convient peu à cette délicate psychologie chrétienne, et le style de Corneille, ordinairement hautain, héroïque, un peu tendu, n'excellait pas à exprimer les touchantes effusions du pieux auteur.

Les sollicitations flatteuses du surintendant Fouquet, qui

protégeait les gens de lettres par goût, par politique et par ostentation, peut-être aussi l'ennui du repos et l'ambition de nouveaux triomphes déterminèrent Corneille à reparaître au théâtre en 1659. Il donna *Œdipe* et obtint un succès qui nous étonne aujourd'hui; car cette tragédie est l'une des plus faibles de son théâtre : mais le public avait regret de *Pertharite* si mal accueilli, et du long silence de l'auteur; il voulait réparer ses torts envers son poète favori. Peut-être eût-il mieux valu pour la gloire de Corneille qu'il cessât de produire avant l'épuisement de sa veine. Il y a encore de beaux vers et de belles pages même jusqu'en ses derniers ouvrages; mais ce génie créateur, qui sait construire une œuvre dramatique, assembler et subordonner les parties de l'action, ménager l'intérêt, l'accroître de scène en scène, enfin faire vivre et agir des hommes sur le théâtre, ce don souverain fit défaut à sa verve fatiguée.

Sertorius (1662) est toutefois très supérieur à *Œdipe.* « La politique, dit l'auteur lui-même, fait l'âme de toute cette tragédie », il n'y faut rien chercher qui émeuve ou touche le cœur. Ce n'est pas que l'amour en soit banni; mais il n'y paraît qu'au second rang et se subordonne lui-même aux calculs de la politique. Une théorie chère à Corneille et qu'il appliqua volontiers dans tout son théâtre, mais surtout dans les œuvres de sa vieillesse, c'est que l'amour doit toujours avoir place dans une tragédie, mais au second rang. « L'amour, dit-il (dans une lettre à Saint-Évremond), est une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, mais non pas de corps. » Or il serait plus vrai de dire que l'amour dans une tragédie doit tenir la première place, ou ne paraître pas du tout. S'il est épisodique, il est froid et presque toujours ennuyeux. *Sertorius* se soutient encore à demi par une belle scène entre le général rebelle et Pompée, par beaucoup de beaux vers dont la pièce est remplie Toutefois l'immense succès qu'elle obtint à son apparition nous étonne un peu aujourd'hui. Mais les mo-

dernes, en acquérant le droit de traiter de la politique ailleurs qu'au théâtre, ont un peu perdu le goût de la tragédie politique, si chère à la génération qui avait vu ou fait la Fronde.

En 1663, Corneille donna au théâtre une *Sophonisbe ;* il ne réussit pas à faire oublier celle que Mairet avait fait jouer en 1629, et qui est notre plus ancienne tragédie régulière. L'année suivante (1664), *Othon*, tiré des *Histoires* de Tacite : pièce obscure et embrouillée, dénuée de l'intérêt poignant qui, dans *Héraclius*, rachetait les mêmes défauts. *Agésilas*, joué en 1666, est une pièce en vers libres de différentes mesures à rimes croisées; cette innovation aurait pu être heureuse, mais elle fut compromise par l'insuccès d'une œuvre ennuyeuse qui est tout entière en entretiens de froide galanterie; et quels noms que ceux de Lysandre et d'Agésilas, d'un « roi de Paphlagonie » et de « princesses persanes » pour les mêler à cette métaphysique amoureuse! C'était un roman de Mlle de Scudéry, mis en vers et dialogué. Mais cette monotonie languissante a pu parfois plaire dans le livre, qu'on prend et qu'on quitte; en aucun temps elle n'est supportable au théâtre.

Attila (1667) est bien supérieur, quoique Boileau ait enveloppé les deux pièces dans une commune épigramme. On y trouve au moins quelques pages fortement écrites dans un style coloré, pittoresque, et dans un sentiment juste, assez conforme à ce que nous savons aujourd'hui, ou croyons savoir, de l'histoire des Huns.

En 1670, Madame, duchesse d'Orléans, voulut se ménager l'amusement de voir aux prises, sur le même sujet, le vieux Corneille et le jeune Racine, de qui la réputation croissante portait ombrage à celle de son rival. Chacun des deux poètes fut invité, à l'insu de l'autre, à composer une *Bérénice*, et à mettre au théâtre la séparation touchante de l'empereur Titus et de cette reine de Judée. La princesse mourut sans avoir vu les fruits de ce singulier concours; mais la victoire de Racine était certaine, et dans la tragédie de

Corneille, *Tite et Bérénice*, on ne trouve à louer que quelques vers heureux et une conception assez fière du personnage principal.

Pulchérie, comédie héroïque, jouée en 1672, *Suréna*, tragédie, jouée en 1674, passèrent presque inaperçus. Ce n'est pas que ces pièces soient, comme l'a prétendu Voltaire, « ridiculement écrites ». Corneille jusqu'au bout reste un grand écrivain en vers. Cette année même (1672), il adressait au roi une *Épître* sur la campagne de Flandre, infiniment supérieure au fameux *Passage du Rhin* de Boileau. Mais il est trop vrai que ces derniers enfants de sa veine tragique sont profondément ennuyeux. Ce sont pures tragédies d'amour, où il n'est question que de savoir si le héros épousera ou non l'héroïne; et toutefois ni l'un ni l'autre ne réussissent à nous intéresser à leur passion verbeuse et froide. Corneille sortait de sa voie pour s'acharner à lutter contre Racine dans ce domaine de la tendresse où Racine devait rester sans rival.

Est-ce à dire que Corneille fût incapable d'exprimer l'amour ? L'invention du rôle de Chimène suffirait à protester contre une telle assertion. Trente-cinq ans après *le Cid*, Corneille, vieilli et fatigué, dans le livret de l'opéra de *Psyché* (1671), composé en collaboration avec Molière et Quinault, écrivait encore, pour sa part, entre autres vers excellents, la déclaration si naïve et si passionnée que Psyché adresse à l'Amour, et cette page où l'Amour jaloux reproche à la jeune Psyché le tendre souvenir qu'elle a conservé de a maison paternelle. Ce sont là des morceaux exquis; e. tout l'œuvre de Corneille vieilli abonde ainsi en charmantes surprises.

Mais entre ces rares éclairs l'obscurité semblait plus profonde, et le génie du grand poète allait s'affaiblissant, quoiqu'il se refusât lui-même à l'avouer, et quoique des admirateurs aveugles ne voulussent pas le reconnaître. Ses qualités pâlissent et ses défauts s'accusent à mesure qu'il s'approche du terme de sa longue carrière. L'héroïque fierté de ses

personnages tourne à la raideur : ses héroïnes étaient fermes, elles deviennent dures; ses héros raisonnaient trop, ils deviennent subtils. Le langage de la passion pouvait sembler chez lui un peu romanesque; il devient fade et alambiqué. A mesure que les idées et les sentiments perdent quelque chose de leur vérité, de leur naturel, le style même s'affaiblit. Mais jusque dans les plus médiocres pièces de ce grand poète on rencontre des beautés qui ne sont qu'à lui, que lui seul pouvait trouver. C'est ce qui faisait dire à Mme de Sévigné, après la représentation de *Pulchérie* : « Vive notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent! » C'est encore là le meilleur jugement que la postérité puisse rendre sur l'œuvre de Corneille vieilli.

On a souvent représenté Corneille comme un génie tout instinctif, faisant, sans s'en douter, ses chefs-d'œuvre; écrivant d'admirables vers, d'admirables pièces, quand l'inspiration le soutenait, quand « un bon lutin », comme disait Molière, lui dictait ce qu'il fallait écrire; et tombant ensuite au-dessous de lui-même, et quelquefois au-dessous du médiocre, quand cette inspiration lui faisait défaut, quand le lutin cessait de dicter. Cette façon de présenter l'œuvre et de caractériser le talent de notre poète est fort éloignée de la vérité. Sans doute Corneille est poète d'instinct, de nature et d'inspiration; on ne saurait dire de lui ce que l'on a dit de Malherbe, que l'art, le travail et la patience l'ont fait poète, plus que le ciel. Mais il n'en est pas moins vrai que Corneille est en même temps un talent laborieux, conscient, réfléchi, qui n'a rien hasardé sans savoir ce qu'il faisait, et sans vouloir le faire. Durant sa longue carrière, il n'a cessé de méditer sur son art, d'en examiner l'objet, les principes, les règles, les moyens, et une partie importante de son œuvre est le fruit de ces réflexions prolongées. Cette partie est toute en prose : elle comprend les *Examens* que, dans l'édition collective de son théâtre donnée en 1660,

Corneille a insérés en tête de toutes ses pièces, tragédies et comédies, antérieures à cette date; en outre, trois *Discours* traitant : *de l'utilité et des parties du poème dramatique; de la tragédie; des trois unités.*

Dans les *Examens*, l'auteur s'est jugé lui-même avec une bonne foi parfaite, une rare modestie et un sens très judicieux : ils restent en somme le meilleur commentaire de son théâtre, ou du moins la base de toute étude consacrée à Corneille. En énonçant avec netteté le dessein de ses pièces, les sources où il a puisé, les moyens dont il s'est servi, l'objet qu'il s'est proposé, l'auteur semble avoir voulu prévenir les interprétations hasardées, qui, pour complaire aux préoccupations changeantes et aux goûts mobiles des générations successives, chercheraient dans son œuvre autre chose que ce qu'il y a mis, et loueraient ou blâmeraient chez lui des intentions qu'il n'a jamais eues, des beautés ou des défauts également imaginaires.

Les *Discours* abondent en pages de critique littéraire du plus vif intérêt, et d'une grande nouveauté à l'époque où elles furent écrites; soit que Corneille, traitant la délicate question de la moralité des ouvrages dramatiques, exprime cette idée hardie : que la moralité consiste surtout dans la peinture *naïve* (c'est-à-dire exacte et vraie) des vertus et des vices; soit que, recherchant l'objet du genre dramatique, il confirme Aristote et prévienne Molière et Racine, en déclarant que : la poésie dramatique a pour but le plaisir des spectateurs, — au risque d'étonner des théoriciens raffinés qui prétendent que l'art n'a d'autre objet que lui-même; soit que, creusant de son mieux la règle imputée à tort à Aristote, la règle désormais sacrée en France des trois unités, il s'efforce, avec plus de bonne foi que d'exactitude, de montrer le parfait accord de son théâtre avec cette règle. En réalité, il avait abordé la scène sans la connaître; il en avait parlé fort légèrement, s'en était même un peu moqué jusqu'à la querelle du *Cid*; la croisade entreprise alors contre lui le fit réfléchir; il était de sa nature hautain, mais

timoré. Les semonces de l'Académie et la férule de Chapelain lui imposèrent. Corneille se soumit, et, une fois docile, se convainquit. Sa conversion aux trois unités fut sincère, mais elle lui coûta. Racine, quelques années plus tard, devait porter bien plus légèrement le poids de ces règles; elles gênèrent Corneille. On souffre à voir, dans les *Discours*, les efforts que fait ce grand homme pour se mouvoir dans les entraves où les critiques de son siècle ont réussi à l'envelopper. Certes, il n'en fit pas moins des chefs-d'œuvre. Mais il est permis de penser que s'il eût été livré à la libre allure de son inspiration féconde, moins surveillé, moins harcelé par des hommes aussi médiocres que les Chapelain, les Scudéry, les Mairet, les d'Aubignac, la part de l'excellent eût été plus grande encore dans son œuvre admirable, mais inégale.

La vie de Corneille avait été fort peu traversée d'événements mémorables. Aucun grand poète n'a tenu ses ouvrages plus à l'écart de son foyer. Ceux qui ont voulu chercher dans ses vers l'expression de ses sentiments personnels ont fait fausse route, car les causes les plus opposées, les opinions les plus contradictoires, les passions les plus diverses ont trouvé en Corneille un interprète également éloquent. Sa grande valeur dramatique est surtout dans l'impersonnalité de son œuvre.

Vers la fin de 1640 ou au commencement de 1641, il avait épousé Marie de Lamperière, fille d'un lieutenant général aux Andelys : elle avait une jeune sœur qui se maria plus tard avec Thomas Corneille, frère cadet de Pierre; ces deux ménages fraternels vécurent dans une étroite union et ne voulurent d'abord séparer ni leurs foyers ni leurs fortunes. Thomas, comme Pierre, fut poète dramatique, et remporta quelquefois de brillants succès à la scène. Il ne saurait être question de comparer les deux frères; c'est toutefois beaucoup pour l'honneur de Thomas d'avoir pu, sans ridicule, composer des tragédies dans la maison de Pierre.

Corneille eut six enfants, dont l'éducation acheva de

l'appauvrir. Dans l'intérêt de leur fortune, il quitta Rouen et vint se fixer à Paris en 1662; sa dépense dut s'en trouver fort accrue sans que son revenu augmentât. En ce temps les bénéfices du théâtre étaient nuls ou dérisoires; les comédiens étaient généreux en payant deux mille livres une tragédie en cinq actes [1]. Une pièce était jouée trente fois quand elle avait un grand succès. Une fois imprimée, le droit de la représenter librement appartenait à tous. Les pensions royales (celle de Corneille était de deux mille livres), instituées avec éclat, ne furent jamais payées avec régularité; à la fin on les supprima [2]. Quoi d'étonnant si Corneille, après *Suréna*, se trouva plus pauvre qu'avant *Mélite*? On a pu exagérer la gêne croissante qui attrista ses dernières années. L'anecdote si connue du soulier qu'il fit raccommoder dans une échoppe est apocryphe, et, fût-elle vraie, prouverait sa simplicité plutôt qu'elle n'attesterait sa misère. Il ne paraît pas que Corneille ait manqué strictement du nécessaire. C'est bien assez, ou plutôt c'est trop déjà qu'il ait achevé sa glorieuse vie dans des embarras continuels, en proie aux soucis mesquins de la vie matérielle. Il en souffrit cruellement. « Le mérite console de tout », a dit Montesquieu; mais ce grand moraliste avait trois châteaux, beaucoup de champs et de vignes, une réputation immense, et vendait à bon prix ses vins de Médoc aux Anglais, et ses livres à toute l'Europe.

Après l'obscur *Suréna* (1674), dont les contemporains n'ont même pas mentionné la représentation déserte, Corneille n'écrivit plus que quelques vers de circonstance : sur la paix de Nimègue (1678), sur le mariage du dauphin (1680). Son beau génie s'éteignait ; « ses forces diminuèrent de plus en plus, écrit son neveu Fontenelle, et, la dernière année de

1. Prix que paya la troupe de Molière pour jouer *Attila* et *Tite et Bérénice*.

2. On supprima du moins celle de Corneille : l'intervention de Boileau la fit rétablir quelques jours avant la mort du poète.

sa vie, son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit et si longtemps ». Il mourut dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, âgé de soixante-dix-huit ans trois mois et vingt-quatre jours. Il fut inhumé le lendemain dans l'église Saint-Roch [1]. Cette fin, attendue, n'eut pas un très grand retentissement. L'Académie fit célébrer le service d'usage en l'honneur du plus illustre de ses membres, et, par une attention délicate, elle choisit à l'unanimité Thomas Corneille pour remplacer Pierre.

Voici déjà deux cents ans que Corneille est mort, et depuis deux cents ans sa renommée n'a subi aucun déclin. Il occupe une si haute place dans l'admiration de la postérité, que nul n'est mis au-dessus de lui : peu lui sont comparés.

Doué naturellement d'un génie dramatique tout à fait extraordinaire, il se distingue et excelle surtout par ces trois qualités : la fécondité de l'invention, la variété de la mise en œuvre, et l'éclatante beauté du style. Aucun écrivain n'a mieux écrit en vers que Corneille. J'ajouterai comme un trait propre à son œuvre : l'aspiration constante vers la grandeur. Il a placé très haut son idéal dramatique, si haut qu'il ne l'a pas toujours atteint. Car son œuvre immense est, il faut l'avouer, très inégale.

Jugée dans son ensemble et non sur ses seuls chefs-d'œuvre, elle est peut-être au-dessous de son génie; au-dessous de ce qu'elle eût été, je crois, si Corneille s'était vu mieux servi par les circonstances. Car ses qualités sont à lui seul; ses défauts lui viennent de ses contemporains.

Oui, si grand qu'il soit, Corneille eût été plus grand encore, s'il fût né trente ans plus tôt ou trente ans plus tard. Deux choses lui ont manqué : la liberté et le goût. Né trente ans plus tôt, il eût été libre; on ne lui eût pas

1. Où, le 1er octobre 1884, on célébra avec éclat le deuxième centenaire de cette mort.

imposé la contrainte des règles, la surveillance de Chapelain; né trente ans plus tard, il aurait eu plus de goût (autant qu'en eut Racine) par la seule influence du milieu où il eût vécu.

NOTICE SUR POLYEUCTE

La tragédie de *Polyeucte* se fût appelée, au moyen âge, un *mystère*.

Boileau, célébrant dans l'*Art poétique* la fin du théâtre religieux, qui avait fleuri jusqu'au milieu du XVIe siècle, s'écrie avec un ton de satisfaction où perce son mépris pour ces premiers essais de l'art dramatique en France :

> On chassa ces docteurs prêchant sans mission :
> On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.

Mais cette double affirmation n'est pas entièrement exacte: Boileau oublie cent tragédies françaises, composées et jouées entre 1550 et 1650, qui traitaient des sujets religieux, bibliques ou chrétiens. La tradition ne fut jamais entièrement interrompue [1], des *mystères* à *Athalie*. A la veille de *Polyeucte*, on donna sur le théâtre un *Saül* de du Ryer, un *Saint Eustache* de Baro, un autre *Saint Eustache* de Desfontaines. Mais toutes ces tragédies religieuses sont faibles; elles méritent l'oubli où elles sont tombées.

La tragédie sacrée florissait dans les collèges encore plus que dans les théâtres. Corneille, élève des jésuites de Rouen, avait certainement assisté, probablement il avait

1. Du moins quant aux sujets : car la forme et le cadre étaient profondément modifiés.

pris part à quelqu'une de ces représentations édifiantes qui étaient fort en usage dans tous les collèges de la Société de Jésus. Plus tard on y joua des pièces profanes; en 1620, on y représentait surtout des tragédies pieuses, écrites en latin.

Les sujets religieux, même avant que Boileau les condamnât, ne plaisaient déjà guère au public et aux critiques. « Tels arguments, dit l'auteur inconnu d'un *Traité sur la disposition du poème dramatique* [1], sont plus propres en particulier qu'en public, et dans les collèges de l'Université ou dans les maisons privées, qu'à la cour ou à l'Hôtel de Bourgogne. »

Qu'on ne croie pas que les esprits frivoles et mondains fussent seuls de cet avis. Les plus pieux étaient fort disposés à croire et à dire que le christianisme n'est pas poétique. Les jansénistes surtout trouvaient une sorte de joie à séparer ainsi radicalement la poésie et la religion. C'est par scrupule janséniste autant que littéraire que Boileau écrivait :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Le prince de Conti, frère du grand Condé, s'exprime ainsi en parlant de *Polyeucte*, dans un *Traité sur* (ou plutôt *contre*) *la comédie*, écrit après sa conversion :

« Y a-t-il rien de plus sec et de moins agréable que ce qui est saint dans cet ouvrage? Y a-t-il personne qui ne soit mille fois plus touché de l'affliction de Sévère lorsqu'il trouve Pauline mariée que du martyre de Polyeucte? »

Où tendait ce raisonnement? A insinuer que la tragédie est nécessairement profane, et, par conséquent, condamna-

1. Publié en 1637 à propos de la *querelle du Cid*. Voyez notre édition du *Cid*, p. 71. Cité par M. Marty-Laveaux dans l'édition des *Grands Ecrivains*.

ble; et qu'il ne fallait pas essayer de la justifier en alléguant les tragédies pieuses [1].

Les préventions littéraires n'étaient pas moins enracinées que les scrupules religieux. L'Hôtel de Rambouillet, qui, en 1643, représente ce qu'il y avait de plus vif et de plus exquis dans le goût contemporain, ne devait pas favoriser une pièce écrite en l'honneur d'un martyr obscur du IIIe siècle. Corneille y lut *Polyeucte*, et l'accueil fait à ce chef-d'œuvre fut décourageant pour l'auteur. « Surtout le christianisme avait extrêmement déplu », dit Fontenelle, et Voiture fut chargé d'en avertir Corneille avec les ménagements convenables. Mais ôtez le christianisme de *Polyeucte*, que restera-t-il?

Il est vrai que chaque époque est touchée vivement par certains détails qu'une autre époque n'aperçoit même pas. Ainsi l'on était choqué au XVIIe siècle que le héros brisât les idoles, parce que l'Eglise, au temps des persécutions, avait formellement condamné cette témérité. Un nouveau chrétien devait-il commencer par désobéir? Godeau, évêque de Grasse et de Vence, et l'un des habitués de l'Hôtel, blâma surtout cette invention de Corneille, et l'excès de zèle de Polyeucte. Il nous semble qu'aujourd'hui ce scrupule ne trouble plus notre admiration pour *Polyeucte*: peut-être parce qu'on sait moins bien l'histoire de l'Eglise, très étudiée au XVIIe siècle.

La pièce était en répétition quand l'Hôtel de Rambouillet s'en montra si dégoûté. Un des acteurs de la troupe, un acteur « qui n'y jouait pas, dit Fontenelle, parce qu'il était trop mauvais acteur », empêcha seul Corneille de retirer sa tragédie, comme il voulait faire. On ignore son nom : les uns le nomment Laroque, et les autres Hauteroche. Toute

1. On trouve les mêmes scrupules chez les protestants. Le ministre André Rivet publiait en 1639 une *Instruction touchant les spectacles publics* où il attaquait avec violence toutes les pièces tirées des Écritures, y compris les anciens *mystères*, les anciennes *moralités*, etc

l'anecdote est d'ailleurs suspecte [1]; Fontenelle, qui l'a racontée le premier, est né cinquante ans après son oncle Corneille; il a écrit la vie de notre auteur un demi-siècle après la représentation de *Polyeucte*. A une telle distance des événements, les impressions s'effacent, les souvenirs se confondent; les anecdotes naissent d'elles-mêmes avec un air de vérité; les événements s'arrangent dans un ordre harmonieux où l'on s'est plu longtemps à se les figurer.

Polyeucte fut représenté à l'Hôtel de Bourgogne [2]; les témoignages contemporains sont formels sur ce point. L'abbé de Villiers, dans son *Entretien sur les tragédies de ce temps*, dit que parfois les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ne se sont pas plus mal trouvés des sujets saints que des sujets profanes « et qu'ils avaient gagné plus d'argent au *Polyeucte* qu'à quelque autre tragédie qu'ils aient représentée depuis ». L'auteur ajoute que ce succès engagea Corneille à donner *Théodore*, qui tomba complètement. Les comédiens se dégoûtèrent alors des tragédies pieuses. « On a renvoyé ces sortes de sujets dans les collèges, où tout est bon pour exercer les enfants », ajoute dédaigneusement l'abbé de Villiers, fidèle écho des préjugés de son temps.

Polyeucte lui-même eut beaucoup plus de succès auprès du peuple que chez les lettrés. Aucune voix illustre ne s'est trouvée parmi les contemporains pour louer hautement cette tragédie. Boileau n'en parle nulle part; on prétend qu'il l'admirait fort, mais on le dit sur la foi du *Bolæana*, témoignage posthume et suspect. Racine oublie de nommer *Polyeucte* parmi les chefs-d'œuvre de Corneille, dans ce bel éloge du poète, prononcé à la réception de Thomas Corneille à l'Académie. Fénelon souhaite une tragédie pure

1. L'anecdote, plus suspecte encore et trop souvent citée, du manuscrit de *Polyeucte* oublié dix-huit mois sur un ciel de lit, doit être reléguée parmi les fables.

2. Sur la date controversée de cette représentation, voyez ci-dessous, page 42.

« de cet amour volage et déréglé qui fait tant de ravages » et semble ignorer que cette tragédie existe. Enfin Corneille lui-même n'hésitait qu'entre *Cinna* et *Rodogune*, lorsqu'on voulait savoir de lui quel était son chef-d'œuvre. Il ne mettait en balance ni *le Cid* ni *Polyeucte*.

Le style de *Polyeucte* ne satisfaisait pas beaucoup plus que le fond de la pièce le goût de certains délicats. Il y a dans cette tragédie, à côté de quelques traces fâcheuses de la *préciosité* à la mode, beaucoup de pages très simplement écrites, dans une langue excellente. Mais cette simplicité, dont nous sommes aujourd'hui tout prêts à faire un mérite à Corneille, rebutait, parait-il, certains lecteurs qui n'admettaient dans la tragédie qu'un style hautain et relevé. Du moins nous comprenons ainsi ces lignes que Corneille a insérées dans l'*Epître* en tête du *Menteur* : « J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna* et leur montrer que j'en saurois bien retrouver la pompe quand le sujet le pourroit souffrir. »

Quand Corneille écrivit, en 1660, le *Discours de la tragédie*, il parla du succès de *Polyeucte* comme d'un heureux accident qui avait, pour une fois, démenti le principe constant qu'il faut prêter quelques faiblesses aux héros de la tragédie. « L'exclusion des personnes tout à fait vertueuses qui tombent dans le malheur, bannit les martyrs de notre théâtre. *Polyeucte y a réussi contre cette maxime.* » Mais, surtout après l'échec de *Théodore*, Corneille ne se soucia pas de tenter à nouveau une entreprise aussi délicate; et quand il voulut plus tard édifier les âmes pieuses en écrivant des poésies chrétiennes, il préféra traduire en vers l'*Imitation*.

Polyeucte appartient à Corneille plus qu'aucune autre de ses tragédies. La légende qu'il a consultée se réduit à ces quelques lignes : Polyeucte, Arménien converti par Néarque, mais non encore baptisé, brise les idoles; il est condamné à mort par Félix, son beau-père; il résiste aux prières de

Pauline, sa femme; il refuse d'abjurer sa foi, et meurt décapité, « sans autre baptême que celui de son sang [1] ».

A Corneille appartient l'invention du rôle de Sévère, qui introduit la lutte des passions, c'est-à-dire le drame, dans ce récit simplement édifiant. Mais le rôle de Sévère, quelles qu'en soient l'importance et la beauté, n'altère pas le caractère fondamental de la pièce. *Polyeucte* demeure une tragédie profondément religieuse, tout imprégnée de l'esprit chrétien, non pas seulement parce qu'un personnage y meurt par le martyre, mais parce que ce personnage est véritablement le héros de la pièce. C'est Polyeucte qui meurt, et toutefois l'on peut dire que tous les autres lui sont sacrifiés.

Il est vrai que les spectateurs du XVIIe siècle, encore plus ceux du XVIIIe siècle et quelques-uns du nôtre aussi, ne semblent pas avoir compris la pièce comme nous l'entendons. Longtemps on a cru que l'intérêt pathétique de cette tragédie réside surtout dans l'amour réprimé de Pauline pour Sévère et de Sévère pour Pauline. Nous avons cité plus haut l'appréciation du prince de Conti : « Y a-t-il rien de plus sec et de moins agréable que ce qui est saint dans cet ouvrage?... » Mme de Sévigné [2] a rapporté le mot de madame la Dauphine, qui disait de Pauline : « Eh bien! voilà la plus honnête femme du monde qui n'aime point du tout son mari. » Saint-Évremond, quoique admirateur déclaré de Corneille, jusqu'à se montrer souvent injuste envers Racine, parlait avec la même irrévérence du rôle de Polyeucte, dont les effusions mystiques lui semblaient propres à faire « un beau sermon », mais n'auraient inspiré, selon lui, qu'une « misérable tragédie, si les entretiens de Pauline et de Sévère, animés d'autres sentiments et d'autres pas-

1. La critique moderne a ajouté quelques détails à ce récit sommaire et démontré la réalité du martyre de saint Polyeucte (voy. *Polyeucte dans l'histoire*, par M. Aubé). Mais Corneille n'ayant rien connu sur son héros au delà de ce qu'il en rapporte, il nous paraît inutile d'insister ici sur ce point.

2. Lettre du 28 août 1680.

sions, n'eussent conservé à l'auteur la réputation que les vertus chrétiennes de nos martyrs lui eussent ôtée ».

Voltaire trouvait aussi que Polyeucte est un fanatique ennuyeux; mais, disait-il, « l'extrême beauté du rôle de Sévère, la situation *piquante* de Pauline assurent à la pièce un succès éternel ». En vers, il se gêne encore moins pour dire le fond de sa pensée sur ce héros chrétien :

De Polyeucte la belle âme
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari [1].

Dans notre siècle, le grand Talma dédaignait le rôle de Polyeucte, et jouait exclusivement Sévère, croyant jouer ainsi le personnage du vrai héros de cette tragédie. Pendant deux cents ans, tout le monde semble avoir pris parti contre Polyeucte; il est l'obstacle qui s'oppose au bonheur de Pauline et de Sévère; il est l'accident désastreux qui fait éclater la générosité de l'un et la vertu de l'autre.

A nos yeux, juger ainsi, c'est mal pénétrer dans l'intention de Corneille et méconnaître tout à fait son œuvre. Corneille a voulu peindre l'héroïsme religieux, et montrer son sublime aveuglement, son détachement absolu, qui s'élèvent, par un grand essor, au-dessus de toutes les misérables passions terrestres. Il ne demande pas à tous les spectateurs d'être capables d'un tel sacrifice, mais de savoir au moins l'admirer, s'ils ne peuvent le comprendre et s'ils peuvent moins encore l'imiter. Polyeucte est une vertu d'exception; mais d'ailleurs tout héroïsme est exceptionnel;

1. *Epître dédicatoire* en tête de *Zaïre*. Dacier, dans ses *Remarques sur la Poétique d'Aristote*, attribue aussi à Pauline et à Sévère seuls tout le succès de *Polyeucte*.

et s'il fallait, pour goûter Corneille, être aussi grand que ses héros, il aurait peu d'admirateurs.

Si Polyeucte a été souvent mal apprécié, Pauline a été souvent mal jugée. Or tout le sens de la pièce dépend de la façon dont on comprend le rôle de Pauline. Madame la Dauphine, et beaucoup d'autres avec elle et depuis, ayant mal compris ce rôle, ont mal compris la pièce tout entière. Ils ont vu dans Pauline une femme qui immole son amour à son devoir. Mais cette appréciation n'est qu'à demi juste : il est plus vrai de dire que Pauline immole un amour vulgaire à un amour sublime, son amour ancien pour Sévère à son amour nouveau pour Polyeucte. Essayons de le faire voir par l'analyse attentive du caractère.

Au début de la pièce, elle respecte son mari et l'estime sincèrement; mais il est bien vrai qu'elle l'a accepté, de la main de Félix, sans l'aimer; et qu'elle adore en silence le souvenir de Sévère qu'elle croit mort :

> Je donnai par devoir à son affection
> Tout ce que l'autre avoit par inclination.

Sévère n'est point mort; il reparaît victorieux, fidèle. Pauline, qui est vertueuse et qui l'aime, tremble de le revoir :

> Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.

Elle l'a revu pourtant, mais pour lui dire un éternel adieu, et ravir à sa passion tout espoir.

> Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte.

Cependant Polyeucte, secrètement baptisé, saisi d'un saint transport, a brisé les idoles. On l'emprisonne et on le somme d'abjurer sa foi nouvelle, s'il ne veut marcher au supplice.

Ici se place vraiment le nœud de la pièce et le secret du changement qui va se faire dans le cœur de Pauline.

D'abord Polyeucte est malheureux; c'est assez pour

qu'une âme très noble et très tendre, comme est celle de Pauline, ressente au moins de la pitié pour cet infortuné sur qui la hache est suspendue. Elle va dans la prison visiter le captif, essayer de le fléchir, et de faire qu'il abjure et consente à vivre.

Mais Polyeucte est désormais tout au ciel; et Pauline, hier encore tant aimée, n'est plus déjà pour lui qu'un dangereux souvenir; Polyeucte échappe à la terre :

> C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
> Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

La vue d'un héroïsme si nouveau pour elle, de l'héroïsme chrétien, du dévouement complet à ce Dieu qu'elle ignore, étonne d'abord Pauline :

> Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé...
> Daignez considérer le sang dont vous sortez...
> Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
> Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

Polyeucte répond en montrant le ciel :

> Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle...
> — Voilà de vos chrétiens les ridicules songes!

Ces deux âmes, si dignes de se comprendre, ne parlent plus la même langue; et Polyeucte l'annonce tristement à Pauline :

> Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie
> Et de quelle douceur cette mort est suivie!
> Mais que sert de parler de ces trésors cachés
> A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

Ce langage obscur irrite les sentiments de Pauline; elle éclate en reproches amers contre ce cœur qui lui échappe, et contre cette obstination qu'elle admire sans la comprendre; et au milieu des reproches l'amour naît dans son propre cœur, il naît d'une sorte de jalousie et encore plus de l'admiration.

Comprenons bien que Pauline est une âme très noble, où l'amour ne peut naître que de l'admiration. Ce qu'elle voit de plus grand, c'est aussi ce qu'elle aime. Elle a aimé Sévère parce que Sévère lui avait paru le plus vaillant et le plus généreux des Romains; et certes, au début de la pièce, Polyeucte paraît petit à côté du vainqueur des Perses.

Mais Polyeucte, devenu chrétien, se transfigure par l'héroïsme de sa foi; dans la scène de la prison, il grandit aux yeux de Pauline; il efface, il fait oublier Sévère; et tout à l'heure il le fera presque haïr. A mesure que Polyeucte, qui semble déjà monter au ciel, se dérobe à l'amour, Pauline, transportée d'une jalousie sublime, s'attache à lui davantage. A chaque pas que Polyeucte fait vers Dieu, Pauline fait un pas vers Polyeucte. A la fin de la pièce, cette épouse vertueuse, mais glacée pour son époux, est devenue, par enthousiasme, une amante passionnée de celui qu'elle n'aimait pas quand lui l'aimait, et qu'elle adore quand il ne l'aime plus :

> Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie...
> Et ton cœur insensible à ces tristes appas
> Se figure un bonheur où je ne serai pas...
> Quittez cette chimère et m'aimez...
> Tu préfères la mort à l'amour de Pauline...
> Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais!

Quelle tendresse dans ce désespoir! Sévère n'est plus rien pour Pauline. Le martyr de la foi est désormais bien plus grand à ses yeux et bien plus cher à son cœur qu'un conquérant vulgaire; et quand Polyeucte, qui a soif du martyre, veut céder Pauline à Sévère, quand celui-ci s'avance galamment pour faire à cette femme, qu'il croit déjà veuve, une déclaration discrète, elle le repousse avec un dédain sublime :

> Pour moi, si mes destins un peu plus tôt propices
> Eussent de votre hymen honoré mes services,
> Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
> J'en aurois fait mes rois, j'en aurois fait mes dieux,
> On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre...

S'il y a là comme une nuance de ridicule, n'y voyons pas trop une faute de l'auteur ; car Sévère n'est déjà plus qu'un amant rebuté :

Brisons là, je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connoissez Pauline tout entière.
Mon Polyeucte touche à son heure dernière,
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment;
Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Auroit osé former quelque espoir sur sa perte;
Mais sachez qu'il n'est pas de si cruel trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort;
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute en haine.

Polyeucte va mourir; une dernière fois il veut laisser Pauline à Sévère :

Vous l'aimiez, il vous aime

N'est-ce pas l'amour outragé qui s'indigne en répondant.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant, que j'ai vaincu pour toi...
Ne désespère pas une âme qui t'adore.

Mais vainement elle supplie Polyeucte et son père :

Ma mort suivra la mort de ce cher criminel.

Félix est inexorable .

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.
— Où le conduisez-vous ? — A la mort. — A la gloire!
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire
— *Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.*

Elle le suit en effet, elle voit couler le sang adoré du martyr; et maintenant Polyeucte est au ciel; elle veut l'y suivre et l'y rejoindre. Le Dieu de Polyeucte sera son Dieu; elle demande le martyre pour aller où est Polyeucte :

> Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,
> De ce bienheureux sang tu me vois baptisée.

Est-ce l'amour, est-ce la grâce qui a fait ce miracle? Nous sommes tentés de dire : c'est l'amour. Mais n'allons pas si loin : nous contredirions formellement l'intention de Corneille, qui a voulu présenter le changement de Pauline comme un miracle et met cette conversion humainement si explicable à côté de celle de Félix, inexplicable, sans la grâce. D'où vient toutefois que la première satisfait le spectateur, et que la seconde le laisse froid? C'est que la première est attendue, espérée, souhaitée; qu'elle pourrait être amenée par des ressorts purement naturels et dramatiques; tandis que la seconde est un coup d'en haut, que rien n'annonce, une grâce imméritée, selon les regards profanes.

Ainsi, contre l'opinion de deux siècles et de la plupart des critiques, le héros du drame de *Polyeucte*, dans la pensée de Corneille, c'est Polyeucte lui-même, et non pas Sévère. Le Romain est vaillant, généreux et, comme on dit aujourd'hui, « sympathique ». Il n'en est pas moins sacrifié à un plus grand que lui. A la fin de la pièce, Pauline l'estime encore, mais elle ne l'aime plus; et ce conquérant, ce vainqueur, semble diminué à côté d'un martyr :

> Si mourir pour son prince est un illustre sort,
> Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?

Sévère n'apparaît plus que comme un héros ordinaire égaré parmi des saints. Entre Pauline et lui, un nouvel obstacle a surgi, bien plus infranchissable que n'était Polyeucte vivant : c'est le souvenir, le culte, l'adoration de Polyeucte mort.

APPENDICE

OBSERVATIONS SUR LA DATE OU FUT REPRÉSENTÉ *POLYEUCTE*

La date traditionnelle de la première représentation de *Polyeucte* est 1640. Mais cette date est fausse.

En effet *Horace* n'a pu être joué avant le mois de février 1640. Une lettre de Chapelain à Balzac, datée du 9 mars suivant, parle ainsi, fort aigrement, de la nouvelle pièce de Corneille :

« Pour le combat des *Horaces*, ce ne sera pas sitôt que vous le verrez, pour ce qu'il n'a encore été représenté qu'une fois devant Son Éminence et que devant que d'être publié, il faut qu'il serve six mois de gagne-pain aux comédiens. Telles sont les conventions des poètes mercenaires, et tel est le destin des pièces vénales ; mais vous le verrez assez à temps [1]. »

1. « Ce que Chapelain reproche ou feint de reprocher si vivement à Corneille était absolument conforme aux usages du temps. Les droits de la propriété littéraire n'étaient pas reconnus au XVIIe siècle ; toute pièce représentée appartenait à tous. Cependant on s'abstenait d'ordinaire de la dérober aux comédiens qui l'avaient montée les premiers tant que la pièce n'était pas publiée. De là l'usage de retarder pendant quelques mois l'impression, pour laisser aux premiers comédiens les profits de la pièce nouvelle. » (Voy. notre édition d'*Horace*, p. 32.)

Cinna suivit de près *Horace;* on sait par une *épigramme* latine de Ménage que la représentation de *Cinna* est antérieure au mariage du poète; et Corneille épousa Marie de Lampérière au plus tard dans les premiers mois de 1641. En admettant que *Cinna* ait été joué en 1640, est-il vraisemblable qu'une troisième pièce de Corneille ait vu le jour dans la même année?

On sait par Fontenelle que *Polyeucte* fut lu d'abord à l'Hôtel de Rambouillet et que même il y déplut. Mais en 1640 Corneille ne paraît pas avoir été déjà en relations suivies avec l'Hôtel. L'année précédente, il avait lu *Horace*, avant de le faire jouer, mais chez Boisrobert, non chez Mme de Rambouillet. C'est en 1641 qu'on le voit collaborer à la fameuse *Guirlande de Julie;* trois *fleurs* lui appartiennent dans le recueil (la tulipe, la fleur d'orange et l'immortelle blanche). Quelques-uns voudraient même lui en attribuer trois autres (le lis, l'hyacinthe et la fleur de grenade); il importe peu; car ces trois ou ces six madrigaux n'ajoutent rien à sa gloire. Mais le caractère un peu bourru et ombrageux de Corneille ne rend guère probable qu'il se soit ainsi mis en frais pour l'Hôtel de Rambouillet, après que sa pièce y avait reçu un si froid accueil. Les *fleurs*, composées en 1641, ont dû précéder, non pas suivre la lecture de *Polyeucte*.

D'autres indices peuvent nous conduire à la même conclusion. Quoiqu'on ait exagéré parfois l'influence du jansénisme sur la composition de *Polyeucte*, et bien qu'il faille se garder de transformer cette œuvre sublime et sereine en œuvre de polémique et de discussion, il demeure vrai toutefois qu'il y a dans la pièce, et surtout dans le rôle principal, comme un écho de l'ardente querelle que suscita la question de la *grâce*. Or à quelle date le jansénisme, sortant des ombres du cloître ou de l'école, a-t-il commencé d'agir sur les gens du monde et d'émouvoir ou d'intéresser la foule? Ce n'est pas avant 1640 que l'*Augustinus* de Jansenius fut publié à Louvain; en 1641, il fut publié de nouveau à

Paris et à Rouen; la même année, le pape Urbain VIII condamnait le livre; et la lutte aussitôt s'engageait autour des célèbres *propositions* condamnées. Ce n'est guère avant 1642 que les discussions sur la grâce envahissent les salons mondains; c'est probablement cette année-là que Corneille conçut et exécuta cette tragédie, où il devait étaler le triomphe de la grâce [1].

Un témoignage, un peu vague, il est vrai, de Ménage paraît aussi confirmer l'hypothèse que *Polyeucte* ne fut pas représenté avant 1643. Dans ses *Observations sur les poésies de Malherbe* (voy. 2e édition, p. 116, 1689, in-12) Ménage, amené à citer ces vers de Corneille :

> Toute votre félicité,
> Sujette à l'instabilité,
> En moins de rien tombe par terre,
> *Et comme elle a l'éclat du verre*
> *Elle en a la fragilité*,

ajoute cette observation : « J'ai ouï dire à M. Corneille qu'il avoit fait ces deux vers sans savoir qu'ils sont de M. Godeau,... qui les avoit faits dans son *Ode* au cardinal de Richelieu *quinze ans* avant que M. Corneille les eût faits dans son *Polyeucte*. » Les vers de Godeau se trouvent dans

1. Observons toutefois que, même avant 1640, ces questions épineuses préoccupaient déjà les esprits. L'abbé de Saint-Cyran avait été mis en prison pour cause de jansénisme le 14 mai 1638. Dans *Horace*, composé en 1639, joué au commencement de 1640, Sabine dit quatre vers qu'on s'attendrait plutôt à lire dans *Polyeucte* :

> Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
> Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas :
> Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
> Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

Vers d'ailleurs favorables au libre arbitre plutôt qu'au jansénisme : et Polyeucte semble y répondre, en disant à Pauline :

> *C'est en vain qu'on se met en défense :*
> Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
> (Vers 1275-1276.)

la 33e strophe de son *Ode au Roi* (et non au Cardinal) écrite après la prise de La Rochelle en 1628 (*quinze ans* avant 1643, date de *Polyeucte*).

Mais voici une preuve plus formelle que *Polyeucte* n'avait pas encore été représenté le 12 décembre 1642. Ce jour-là Claude Sarrau [1], conseiller au Parlement de Paris, adressait à Corneille la lettre suivante, écrite en latin [2] :

« Vous portez-vous bien, vous et vos Muses? je brûle de le savoir; et méditez-vous d'ajouter un *quatrième* ouvrage à vos *trois* drames exquis et divins? Mais c'est surtout à présent qu'il faut exciter ces déesses à nous donner un chant digne de vous et d'elles sur la mort du grand Pan :

Il meurt, objet de larmes pour tous,
Mais pour nul plus que pour toi, Corneille.

J'ai ouï dire je ne sais quoi d'*un certain poème sacré* que vous faites; est-il en train, est-il achevé? De grâce, répondez-moi là-dessus. »

Ce poème était *Polyeucte*, *poème sacré*, succédant à *trois chefs-d'œuvre*. Ce terme de *poème*, au XVIIe siècle, est appliqué fréquemment à une tragédie. Le premier des trois *discours* que Corneille écrivit sur son art en 1660 est même intitulé : *Discours sur le poème dramatique*.

1. Les lettres latines de Claude Sarrau furent publiées en 1654.

2. « *Ut valeas tu cum tuis Musis, scire imprimis desidero; et utrum tribus eximiis et divinis tuis dramatis quartum adjungere mediteris? Sed præsertim excitandæ sunt illæ tuæ divæ ut aliquod carmen te seque dignum pangant super Magni Panis obitu :*

Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quam tibi, Corneli.

Inaudivi nescio quid de aliquo tuo poemate sacro, quod an affectum an perfectum sit, quæso, rescribe. »

Beaucoup de lettres sont mal datées dans les *correspondances* publiées au XVIIe siècle, mais la date de celle-ci se trouve confirmée, on l'a vu, par l'allusion que fait Claude Sarrau à la mort récente de Richelieu (mort le 4 déc. 1642).

Ce texte semble trancher la question . il fixe la date de la première représentation de *Polyeucte* au plus tôt à la fin de décembre 1642, plus probablement au mois de janvier 1643. Le *privilège* pour l'impression de la pièce fut pris le 30 janvier; il est peu probable qu'on l'ait demandé avant la représentation. L'édition originale fut *achevée d'imprimer* le 20 octobre 1643 et parut peu après[1], avec une dédicace à la reine régente, Anne d'Autriche; le roi était mort le 14 mai précédent. Tallemant des Réaux raconte que *Polyeucte* avait dû d'abord être dédié à Louis XIII. « Depuis la mort du Cardinal, M. de Schomberg dit au roi que Corneille voulait lui dédier la tragédie de *Polyeucte*. Cela lui fit peur, parce que Montauron avait donné deux cents pistoles à Corneille pour *Cinna*. « Il n'est pas nécessaire, dit-il. — Ah! sire, reprit M. de Schomberg, ce n'est point par intérêt. — Bien donc, dit-il, il me fera plaisir. » Ce fut à la reine qu'on la dédia, car le roi mourut entre deux. »

Ainsi *Polyeucte* a dû être publié neuf à dix mois après la première représentation; c'est l'intervalle moyen que Corneille aimait à laisser entre l'apparition de ses tragédies sur la scène et l'impression; on sauvegardait ainsi les droits des premiers acteurs en laissant au succès le temps de s'épuiser. Mais quand on suppose que *Polyeucte* fut joué

1. *Polyeucte, martyr*, tragédie. A Paris, chez Antoine de Sommaville... et Augustin Courbé. MDCXLIII, in-4° de 121 pages. Le privilège est du 30 janvier 1643; l'achevé d'imprimer est du 20 octobre. « On trouve en tête du volume un curieux frontispice gravé qui représente Polyeucte vêtu d'un pourpoint espagnol, d'un haut-de-chausses à crevés, et coiffé d'une toque à plumes, brisant les idoles à coups de marteau; ce costume était probablement la reproduction exacte de celui qui était alors en usage au théâtre. » (Note de M. Marty-Laveaux dans l'édition des *Grands Ecrivains*.) Voltaire, dans sa jeunesse, avait encore vu jouer *Polyeucte* dans un costume analogue. « Je me souviens, dit-il, qu'autrefois l'acteur qui jouait Polyeucte avec des gants blancs et un grand chapeau, ôtait ses gants et son chapeau pour faire sa prière à Dieu... Quand les acteurs représentaient les Romains avec un chapeau et une cravate, Sévère arrivait le chapeau sur la tête, et Félix l'écoutait chapeau bas, ce qui faisait un effet ridicule. »

dès 1640, on laisse entre la représentation et l'impression un intervalle de trois ans, ce qui eût été tout à fait contraire aux habitudes de Corneille et à l'usage du temps.

Nous ne nous dissimulons pas toutefois que quelques difficultés subsistent dans ce petit problème d'histoire littéraire. Il ne suffit pas de reculer *Polyeucte* à l'année 1643; il faut, de toute nécessité, reculer également les quatre pièces jouées après *Polyeucte* (*Pompée*, *le Menteur*, *la Suite du Menteur* et *Rodogune*). L'ordre où se succédèrent les cinq pièces est bien établi, mais leurs dates ne sont fixées que par une tradition incertaine, qui se trouve ébranlée si la date de *Polyeucte* est 1643 et non 1640.

Voici une autre difficulté : la Bibliothèque nationale possède (*Rés.* Y†; 131) une édition de la *Pratique du théâtre* de l'abbé d'Aubignac (Paris, 1657, in-4°), toute chargée de notes et d'additions écrites de la main de l'auteur en vue d'une édition nouvelle qu'il ne donna point. Un chapitre nouveau (le sixième du livre IV), intitulé *Des discours de piété*, est même inséré entre les pages 424 et 425. L'auteur y fait allusion au *Tartuffe* et au *Don Juan*, de manière qu'on voit que ce chapitre dut être écrit entre la représentation de *Don Juan* (1665) et la première représentation publique de *Tartuffe* (1667). Dans ce chapitre, l'abbé d'Aubignac, engageant l'auteur dramatique à ne mêler, sous aucun prétexte, à ses tragédies des invectives contre la religion chrétienne, s'exprime ainsi à propos de *Polyeucte :* « Dans le *Polyeucte* de Corneille... Stratonice, qui n'est qu'une simple suivante, et quelques autres acteurs font plusieurs discours en faveur de la religion des payens et disent une infinité d'injures atroces contre le christianisme... Cela fit un si mauvais effet que *feu M. le Card. de Richelieu ne le put jamais approuver.* » Ainsi Richelieu aurait connu *Polyeucte :* ce que semble infirmer la lettre de Claude Sarrau. Mais Richelieu connut peut-être *Polyeucte* en manuscrit. Ou bien les souvenirs de l'abbé d'Aubignac ont pu le tromper après vingt-cinq ans écoulés. La question serait tranchée proba-

blement si nous avions pour ce temps-là l'utile correspondance de Chapelain; mais le volume, qui contenait ses lettres de 1640 à 1659, est malheureusement perdu.

On sait que le roi Louis XIII, à l'instigation du cardinal de Richelieu, qui aimait fort le théâtre, rendit, le 4 avril 1641, un édit en faveur des comédiens qui vivraient bien et ne joueraient que des pièces honnêtes. Longtemps on crut que le succès d'une pièce telle que *Polyeucte* avait pu contribuer beaucoup à faire publier cet édit. Il n'en est rien si, comme nous le croyons, *Polyeucte* n'a été représenté qu'en 1643. Toutefois, nous reproduirons ici ce document plutôt célèbre que bien connu et cité quelquefois d'une façon peu exacte :

Déclaration de Louis XIII, du 16 avril 1641.

« Louis, etc. Les continuelles bénédictions qu'il plaît à Dieu épandre sur notre règne, nous obligeant de plus en plus à faire tout ce qui dépend de nous pour retrancher tous les dérèglements par lesquels il peut être offensé; la crainte que nous avons que les comédies, qui se représentent utilement pour le divertissement des peuples, soient quelquefois accompagnées de représentations peu honnêtes qui laissent de mauvaises impressions dans les esprits, fait que nous sommes résolus de donner les ordres requis pour éviter tels inconvénients. A ces causes... faisons... défenses... à tous Comédiens de représenter aucunes actions malhonnêtes, ni d'user d'aucunes paroles lascives ou à double entente, qui puissent blesser l'honnêteté publique; et ce sur peine d'être déclarés infâmes et autres peines qu'il y écherra; enjoignons à nos Juges, chacun en son détroit, de tenir la main à ce que notre volonté soit religieusement exécutée; et en cas que lesdits Comédiens contreviennent à notre présente ordonnance, nous voulons et entendons que nosdits Juges leur interdisent le théâtre et procèdent contre eux par telles voies qu'ils aviseront à propos,

selon la qualité de l'action, sans néanmoins qu'ils puissent ordonner plus grandes peines que l'amende ou le bannissement; et en cas que lesdits Comédiens règlent tellement les actions du théâtre qu'elles soient du tout exemptes d'impuretés, nous voulons que leur exercice, qui peut innocemment divertir nos peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public; ce que nous faisons afin que le désir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'ici, leur donne autant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir ès représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines qui leur seroient inévitables, s'ils contrevenoient à la présente Déclaration [1]. »

1. *Recueil général des anciennes lois*, par Isambert, tome XVI, p. 536.

ANALYSE DE POLYEUCTE

ACTE Ier

Scène I. — Néarque, « seigneur arménien », secrètement chrétien, a converti Polyeucte, son ami, gendre du gouverneur d'Arménie, Félix. Néarque veut que, dès ce jour même, Polyeucte aille recevoir le baptême. Polyeucte hésite, alléguant les craintes de Pauline, sa femme, qui a vu en songe son époux menacé de mort.

Sc. II. — Pauline essaye en vain de retenir Polyeucte au palais; il s'échappe, entraîné par Néarque.

Sc. III. — Pauline se plaint à sa confidente Stratonice de n'avoir pu retenir Polyeucte. Elle lui raconte l'amour qu'elle ressentit naguère pour Sévère, un chevalier romain sans fortune. Pour obéir à Félix, son père, elle a renoncé à l'espoir d'épouser Sévère, qui depuis a cherché et trouvé la mort dans une victoire remportée sur les Parthes. Pauline a suivi Félix en Arménie; elle a consenti à épouser Polyeucte. Mais, cette nuit même, elle a vu en songe Sévère lui apparaître, la vengeance à la main, la menace à la bouche; une troupe de chrétiens jetaient Polyeucte aux pieds de son rival; et Félix lui-même plongeait un poignard dans le sein de son gendre.

Sc. IV. — Félix annonce à Pauline que Sévère n'est point mort; le roi de Perse l'a fait soigner de ses blessures et l'a rendu aux Romains; il est le favori de l'empereur Décie. Il vient à Mélitène sacrifier en pompe aux dieux pour rendre

grâces de sa victoire, ou plutôt, sous ce prétexte, il vient pour épouser Pauline. Félix, épouvanté, supplie sa fille de consentir à revoir Sévère. Elle s'en défend, car elle l'aime toujours; puis elle consent par obéissance.

ACTE II

Scène I. — Sévère s'entretient avec son confident Fabian du bonheur qu'il éprouve à revoir Pauline. Fabian lui révèle avec embarras que Pauline est mariée depuis quinze jours à Polyeucte. Sévère est désespéré; mais il veut revoir une dernière fois celle qu'il a tant aimée.

Sc. II. — Entrevue de Pauline avec Sévère. Elle lui avoue qu'elle l'aimait; mais l'obéissance qu'elle devait à son père n'a point permis qu'elle l'épousât. Sévère l'accuse d'indifférence. Elle proteste en déclarant le trouble de son cœur; mais elle supplie Sévère de renoncer à la voir. Sévère obéira; il s'éloigne, la mort dans l'âme.

Sc. III. — Pauline avoue à Stratonice que, après ce péril écarté, elle tremble encore en se rappelant les menaces du songe qui l'a effrayée.

Sc. IV. — Polyeucte est de retour; il la veut rassurer; elle lui dit son entrevue avec Sévère, et la promesse qu'il lui a faite de s'éloigner sans retour.

Sc. V. — On mande Polyeucte au temple pour assister au sacrifice. Pauline refuse de l'y suivre; elle ne veut plus revoir Sévère.

Sc. VI. — Néarque veut empêcher Polyeucte d'aller au temple. Oublie-t-il qu'il est devenu chrétien par le baptême qu'il a reçu? Polyeucte répond qu'il se rend au temple pour briser les idoles et confesser sa foi. Cette ardeur étonne Néarque; il cherche à la combattre; Polyeucte s'obstine; et lui-même échauffe, persuade, entraîne son ami. Tous deux s'éloignent et courent au temple des païens pour y renverser les statues des Dieux et proclamer hautement leur foi.

ACTE III

Scène I. — Pauline, toujours troublée, repasse dans sa pensée tous les motifs de crainte et d'espoir qui partagent son cœur. Elle aime et redoute Sévère, elle tremble pour Polyeucte.

Sc. II. — Stratonice accourt éperdue, et, dans un trouble extrême, elle raconte ce qui s'est passé dans le temple. Néarque et Polyeucte se sont déclarés chrétiens. Ils ont insulté les Dieux, renversé leurs statues, prêché leur abominable foi au peuple.

Sc. III. — Félix reste inexorable aux prières de Pauline. Néarque périra sans retard. Polyeucte aura le même sort, s'il ne désavoue la foi des chrétiens. Pauline n'ose espérer que deux fois en un jour il change de croyance.

Sc. IV. — Albin annonce que Néarque a subi son supplice. Polyeucte l'a vu sans s'ébranler. Que Pauline essaye donc de fléchir son mari; qu'elle le décide à sauver sa vie en renonçant à sa foi.

Sc. V. — Félix expose à son confident Albin l'embarras où il se trouve. Il a quelque amitié pour Polyeucte; il le voudrait sauver; mais il craint l'Empereur et Sévère. D'autre part, si Pauline est veuve, Sévère pourra l'épouser. Quel appui pour Félix! Mais il écarte une pensée si basse. Il ira plutôt lui-même essayer de toucher Polyeucte; qu'on l'amène au palais, prisonnier. S'il s'obstine, il y subira sa peine, hors de la vue du peuple, auquel il est resté cher.

ACTE IV

Scène I. — Polyeucte prie l'un de ses gardes d'aller chercher Sévère : il veut, avant de mourir, lui confier un secret important.

Sc. II. — Dans un monologue lyrique, Polyeucte exprime sa foi enthousiaste et sa soif ardente du martyre; il méprise

gr attachements honteux « de la chair et du monde ». Les pot aphes éphémères des ennemis de Dieu n'ébranlent pas con eur. Déjà le Scythe se prépare à venger sur l'empe- ton ur Décie les chrétiens persécutés. Polyeucte est prêt à mourir, comme eux, pour affirmer sa croyance : et Pauline n'est plus rien, pour lui, « qu'un obstacle à son bien ». Les saintes douceurs du ciel remplissent son âme et ne lui laissent rien regretter de ce qui tient à la terre.

Sc. III. — Pauline supplie son époux de « ne vouloir pas se perdre ». Elle lui rappelle tout ce que sa naissance, ses exploits et ses qualités ont fait espérer de lui. Polyeucte avoue qu'il est dégoûté des biens passagers du monde, et n'aspire qu'au bonheur sans fin du ciel. Pauline lui répond que ses jours ne sont pas à lui seul; il doit sa vie au prince, au public, à l'État. Polyeucte est disposé à mourir pour eux, mais encore plus à mourir pour son Dieu, ce Dieu vivant, unique et tout-puissant, dont la bonté lui présente la couronne du martyre, au sortir du baptême. Pauline éclate en plaintes amères : elle reproche à Polyeucte de n'avoir pas un regret pour elle, une larme, un soupir. Polyeucte répond en suppliant Dieu de répandre sur Pauline les lumières de la foi. Pauline s'indigne, et Polyeucte insiste, en conjurant Pauline d'ouvrir son cœur à la grâce.

Sc. IV. — Sévère se présente, appelé par Polyeucte, qui lui dit qu'il va mourir, et qu'il lui laisse Pauline : Sévère est digne d'elle, elle est digne de lui.

Sc. V. — Sévère s'étonne, mais sa passion reprenant espoir, il ébauche un compliment à l'adresse de Pauline, qui brusquement l'interrompt pour lui déclarer « qu'il n'est point aux enfers d'horreurs qu'elle n'endure » plutôt que d'épouser un homme qui de quelque façon, même innocemment, aurait causé la mort de Polyeucte. Dès ce moment, l'admiration s'est changée dans son âme en véritable amour; Polyeucte est tout pour elle et possède seul son cœur. Elle supplie Sévère d'aller trouver Félix et d'user de son crédit pour sauver Polyeucte.

Sc. VI. — Sévère est retombé du haut de ses espérances. Mais il est généreux, il obéira à Pauline et intercédera pour Polyeucte. D'ailleurs il a pitié des chrétiens, leur secte l'intéresse et leur foi lui semble assez sage. Celle qu'il professe, après ses aïeux, lui paraît moins pure et plus incertaine. Il admire aussi les mœurs des chrétiens; il défendra donc Polyeucte contre Félix pour obéir à Pauline et suivre les sentiments généreux de son cœur.

ACTE V

Scène I. — Mais Félix, qui se croit grand politique, s'est imaginé que Sévère n'intervenait que pour le perdre, s'il pardonnait à Polyeucte. Albin essaye en vain de dissiper cette méfiance. Félix a hâte que Polyeucte cède ou périsse; il croit que ses intérêts sont liés à un prompt dénouement.

Sc. II. — Polyeucte est amené devant Félix, qui essaye de le séduire; il va jusqu'à feindre de vouloir être instruit par lui de la foi des chrétiens; mais que Polyeucte dissimule un moment, pour laisser partir Sévère! Polyeucte reste inébranlable et déjoue les artifices de Félix.

Sc. III. — Pauline supplie Polyeucte de ne point l'abandonner. Il lui répond qu'il la laisse à Sévère. Elle lui reproche de lui faire injure, et d'oublier que cet amour qu'elle eut pour Sévère, elle l'a vaincu pour lui, pour lui qu'elle aime et qui doit vivre pour l'aimer. « Ne désespère pas une âme qui t'adore. » Polyeucte répond : « Vivez avec Sévère ou mourez avec moi! » Pauline tombe aux genoux de Félix et tente encore d'arracher la grâce de Polyeucte. Mais Polyeucte affirme de nouveau sa foi au Dieu des chrétiens et blasphème les Dieux de l'Empire. Félix rend l'arrêt du supplice. On emmène Polyeucte; Pauline s'attache à ses pas : « Je te suivrai partout et mourrai si tu meurs. »

Sc. IV. — Félix, seul avec Albin, se félicite de son énergie; Albin est moins confiant, il craint le désespoir de Pauline et pense que Félix s'est montré trop sévère.

Sc. v. — Polyeucte n'est plus; Pauline a vu son supplice. Mais son époux mourant lui laisse ses lumières; son sang l'a convertie; elle est chrétienne, et demande le martyre pour être réunie à Polyeucte.

Sc. vi. — Sévère, qui vient d'apprendre la mort de Polyeucte, accable Félix de reproches et de menaces. Félix y répond d'une façon très inattendue, en se déclarant chrétien à son tour et en demandant le martyre. Sévère s'adoucit alors et se fait fort d'obtenir de Décie la fin des persécutions. Il admire les chrétiens, et peut-être un jour il les connaîtra mieux. « J'approuve cependant que chacun ait ses dieux. » Félix et Pauline lui souhaitent de se convertir comme eux, et s'éloignent pour donner la sépulture aux deux martyrs, Polyeucte et Néarque.

À LA REINE RÉGENTE [1]

MADAME,

Quelque connoissance que j'aie de ma foiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité et sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matière est si haute, que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravaler; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, MADAME, que j'espère obtenir de VOTRE MAJESTÉ le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommages. Toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paroître devant

1. Louis XIII étant mort le 14 mai 1643, sa veuve, Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, était devenue régente du royaume et gouvernait au nom de son fils aîné, Louis XIV, âgé de cinq ans. On a vu plus haut (p. 45) que *Polyeucte* avait dû d'abord être dédié au roi. A partir de 1660, Corneille ajouta l'*Examen* aux différentes éditions de *Polyeucte* et en fit disparaître la *Dédicace à la reine* et l'*Abrégé du martyre* qu'on lira plus loin.

Elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyoit de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il falloit aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre [1], à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendît les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété, MADAME, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son roi [2]; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que VOTRE MAJESTÉ a méritées. Notre perte sembloit infaillible après celle de notre grand monarque; toute l'Europe avoit déjà pitié de nous, et s'imaginoit que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyoit dans une extrême désolation : cependant la prudence et les soins de VOTRE MAJESTÉ, les bons conseils qu'elle a pris, les grands

1. Le titre de *Roi Très Chrétien*, accordé exclusivement par les papes au roi de France, se trouve attribué déjà à saint Louis dans une charte de 1256; et même, à l'époque mérovingienne, le pape Grégoire le Grand l'avait déjà donné dans une lettre à la reine Brunehaut.

2. Victoire de Rocroi, gagnée par le duc d'Enghien (19 mai 1643). Prise de Thionville (10 août). Victoire navale du duc de Brézé sur les Espagnols devant Carthagène (3 septembre). Prise de Trino, en Piémont (27 septembre), de Rothweil, en Souabe, par Guébriant (19 novembre).

courages [1] qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État, que cette première année de sa régence a non seulement égalé les plus glorieuses de l'autre règne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui, devant ses murs, avoit interrompu une si longue suite de victoires [2]. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande Reine, enfantent de miracles!
Bruxelles et Madrid en sont tous interdits [3];
Et si notre Apollon me les avoit prédits,
J'aurois moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandements, on force tous obstacles;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,
Et par des coups d'essai vos États agrandis
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La victoire elle-même accourant à mon roi,
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :

« France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant [4],
Puisque tu vois déjà les ordres de ta reine
Faire un foudre [5] en tes mains des armes d'un enfant. »

1. *Courage*, au XVIIe siècle, est souvent synonyme de *cœur* : Les grands cœurs qu'elle a choisis, etc. Toutefois, ces deux mots s'opposent déjà quelquefois, comme aujourd'hui, l'un à l'autre. Ainsi, le vers 120 du *Cid* où l'Infante dit :

Si mon *courage* est haut, mon *cœur* est embrasé.

2. Quatre ans auparavant, Feuquières, ayant mis le siège devant Thionville, fut battu et fait prisonnier (le 7 juin 1639) par les Impériaux.

3. Nous écririons *tout* en ce sens; au XVIIe siècle, on faisait accorder *tout*, comme nous-mêmes faisons encore au féminin devant un adjectif commençant par une consonne : Ces femmes sont *toutes* confuses, *tout* interdites.

4. *En triomphant* ne se rapporte à aucun sujet; la grammaire actuelle condamne cette tournure, qui se rencontre fréquemment chez les meilleurs écrivains du XVIIe siècle.

5. « Ce mot, dit Vaugelas dans ses *Remarques* (1647), est l'un de ces

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits : il les achèvera, MADAME, et rendra non seulement la régence de VOTRE MAJESTÉ, mais encore toute sa vie, un enchainement continuel de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zèle,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur et sujet,

CORNEILLE.

noms substantifs que l'on fait masculins ou féminins, comme on veut. » L'étymologie le fait masculin ; la terminaison féminine l'attirait au féminin ; elle l'a emporté.

ABRÉGÉ

DU MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE

ÉCRIT PAR SIMÉON MÉTAPHRASTE [1] ET RAPPORTÉ PAR SURIUS

L'ingénieuse tissure des fictions avec la vérité, où consiste [2] le plus beau secret de la poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à [3] cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événements véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître et des circonstances qui les accompagnent; les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connoissance; si bien que, quand nous traitons quelque histoire écartée [4] dont ils ne trouvent rien

1. Siméon Métaphraste vivait à Constantinople au xe siècle, du temps de Constantin Porphyrogénète.

2. On dirait aujourd'hui, plus lourdement, *en quoi consiste*.

3. La préposition *à*, au XVIIe siècle et particulièrement chez Corneille, reçoit un grand nombre d'emplois et peut suppléer parfois les prépositions *avec*, *dans*, *de*, *en*, *envers*, *par*, *pour*, *sur*, *vers*, etc.

4. D'un temps ou d'un pays fort éloigné et peu connu. Emploi assez rare du mot.

dans leur souvenir, ils l'attribuent tout [1] entière à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets seroit dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu, qui se plait dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns et la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, cependant que [2] les autres la dénieroient à ceux à qui elle appartient [3].

Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologe romain* en fait mention sur le 13e de février, mais en deux mots, suivant sa coutume [4]; Baronius, dans ses *Annales*, n'en dit qu'une ligne [5]; le seul Surius [6], ou plutôt Mo-

1. *Toute entière* dans le texte de Corneille ; voyez ci-dessus, p. 57, note 3.

2. « Il ne faut jamais dire *cependant que*, mais *pendant que*. » Ainsi parle Vaugelas dans ses *Remarques*, en 1647. Mais Corneille, Molière et La Fontaine ont employé fréquemment cette locution, à tort condamnée.

3. C'est ce mélange imprudent de la fiction et de la vérité qui avait fait condamner les *mystères* au milieu du XVIe siècle par beaucoup de bons esprits. Les uns, disaient-ils, croient tout vrai ; les autres croient tout faux : double danger pour la religion.

4. Le *Martyrologe* est la liste des martyrs, et plus tard de tous le saints vénérés dans l'Eglise.

5. Baronius, cardinal (1538-1607), auteur des *Annales ecclesiastici*, en 12 vol. in-fo.

6. Surius, chartreux allemand (1522-1578), auteur de *Vitæ Sanctorum*, en 6 vol. in-fo.

sander [1], qui l'a augmenté dans les dernières impressions, en rapporte la mort assez au long sur le 9e de janvier [2]; et j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût insinuer plus doucement l'utilité, et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple, il est juste aussi de lui [3] donner cette lumière, pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnoître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui le doit seulement divertir comme industrieux [4]. Voici donc ce que ce dernier nous apprend :

Polyeucte et Néarque étoient deux cavaliers [5] étroitement liés ensemble d'amitié; ils vivoient en l'an 250, sous l'empire de Décius; leur demeure étoit dans Mélitène, capitale d'Arménie; leur religion différente : Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des gentils, mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien, et une grande inclination à le devenir. L'Empereur ayant fait publier un édit très rigoureux

1. Mosander, éditeur de Surius, qu'il a complété vers la fin du XVIe siècle.

2. *Le 9e de janvier*. Cf. plus haut le 13e de février. L'emploi du nombre ordinal pour désigner le quantième des jours a prévalu jusqu'au XVIIIe siècle.

Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
(*Les Plaideurs*, v. 221.)

3. *Lui* se rapporte au peuple.

4. C'est-à-dire inventé par le talent de l'auteur.

5. *Cavalier* s'était introduit dans la langue, au commencement du XVIIe siècle, par l'influence italienne et espagnole (*cavaliere* et *caballero*, même sens). Il l'emporta définitivement sur le vieux mot français *chevalier* vers 1640; et Corneille, qui avait d'abord écrit *chevalier* dans l'édition originale du *Cid*, y substitua *cavalier* dans toutes les autres. *Cavalier* signifie ici à peu près la même chose que *gentilhomme*.

contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il étoit menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrit quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étoient proposées à ceux de sa religion [1], et les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en aperçut; et l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là occasion de lui ouvrir son cœur. « Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'Empereur nous désunisse; j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez; il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre : cette vision m'a résolu [2] entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite; le seul nom de chrétien me manque, et vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect; et quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque! si je ne me croyois point indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères [3] et avoir reçu la grâce de ses sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles vérités! » Néarque l'ayant éclairci du scrupule où il étoit [4] par l'exemple du bon larron, qui en un moment

1. *Proposées*, mises sous leurs yeux, pour les intimider. Sur l'emploi très étendu de *à*, voyez ci-dessus, p. 59, note 3.

2. Décidé, déterminé.

3. Cette construction est propre à Corneille. On a toujours dit : initié *à*, ou *dans*, mais non *initié de*.

4. Touchant le scrupule où il était.

mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le baptême, aussitôt notre martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'édit de l'Empereur, crache dessus, et le déchire en morceaux qu'il jette au vent; et voyant des idoles que le peuple portoit sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portoient, les brise contre terre, et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami même, par la chaleur de ce zèle, qu'il n'avoit pas espéré.

Son beau-père Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour persécuter les chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avoit fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premièrement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage; mais, n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auroient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari que n'avoient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien [1] davantage par là; au contraire, voyant que sa fermeté convertissoit beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure; et le saint martyr, sans autre baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceroient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà, en peu de mots, ce qu'en dit Surius Le songe

1. Nous dirions *à rien*, faisant *avancer* neutre, il est actif ici, et signifie qu'il ne fait rien progresser, rien réussir. Comme dans ce vers :

Avance nos amours au lieu de les détruire.
(*Mélite*, vers 1732.)

de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'Empereur, la dignité de Félix, que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre. La seule victoire de l'Empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire ; et sans chercher d'autres auteurs, elle est rapportée par M. Coëffeteau dans son *Histoire romaine* [1] ; mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remercîment en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents et ces particularités selon l'art, ou non, les savants en jugeront : mon but ici n'est pas de les justifier, mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

1. Nicolas Coeffeteau, né en 1574, mort évêque de Marseille en 1623. Écrivain longtemps estimé. Vaugelas le cite à tout propos. « On lit encore Amyot et Coeffeteau », dit La Bruyère. Son *Histoire romaine* imitée de Florus parut en 1621.

EXAMEN[1]

Ce martyre est rapporté par Surius sur le 9e de janvier. Polyeucte vivoit en l'année 250, sous l'empereur Décius. Il étoit Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avoit la commission de l'Empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publioit, arracha les idoles des mains de ceux qui les portoient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline.

1. L'*Examen* de *Polyeucte* parut en 1660, dans le recueil des *Œuvres* donné cette année-là par Corneille.

Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et n'a aucun mélange de foiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs [1]; et pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus [2], dans son *Traité du Poëte*, agite cette question, *si la Passion de Jésus-Christ et les martyres des saints doivent être exclus du théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté*, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius [3], qui non seulement a traduit la *Poétique* de notre philosophe [4], mais a fait un *Traité de la constitution de la tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocents. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph [5]; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de

1. « L'exclusion des personnes tout à fait vertueuses qui tombent dans le malheur, bannit les martyrs de notre théâtre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, et Héraclius et Nicomède y ont plu, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, et ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimés et près de périr, sans aucune faute de leur part dont nous puissions nous corriger sur leur exemple. » (*Discours de la tragédie*. Edit. Marty-Laveaux, tome I, p. 59.)

2 Minturnus (Antoine-Sébastien), auteur d'un traité en six livres *de Poeta*, publié à Venise, in-4°, 1559.

3. Daniel Heinsius, né à Gand vers 1580, mort en 1665, érudit, poète latin, a écrit plusieurs tragédies latines, dont l'une surtout (*Herodes infanticida*) obtint une grande renommée.

4. Daniel Heinsius publia en 1611 à Leyde son édition de la *Poétique* d'Aristote avec un traité *de Constitutione tragica secundum Aristotelem*. Sa tragédie des *Innocents* est la même que *Herodes infanticida*.

5. Hugo Grotius, érudit hollandais, né à Delft en 1583, mort à Rostock en 1645; fut ambassadeur de Suède en France. Il a écrit, parmi une foule d'ouvrages théologiques, historiques, politiques, juridiques, plusieurs tragédies en latin : *Adamus exsul*, *Christus patiens*, *Sophompaneas* (qui est l'histoire de Joseph).

saint Jean-Baptiste [1]. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poème, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'étoit-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres histoires; mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poèmes; mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Mariane avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairoit pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place; car alors ce

1. Georges Buchanan, Écossais (1506-1582), professa à Paris, à Bordeaux, où Montaigne fut son élève et joua ses pièces; fut précepteur de Jacques VI (fils de Marie Stuart) et écrivit l'*Histoire d'Écosse*. Ses pièces sacrées sont *Jephté ou le Vœu*, *Baptiste ou la Calomnie*.

Il est curieux d'observer que Corneille s'autorise de quatre étrangers, Minturnus, Heinsius, Grotius et Buchanan, mais qu'il oublie de s'autoriser de tout le passé dramatique de la France et de cent *mystères* composés jusqu'au milieu du XVIe siècle et joués avec éclat dans toutes les villes de France.

seroit changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avois à y exposer celle de David et de Bersabée [1], je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur; mais je me contenterois de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se seroit emparé de son cœur [2].

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été très heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée* [3], mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde [4]. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celles de jour et de lieu, y ont leur justesse; et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnoissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce poème

1. Le nom de *Bethsabée* est adouci ainsi dans toutes les éditions publiées du vivant de Corneille et dans celle de 1692.

2. Ce tour exige aujourd'hui un verbe actif : sans dire de quelle manière. Mais Corneille analyse autrement la phrase : sans parler de la manière dont...

3. L'*Examen* est écrit en 1660, ce qui permet à Corneille de comparer *Polyeucte* avec une pièce postérieure.

4. Cela n'est pas entièrement exact, on l'a vu plus haut (page 32).

à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère; et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avoient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisoit de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre; ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice en un autre jour [1]. D'ailleurs, comme Félix craignoit ce favori, qu'il croyoit irrité du mariage de sa fille, il étoit bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui étoit possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner [2] son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou anti-

1. Nous dirions *à un autre jour*. Les deux prépositions *à* et *en* se substituent l'une à l'autre en beaucoup de cas. On dit *il demeure en* France, *au* Japon, *en* Chine, *au* Brésil, *en* Sibérie, *aux* Indes; *en* ce temps, *à* cette époque, etc.

2. *Tâcher à*, au XVIIe siècle, se dit aussi bien que *tâcher de*, et même il est plus fréquent :

> Que je tâche *de* vaincre un indigne courroux.
> (*Cinna*, v. 967).
> Il tâche *à* raffermir leurs âmes ébranlées.
> (*Cinna*, v. 1094).

Des grammairiens ont vainement essayé d'inventer une nuance de sens distincte entre ces deux expressions.

chambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devroit attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutoit l'indignation, et qu'il lui avoit commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre, pour rompre aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne vouloit pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle, ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avoit eu pour ce cavalier [1], me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup [2] sur nos théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se présente, et non seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée

1. Sur ce mot, voyez ci-dessus, page 61, note 5.

2 C'est-à-dire : on y fait souvent confidence d'affections qui ont duré, etc.

du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'Infante, dans *le Cid*, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui [1], et l'auroit pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion ; elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

> Chaque jour ses courriers
> Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers [2].

Cependant, comme il ne paroît personne avec qui elle ait [3] plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'étoit elle-même dont cette reine se servoit pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devoit savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il falloit marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'étoit servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer, et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

1. Voyez *le Cid*, acte I, scène II.
2. Voyez *Pompée*, acte II, scène I, vers 391 et 392.
Il y a dans le texte :

> Et depuis, jusqu'ici chaque jour ses courriers
> M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.

3. Dans le texte *aye*, forme archaïque de la 3e personne du singulier du subjonctif du verbe *avoir ;* constamment préférée par Corneille.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avois personne pour la faire ni pour l'écouter, que des païens qui ne la pouvoient ni écouter ni faire, que comme ils avoient fait et écouté celle de Néarque, ce qui auroit été une répétition et marque de stérilité, et en outre n'auroit pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connoître par un saint emportement de Pauline [1], que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle; et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurois eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendît la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur [2].

1. Voy. *Polyeucte*, acte V, scène v.

2. On voit que, aux yeux de Corneille et dans son intention, la conversion de Félix ne paraît pas plus étonnante que celle de Pauline, ni celle-ci moins miraculeuse que celle de Félix. Sur ce point, voyez ci-dessus, page 40.

PERSONNAGES

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.
SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.
NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.
PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte.
STRATONICE, confidente de Pauline.
ALBIN, confident de Félix.
FABIAN, domestique de Sévère.
CLÉON, domestique de Félix.
TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie,
dans le palais de Félix [1].

1. Décius, successeur de Philippe, fut empereur de 249 à 251 après J.-C., et périt en 251, dans une bataille contre les Goths. Félix, Sévère, Pauline, Albin. Fabian, sont des noms romains; Polyeucte, Néarque, Stratonice et Cléon sont des noms grecs. *Polyeucte* signifie *très désiré* ou *très désirable*. Mélitène était située dans l'Arménie Mineure, entre l'Anti-Taurus et l'Euphrate. Sur le lieu de la scène, voyez ci-dessus, p. 69, 70, le témoignage de Corneille. Dans l'*Examen de Pompée*, Corneille s'exprime ainsi : « Le lieu particulier (où se passe l'action de *Pompée*) est, *comme dans Polyeucte*, un grand vestibule commun à tous les appartements du palais royal. » Pour l'unité de temps, elle est rigoureusement observée; mais voici ce que dit l'auteur dans son *Discours de la tragédie* : « Je m'assure que si on racontoit dans un roman ce que je fais arriver dans *le Cid*, dans *Polyeucte*, dans *Pompée* ou dans *le Menteur*, on lui donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux règles de l'unité de jour et de lieu nous dispense alors du vraisemblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible. »

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE[1]

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, NÉARQUE

NÉARQUE

Quoi? vous vous arrêtez aux songes d'une femme!
De si foibles sujets troublent cette grande âme!
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé!

POLYEUCTE

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance 5
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit;

1. Tel est le titre de la pièce dans l'édition de 1682, dont nous reproduisons le texte, et dans toutes les éditions précédentes, à l'exception des deux premières (1643 in-4° et 1648 in-4°), où *Polyeucte* est intitulé simplement : *tragédie.*

Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme :
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme [1], 10
Quand après un long temps qu'elle a su nous charmer [2],
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais, 15
Et tâche à m'empêcher [3] de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé. 20
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui [4].

NÉARQUE

Avez-vous cependant une pleine assurance 25
D'avoir assez de vie ou de persévérance?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,

1. VAR. Ni le juste pouvoir qu'elle prend sur une âme.
(1643-1656.)

2. Le récit que Pauline fait plus loin de son mariage avec Polyeucte ne concorde pas avec ce vers. Il semble plutôt que Pauline était depuis peu de temps en Arménie quand Polyeucte la demanda et l'obtint.

3 Voyez ci-dessus, page 69, note 2.

4 VAR. Pour ne rien déférer aux soupirs d'une amante.
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui;
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NÉARQUE

Oui, mais où prenez-vous l'infaillible assurance...
(1643-1656.)

La leçon adoptée est moins claire que le texte primitif. *Ce qu'il trouble aujourd'hui,* c'est-à-dire ce que cet ennui de Pauline trouble, interrompt aujourd'hui.

Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain [1]?
Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace [2]; 30
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare [3] :
Le bras qui la versoit en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien 35
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous pressoit de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même,
Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir. 40

POLYEUCTE

Vous me connoissez mal : la même ardeur me brûle,
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule :
Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous;
Mais pour en recevoir le sacré caractère, 45
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,

1. VAR. Vous a-t-il assuré du pouvoir de demain?
(1643.)
Vous a-t-il assuré de le pouvoir demain?
(1648-1656.)

Victor Hugo s'est-il souvenu de ce vers dans *Napoléon II* :

.... Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

2. *Efficace*, substantif, au sens où nous employons *efficacité*, était usité exclusivement au XVIIe siècle. — Bouhours rejette *efficacité* comme un barbarisme. — Molière dit : « Une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. » (Préface des *Précieuses ridicules*.)

3. VAR. Le bras qui la versoit s'arrête et se courrouce;
Notre cœur s'endurcit et sa pointe s'émousse,
Et cette sainte ardeur qui nous emporte au bien
Tombe sur un rocher, et n'opère plus rien.

La correction est heureuse; on ne voit pas bien ce que figure cette *pointe* qui *s'émousse*

Et qui purgeant notre âme et dessillant nos yeux [1],
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire, 50
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NÉARQUE

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse [2] :
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler, 55
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer;
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque [autre [3];
Et ce songe rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions : 60
Il met tout en usage, et prière, et menace;
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu [4].
Rompez ses premiers coups; laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,

1. VAR Et d'un rayon divin nous dessillant les yeux.
(1643-1656.)

Dessiller, qu'on devrait écrire *déciller*, est tiré du langage de la vénerie *Ciller* le faucon c'était lui rapprocher les *cils* en lui cousant les paupières, pour le dresser et le dompter. Le *déciller* c'était couper la couture, séparer les *cils*, rendre la lumière.

2 Voltaire s'extasie sur le bonheur de cette périphrase qui a permis à Corneille de désigner noblement le diable sans le nommer, ce qui n'eût pas été du bel air, parce que « le vulgaire se le représente avec des cornes et une longue queue ».

3. Par quelque autre (obstacle).

4. *Rompu* termine un vers ; *rompez* commence le suivant. Ces petites négligences sont rares chez Corneille. — *Rompre les coups*, locution très usitée chez Corneille; cette métaphore est tirée du vocabulaire de l'escrime.

Qui regarde en arrière [1], et douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne [2] ?

NÉARQUE

Nous pouvons tout aimer : il le souffre, il l'ordonne; 70
Mais à vous dire tout, ce seigneur des seigneurs [3]
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite [4],

1. Horace dit de même, dans un tout autre sentiment :

Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
Que dès le premier pas regarder en arrière.
(*Horace*, vers 487.)

2. Ce vers signifie, non pas : « Faut-il n'aimer personne, *afin* de se donner à lui », mais : « Faut-il n'aimer personne, *parce qu'on* se donne à lui ». — Ainsi dans ce vers d'*Horace* (vers 900) :

Pour aimer un mari l'on ne hait pas ses frères.

3. VAR. Mais ce grand roi des rois, ce seigneur des seigneurs.
(1643-1656.)

Y a-t-il eu chez Molière une intention de parodier ces vers, lorsqu'il fait dire à Orgon, dans *Tartuffe :*

De toutes amitiés il détache mon âme,
Et je verrois mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

4. VAR. Mais que vous êtes loin de cette amour parfaite.
(1643-1668.)

Amour, toujours féminin au moyen âge, était au XVIIe siècle des deux genres. Corneille le fait de préférence féminin. Voyez *Polyeucte* aux vers 313, 689, 1163, 1243, 1659. Il l'avait fait également féminin aux vers 76 et 1661. — Vaugelas, dans ses *Remarques* (1647), approuve cette

Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux, 80
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE

Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse 85
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse[1].
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil [2] est bien fort :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas [3], en faire mes délices, 90
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NEARQUE

Hâtez-vous donc de l'être.

liberté. Mais, dès 1672, Ménage, dans ses *Observations*, incline à faire *amour* masculin. De tout temps d'ailleurs l'*amour divin* avait été masculin. Corneille corrigea le vers 76 en 1682 et mit *ardeur* au lieu d'*amour;* pour la même raison il corrigea le vers 1661, où il s'agit aussi de l'amour divin.

1. VAR. Est grandeur de courage aussitôt que foiblesse.
(1643 et 1648 in-4°.)
Digne des plus grands cœurs, n'est rien moins que foiblesse.
(1648 in-12 et 1652-1656.)

2. Cette facheuse expression était fort employée dans le langage galant de l'époque, et le goût du temps voulait que la galanterie se mêlât partout à l'héroïsme, même dans les discours d'un Curiace et d'un Polyeucte. Le premier dit (voy. *Horace*, vers 577) :

Que les pleurs d'un amante ont de puissants discours,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours.

3. *Appas*. Corneille écrit toujours uniformément ce mot, au singulier comme au pluriel, au propre comme au figuré. La distinction d'*appât* et *appas* est plus récente et n'est fondée sur rien. Les deux formes sont tirées d'*ad-pastum* (pâture pour attirer le poisson).

POLYEUCTE

Oui, j'y cours, cher Néarque;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque;
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir, 95
Tant ce songe la trouble! à me laisser sortir.

NÉARQUE

Votre retour pour elle en aura plus de charmes;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes;
Et l'heur [1] de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux. 100
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE

Apaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE

Fuyez.

POLYEUCTE

Je ne puis.

NÉARQUE

Il le faut :
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut [2],
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue, 105
Et dont le coup mortel vous plait quand il vous tue.

1. *Heur*, du latin *augurium*, ne s'emploie plus qu'en composition avec les adjectifs *bon* et *mal* *bonheur*, *malheur*). Corneille affectionnait ce mot qui revient souvent dans toutes ses pièces. Dès le milieu du siècle, *heur* vieillit; La Bruyère, dans les *Caractères*, dit qu'il ne s'emploie plus et il le regrette. Par une légère négligence, Corneille emploie *heure* au vers 99 et *heur* au vers 100.

2. *Votre défaut*, votre point faible (comme on dit ; le défaut de la cuirasse).

SCÈNE II

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE

POLYEUCTE

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline; adieu :
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE

Quel sujet si pressant à sortir vous convie?
Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie? 110

POLYEUCTE

Il y va de bien plus.

PAULINE

Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret;
Mais enfin il le faut.

PAULINE

Vous m'aimez?

POLYEUCTE

Je vous aime,
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même [1];
Mais...

PAULINE

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir! 115
Vous avez des secrets que je ne puis savoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

1. Plus loin, Polyeucte dira (vers 1279-1280) :

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

POLYEUCTE

Un songe vous fait peur!

PAULINE

Ses présages sont vains,
Je le sais; mais enfin je vous aime, et je crains. 120

POLYEUCTE

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III

PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite 125
Au-devant de la mort que les Dieux m'ont prédite;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes [1] :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes; 130
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants, nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines [2];
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour. 135

1. VAR. Voilà, ma Stratonice, en ce siècle où nous sommes
Notre empire absolu sur les esprits des hommes.
(1643-1656.)

2. VAR. Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines.
(1643-1660.)

Ces réflexions se sentent un peu du désir de plaire à l'Hôtel de Rambouillet; voyez ci-dessus, vers 85.

STRATONICE

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour;
S'il ne vous traite ici d'entière confidence [1],
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence;
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi; 140
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause [2].
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas [3].
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses;
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien, et vous êtes Romaine, 150
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions :
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule;
Mais il passe dans Rome avec autorité 155
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne [4],

1. Après *traiter*, Corneille emploie souvent *de* où nous mettrions *avec*. Ainsi plus loin (vers 832) :

(Il) traitoit *de mépris* les dieux qu'on invoquoit.

Dans *Rodogune* (vers 1535) :

... De quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

Confidence est ici synonyme de confiance, et le vers signifie : s'il ne vous traite avec une entière confiance.

2. Assurez-vous, comme nous dirions : reposez-vous sur lui.

3. Le XVIIIe siècle n'a pas manqué de blâmer dans ces vers une simplicité qui confine à la comédie.

4. VAR. Le mien est bien étrange, et quoique Arménienne.
(1643-1656.)

Je crois que ta frayeur égaleroit la mienne,
Si de telles horreurs t'avoient frappé l'esprit,
Si je t'en avois fait seulement le récit. 160

STRATONICE

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE

Écoute ; mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma foiblesse et mes autres amours :
Une femme d'honneur peut avouer sans honte 165
Ces surprises des sens que la raison surmonte;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage [1]; 170
Il s'appeloit Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains, 175
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnoître [2];
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux? 180

PAULINE

Hélas! c'étoit lui-même, et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme [3].

1. Sur *courage*, voyez ci-dessus, p. 57, note 1.
2. Sur la rime de *maître* et *reconnoître*, voyez la note du vers 650.
3. *Honnête homme*. A l'idée de *probité* que ce mot renferma toujours, le XVIIe siècle joignait une signification plus étendue, que le Dictionnaire de l'Académie dans sa première édition (1694) définissait ainsi : « *Honnête homme*, outre la signification..... qui veut dire *homme*

Puisque tu le connois, je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice : il le méritoit bien;
Mais que sert le mérite où manque la fortune? 185
L'un étoit grand en lui, l'autre foible et commune;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant!

STRATONICE

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance. 190
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avois pour Sévère [1],
J'attendois un époux de la main de mon père,
Toujours prête à le prendre; et jamais ma raison 195
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédoit mon cœur, mes désirs, ma pensée;
Je ne lui cachois point combien j'étois blessée :
Nous soupirions ensemble, et pleurions nos malheurs;
Mais au lieu d'espérance, il n'avoit que des pleurs; 200
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étoient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée 205
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais : mon abord en ces lieux

d'honneur, homme de probité, comprend encore toutes les qualités agréables qu'un homme peut avoir dans la vie civile. » Le Dictionnaire ajoutait : « Quelquefois on appelle aussi *honnête homme* un homme en qui on ne considère alors que les qualités agréables et les manières du monde, et en ce sens *honnête homme* ne veut dire autre chose que *galant homme*, homme de bonne conversation, de bonne compagnie. »

1. « *Parmi*, dit Voltaire, demande toujours un pluriel ou un nom collectif. » C'est une erreur; *parmi* (*per medium*) signifie *au milieu de* et s'emploie partout où le permet ce sens.

Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse [1], 210
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré :
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection 215
Tout ce que l'autre avoit par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte [2].

STRATONICE

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés? 220

PAULINE

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main [3], l'œil ardent de colère :
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;

1. Dans Corneille ce mot désigne la personne aimée surtout en vue du mariage, et n'a jamais la signification défavorable qu'il a prise depuis exclusivement.

2. VAR. Dont encore pour lui tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE

Je crois que vous l'aimez autant qu'on peut aimer.
Mais quel songe, après tout, a pu vous alarmer?
(1643-1656.)

Variante curieuse ; on voit qu'à la réflexion Corneille n'a pas voulu faire dire, même à Stratonice, que Pauline aime Polyeucte *autant qu'on peut aimer*.

3. La vengeance à la main, c'est-à-dire une arme, instrument de sa vengeance. « Les songes peuvent faire un grand ornement dans la *protase* (exposition), pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrois qu'ils cussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi dans *Polyeucte*. » (Corneille, *Examen d'Horace*.)

Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire 225
Qui retranchant sa vie, assurent sa mémoire;
Il sembloit triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due, 230
Ingrate, m'a-t-il dit; et ce jour expiré,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal, 235
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père;
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère,
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein : 240
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages [1].
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué :
Voilà quel est mon songe.

1. « Plusieurs personnes ont entendu dire au marquis de Sainte-Aulaire, mort à l'âge de cent ans, que l'Hôtel de Rambouillet avait condamné ce songe de Pauline. On disait que, dans une pièce chrétienne, ce songe est envoyé par Dieu même, et que, dans ce cas, Dieu, qui a en vue la conversion de Pauline, doit faire servir ce songe à cette même conversion; mais qu'au contraire il semble uniquement fait pour inspirer à Pauline de la haine contre les chrétiens; qu'elle voit des chrétiens qui assassinent son mari, et qu'elle devait voir tout le contraire. » (Voltaire.) — Ce scrupule était singulier. Corneille ne dit nulle part que le songe de Pauline lui fût envoyé de Dieu, et Néarque semble dire, au contraire, qu'il lui était envoyé de l'enfer (vers 59). Sainte-Aulaire (né en 1643, l'année de *Polyeucte,* mort en 1742), bel esprit frivole, peut bien avoir inventé l'anecdote. Voltaire ajoute : « Ce qu'on pourrait encore reprocher peut-être à ce songe, c'est qu'il ne sert de rien dans la pièce ; ce n'est qu'un morceau de déclamation. Il n'en est pas ainsi du songe d'Athalie envoyé exprès par le Dieu des Juifs; il fait entrer Athalie dans le temple... pour amener le nœud et le dénouement de la pièce... Celui de Pauline est un peu hors d'œuvre; la pièce peut s'en passer. »

STRATONICE

Il est vrai qu'il est triste; 245
Mais il faut que votre âme à ces faveurs résiste :
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur. [père
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un
Qui chérit votre époux, que votre époux révère, 250
Et dont le juste choix vous a donnée à lui,
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes [1],
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé 255
Ne venge tant de sang que mon père a versé [2].

STRATONICE

Leur secte est insensée, impie, et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels :
Elle n'en veut qu'aux Dieux, et non pas aux mortels. 260
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE

Tais-toi, mon père vient.

1. *Charmes* (latin *carmina*) est employé ici dans son sens étymologique : formules magiques, enchantement (parce que ces formules étaient d'ordinaire en vers). *Carmen* a les deux sens : vers et formule (religieuse ou magique). On sait que les chrétiens passaient pour magiciens.

2. La *Vie des Saints* ne dit pas que Félix fût gouverneur d'Arménie, mais rapporte qu'il avait reçu commission de l'empereur pour persécuter les chrétiens.

SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Ma fille, que ton songe [1] 265
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !
Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher !

PAULINE

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher [2] ?

FÉLIX

Sévère n'est point mort.

PAULINE

Quel mal nous fait sa vie [3] ?

FÉLIX

Il est le favori de l'empereur Décie. 270

PAULINE

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenoit permis ;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

1. VAR. Que depuis peu ton songe.
(1648 in-12 et 1652-1656.)
En d'étranges frayeurs depuis un peu me plonge.
(1643 et 1648 in-4°.)

2. VAR. De grâce apprenez-moi ce qui vous peut toucher.
(1643 et 1648 in-4°.)

3. Le calme de cette réponse ne doit pas nous surprendre : Pauline est trop maîtresse d'elle-même pour laisser paraître ou de la joie ou des regrets. D'ailleurs elle a renoncé de bonne foi à Sévère ; elle croit encore qu'elle ne le reverra jamais ; qu'il vit pour son pays, mais qu'il est mort pour elle. Son trouble éclate plus loin quand elle apprend qu'il approche. *Il vient... C'en est trop.*

FÉLIX

Il vient ici lui-même.

PAULINE

Il vient!

FÉLIX

Tu le vas voir. 275

PAULINE

C'en est trop; mais comment le pouvez-vous savoir?

FÉLIX

Albin l'a rencontré dans la proche campagne [1];
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit [2];
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit. 280

ALBIN

Vous savez quelle fut cette grande journée,
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déjà découragé [3],
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre; 285
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre [4],
Après qu'entre les morts on ne le put trouver :
Le roi de Perse aussi l'avoit fait enlever.

1. Près d'ici, dans la campagne. *Proche* vient du latin *propius*, comparatif de *prope* (près).

2. Le caractère de Félix se peint déjà dans ce trait : la seule apparence du crédit lui impose et glace son courage; il s'incline devant la faveur avant même qu'elle lui demande ou commande rien.

3. La phrase n'est pas fort claire : *sa main* et *sa vertu* se rapportent à Sévère, *son parti* à l'Empereur.

4. Faire des honneurs, comme on dit faire honneur, locution peu usitée, mais que Corneille a certainement jugée correcte, car il était facile d'écrire: *qu'on rendit à son ombre.*

Témoin de ses hauts faits et de son grand courage[1],
Ce monarque en voulut connoître le visage; 290
On le mit dans sa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paroissoit, il fit mille jaloux[2];
Là bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'âme ravie[3],
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur, 295
Du bras qui le causoit honora la valeur;
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite[4],
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts. 300
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange;
Et soudain l'Empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse son frère et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère 305
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire[5] :
Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire, 310

1. VAR. Témoin de ses hauts faits, encor qu'à son dommage,
Il en voulût tout mort connoître le visage.
(1643-1656.)

2. VAR. Chacun plaignit son sort, bien qu'il en fût jaloux.
(1643 1656.)

3. VAR. Ce généreux monarque en eut l'âme ravie,
Et vaincu qu'il étoit, oublia son malheur,
Pour dans son auteur même honorer la valeur.
(1643-1656.)

4. VAR. Et comme au bout du mois sa santé fut parfaite.
(1664 in-8°.)

5. Vaugelas, dans les *Remarques* (1647), prétendait déjà établir que *croître* est nécessairement neutre. Mais Corneille et Racine l'ont employé activement dans maint endroit.

Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'Empereur, qui lui montre une amour infinie [1],
Après ce grand succès l'envoie en Arménie;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux, 315
Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux [2].

FÉLIX

O ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX

Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser : 320
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose [3];
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE

Cela pourroit bien être : il m'aimoit chèrement.

FÉLIX

Que ne permettra-t-il à son ressentiment?
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance 325
Une juste colère avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE

Il est trop généreux.

FÉLIX

Tu veux flatter en vain un père malheureux :

1 VAR. L'Empereur lui témoigne une amour infinie
Et ravi du succès, l'envoie en Arménie.
(1643-1656.)

Sur *amour* féminin, voyez ci-dessus, la note du vers 77.

2. VAR. Et par un sacrifice en rendre grâce aux Dieux.
(1643-1656.)

3. L'ordre d'un sacrifice, c'est-à-dire le soin de l'ordonner, de le régler.

Il nous perdra, ma fille. Ah! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue! 330
Ah! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi;
Ton courage [1] étoit bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui 335
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnoit sur lui;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE

Moi, moi! que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur [2]! 340
Mon père, je suis femme, et je sais ma foiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi [3].
Je ne le verrai point.

FÉLIX

Rassure un peu ton âme. 345

PAULINE

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme;
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,

1. *Ton courage*, c'est-à-dire ton cœur, tes sentiments. Quelle admirable peinture d'une lâcheté inconsciente, qui ne veut pas accepter la responsabilité des fautes même qu'elle a commandées!

2. Dans ce cri, l'amour mal étouffé éclate. Qu'on ne nous oppose pas les vers 217 et 219. La vertu de Pauline se faisait alors illusion à elle-même; Sévère est toujours dans son cœur : mais l'héroïsme de Polyeucte, la pitié, l'admiration qu'il lui inspire, changeront bientôt ce cœur et confondront l'amour avec le devoir. Voyez ci-dessus, *Notice*, page 36.

3. Dans *Mithridate*, Racine fait dire à Monime parlant à Xipharès :

De mes faibles efforts ma vertu se défie.
Je sais qu'en vous voyant un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur *quelque indigne soupir*.

Je n'ose m'assurer de toute ma vertu [1].
Je ne le verrai point.

FÉLIX

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille. 350

PAULINE

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX

Ta vertu m'est connue.

PAULINE

Elle vaincra sans doute;
Ce n'est pas le succès [2] que mon âme redoute :
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants 355
Que fait déjà chez moi la révolte des sens;
Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX

Jusqu'au-devant des murs [3] je vais le recevoir; 360
Rappelle cependant tes forces étonnées [4],
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,
Pour servir de victime à vos commandements.

1. VAR. Je ne me réponds pas de toute ma vertu.
(1643-1660.)

2. *Le succès*, c'est-à-dire l'issue. Tel est le sens du mot au XVIIe siècle. Corneille dit : Quand on joua *Melite*, je vins à Paris pour en voir le *succès*, c'est-à-dire non pas : *le triomphe*, mais : si la pièce réussirait.

3. *Jusqu'au-devant des murs*, c'est-à-dire : jusque devant les murs.

4. *Étonné*, au sens étymologique, c'est : frappé de stupeur et comme par la foudre.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

SÉVÈRE, FABIAN

SÉVÈRE

Cependant que [1] Félix donne ordre au sacrifice, 365
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine [2]; 370
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés [3].

FABIAN

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVÈRE

Ah! quel comble de joie!

1. Synonyme de *pendant que*, ne se dit plus guère, même en vers.

2. VAR. Du reste, mon esprit ne s'en met guère en peine.
(1643-1656.)

3. Traces fâcheuses de la *préciosite* qui florissait alors. On raffolait de ce style parmi les « honnêtes gens, » sous le règne de Louis XIII, et Corneille avait assez de génie pour composer *Polyeucte*, mais non assez de goût pour sentir le ridicule de ces façons de parler.

Cette chère beauté consent que je la voie [1]!
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir? 375
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir [2]?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrois mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser; 380
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle;
Et si mon mauvais sort avoit changé [3] le sien,
Je me vaincrois moi-même, et ne prétendrois rien [4].

FABIAN

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire. 385

SÉVÈRE

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclaircis-moi ce point.

FABIAN

M'en croirez-vous, Seigneur? ne la revoyez point:
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses [5]; 390

1. VAR. Cet adorable objet consent que je le voie.
(1643-1656.)

2. VAR. En lui parlant d'amour l'as-tu vu s'émouvoir.
(1643.)

En lui parlant de moi l'as tu vu s'émouvoir.
(1648-1660.)

3. Avait changé son cœur.

4. *Prétendre* au sens d'*aspirer* est ordinairement neutre aujourd'hui et le complément qui suit est précédé de *à*. Mais dans Corneille, et en général au XVIIe siècle, *prétendre* en ce sens est actif.

Je n'ai point prétendu la main d'un empereur.
(*Pulchérie*, vers 572.)

5. Ces maximes d'inconstance amoureuse ne sont point rares dans Corneille. Don Diègue dit dans *le Cid* (vers 1058) :

Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses!
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!
Elle en a mieux usé, je la dois imiter; 395
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian; ton discours m'importune;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,
En cherchant une mort digne de son amant; 400
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVÈRE

Ah! c'en est trop, enfin éclaircis-moi ce point;
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée? 405

FABIAN

Je tremble à vous le dire; elle est. .

SÉVÈRE

Quoi?

FABIAN

Mariée.

SÉVÈRE

Soutiens-moi, Fabian; ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

Le vieil Horace dit à sa fille (vers 1179) :

> En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme,
> Dont la perte est aisée à réparer dans Rome.
> Après cette victoire, il n'est point de Romain
> Qui ne soit glorieux de vous donner la main.

Sur le mot *maîtresse*, voyez la note du vers 210.

FABIAN

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SEVÈRE

La constance est ici d'un difficile usage 410
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours [1]. 415
Pauline est mariée!

FABIAN

Oui, depuis quinze jours,
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois [2]. 420
Foibles soulagements d'un malheur sans remède [3]!
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède!

1. VAR. J'ai de la peine encore à croire tes discours.
(1643-1660.)

2. Mme de Sévigné rendant visite à Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, lui fit habilement sa cour en citant ces deux vers de *Polyeucte*. Le Roi venait de permettre à Mademoiselle d'épouser Lauzun, malgré la différence du rang. Mademoiselle vantait toutefois à Mme de Sévigné « les bonnes qualités et la bonne maison de Lauzun. Je lui dis ces vers de Sévère dans *Polyeucte* :

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix :
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois. »

(Lettre du 31 décembre 1670.) — On sait que le Roi retira son approbation. Le mariage n'eut lieu que beaucoup plus tard et secrètement.

3. Est-ce un souvenir du vers si connu de Virgile :

Solatia luctus
Exigua ingentes.....

(*Enéide*, XI, 62.)

O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour [1],
O sort, qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée, 425
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.
Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu;
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage [2]! 430

FABIAN

Seigneur, considérez.....

SÉVÈRE

Tout est considéré.
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN

Oui, Seigneur, mais...

SÉVÈRE

N'importe.

FABIAN

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir [3]; 435
Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.

1. Ces vers un peu langoureux, ces plaintes d'un « parfait amant » ne répondent guère à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du personnage de Sévère. Mais il n'est pas douteux que le goût un peu romanesque des premiers spectateurs en fut charmé, au moins autant que des plus grandes beautés que nous admirons aujourd'hui dans *Polyeucte*.

2. Ces huit vers ont quelque chose de lyrique, et la déclamation à demi chantée du XVIIe siècle devait leur donner tout à fait ce caractère.

3. Plus loin, Sévère dit à Pauline :

Je veux mourir des miens (de mes maux) : aimez-en la mémoire.

FABIAN

Vous vous échapperez sans doute en sa présence [1] :
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;
Dans un tel entretien il suit sa passion [2],
Et ne pousse [3] qu'injure et qu'imprécation. 440

SÉVÈRE

Juge autrement de moi : mon respect dure encore ;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère : 445
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison :
J'impute à mon malheur toute la trahison ;
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée ; 450
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir :
Laisse-la-moi donc voir, soupirer, et mourir [4].

FABIAN

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.

1. S'échapper, c'est-à-dire s'emporter, sortir du droit sens. On dit plus souvent : s'échapper *en propos*, *en paroles*, etc. Mais on trouve aussi *s'échapper*, absolument, comme ici. La Bruyère dit d'un homme froid et réservé (*Timon*) *qu'il ne s'échappe pas*. (*De l'homme*.)

2. VAR. Dans un tel désespoir il suit sa passion.
(1643 et 1648 in-4°.)

3. *Pousser*, qui nous paraît aujourd'hui sans élégance, était au XVIIe siècle d'un emploi fréquent, au propre et au figuré, dans le style soutenu. Il est partout dans Corneille.

Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir.
(*Cinna*, v. 368.)

4. Le vers 452 répète le vers 436, c'est encore une sorte de refrain lyrique.

Elle a craint comme moi ces premiers mouvements 455
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants [1],
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble [2].

SÉVÈRE

Fabian, je la vois.

FABIAN

Seigneur, souvenez-vous.....

SEVÈRE

Hélas! elle aime un autre, un autre est son époux. 460

SCÈNE II

SEVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN

PAULINE

Oui, je l'aime, Seigneur [3], et n'en fais point d'excuse;
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert :
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée, 465
A vos seules vertus je me serois donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.

1. Expression romanesque assez fade mais fort usitée alors dans le langage de la galanterie.

2. VAR. Sans que l'objet présent l'irrite et la redouble. (1643-1660.)

3. VAR. Oui, je l'aime, Sévère... (1643-1664.)

Je découvrois en vous d'assez illustres marques [1]
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques;
Mais puisque mon devoir m'imposoit d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï, 475
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE

Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs [2]! 480
Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue;
De la plus forte ardeur [3] vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence et peut-être au mépris;
Et votre fermeté fait succéder sans peine 485
La faveur au dédain, et l'amour à la haine [4].
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulageroit les maux de ce cœur abattu!

1. *Marques*, signifie ici les qualités distinctives qui tirent un homme du commun. Corneille l'emploie souvent ainsi :

> Souvent un peu d'amour dans le cœur des monarques
> Accompagne assez bien leurs plus illustres *marques*.
> (*Othon*, 926.)

Mais il fait trop souvent rimer ensemble *marque* et *monarque*. Voltaire le lui a reproché. (Voy. *Rodogune*, 411 et 920.)

2. VAR. Vous acquitte aisément de tous vos déplaisirs.
(1643-1656.)

3. VAR. De la plus forte amour...
(1643-1656.)

Voy. la note sur le vers 77.

4. VAR. La faveur au mépris et l'amour à la haine.
(1643-1656.)

Un soupir, une larme à regret épandue
M'auroit déjà guéri de vous avoir perdue ; 490
Ma raison pourroit tout sur l'amour affoibli,
Et de l'indifférence iroit jusqu'à l'oubli ;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrois heureux entre les bras d'une autre [1].
O trop aimable objet [2], qui m'avez trop charmé, 495
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé?

PAULINE

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur ; et si mon âme [3]
Pouvoit bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterois de rigoureux tourments!
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments [4] ; 500
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;

1. VAR. *D'un autre* dans toutes les éditions de 1643 à 1660. Cet emploi du masculin indéfini quand le sens demande le féminin, se trouve souvent dans les premières éditions de Corneille. Voyez *Mélite*, variante du vers 1425 ; *Clitandre*, vers 1387, etc., et même ci-dessus, vers 462.

2. *Objet* désigne la personne aimée dans le langage poétique au XVIIe siècle. Les poètes abusaient du mot : il est partout dans Corneille ; il s'applique même aux hommes, quoique plus rarement. (Voy. ci-dessous, v. 571.)

3. VAR. Je vous aimai, Sévère, et si dedans mon âme
Je pouvais étouffer les restes de ma flamme.
(1643-1656.)

On employait encore indifféremment comme adverbes ou prépositions *dedans, dehors, dessus, dessous*. Vaugelas le premier, dans ses *Remarques* (publiées en 1647), interdit à la prose d'employer ces mot, comme prépositions. Il le tolérait aux poètes. Dès le milieu du siècle cet emploi devint rare en vers comme en prose, et Corneille corrigea beaucoup de vers où il en avait usé.

4. VAR. Ma raison, il est vrai, dompte mes mouvements.
(1643-1656.)

Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ; 505
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire, 510
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avois conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme [1],
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas, 515
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
Plaignez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur,
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur ; 520
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère [2]
N'auroit pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE

Ah ! Madame, excusez une aveugle douleur [3],
Qui ne connoit plus rien que l'excès du malheur :

1. Sur *dessous*, préposition, voyez ci-dessus, la note du vers 497.

2. VAR. De plus bas sentiments n'auraient pas méritée
Cette parfaite amour que vous m'avez portée.
(1643 et 1648 in-4°.)

L'accord de *méritée* ne pouvait se justifier. Corneille refit ces vers.

De plus bas sentiments d'une ardeur moins discrète
N'auraient pas mérité cette amour si parfaite.
(1648 in-12, 1656.)

3. VAR. Ah ! Pauline...

Plus haut (vers 461), *Seigneur* a remplacé *Sévère*.

Je nommois inconstance, et prenois pour un crime [1] 525
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez;
Et cachant par pitié cette vertu si rare,
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare, 530
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affoiblir ma douleur avecque mon amour [2].

PAULINE

Hélas! cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs 535
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais si vous estimez ce vertueux de voir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir 540
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte:
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste! 545

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

1. VAR. Je nommois inconstance et prenois pour des crimes
D'un vertueux devoir les efforts légitimes.
(1643-1656.)

2. Vaugelas, dans ses *Remarques*, publiées en 1647, dit : « *Avec* ou *avecque*, tous deux sont bons. » Néanmoins *avecque* vieillissait. Corneille corrigea plusieurs vers où il l'avait d'abord employé. Il laissa celui-ci.

PAULINE

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE

Je veux mourir des miens : aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir des miens : ils souilleroient ma gloire [1]. 550

SÉVÈRE

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne [2] ?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne [3].
Adieu : je vais chercher au milieu des combats 555
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort. 560

PAULINE

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice [4] ;

1. Dans la langue de la tragédie au XVIIe siècle, le mot *gloire* dans la bouche d'une femme désigne sa réputation.

L'Infante dit à sa confidente :

> Mais je n'en veux point suivre (d'exemple) où *ma gloire* s'engage ;
> La surprise des sens n'abat point mon courage.

2. VAR D'un cœur comme le mien, qu'est-ce qu'elle n'obtienne ?
Vous réveillez les soins que je dois à la mienne.
(1643-1656.)

Il n'est rien que sur moi cette gloire n'obtienne.
(1660-1664.)

3. Vers un peu obscur. Mais la variante qui est ci-dessus en explique le sens.

Vous réveillez les soins que je dois à la mienne.

4. VAR. Je la veux éviter, mesmes au sacrifice.

Vaugelas dit dans ses *Remarques* : « *Même* et *mêmes*, adverbe. Tous

Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE

Puisse le juste ciel, content de ma ruine, 565
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline [1] !

PAULINE

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE

Il la trouvoit en vous.

PAULINE

Je dépendois d'un père.

SÉVÈRE

O devoir qui me perd et qui me désespère [2] ! 570
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III

PAULINE, STRATONICE

STRATONICE

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes ;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :
Vous voyez clairement que votre songe est vain· 575
Sévère ne vient pas la vengeance à la main [3].

deux sont bons, et avec *s* et sans *s*. » Il voulait joindre *même* sans *s* au substantif pluriel, et *mesmes* avec *s* au substantif singulier, pour bien marquer l'absence d'accord, *même* étant adverbe en ce cas et non adjectif.

1. Sur *heur*, voyez la note du vers 99.
2. Qui me *perd* et qui me *désespère*. Consonnance fâcheuse.
3. La vengeance à la main. Voyez vers 222.

PAULINE

Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte :
Au fort de ma douleur [1] tu rappelles ma crainte;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés. 580

STRATONICE

Quoi? vous craignez encor!

PAULINE

Je tremble, Stratonice;
Et bien que je m'effraye avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE

Sévère est généreux.

PAULINE

Malgré sa retenue, 585
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui [2].

PAULINE

Je crois même au besoin qu'il seroit son appui;
Mais soit cette croyance ou fausse ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable; 590
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

1. *Au fort de*, comme *au plus fort de*, se trouve fréquemment au XVIIe siècle pour désigner le plus haut point, le plus haut degré. Corneille dit même (*Horace*, vers 743) :

Pareille à ces éclairs qui *dans le fort* des ombres.

2. VAR. Vous-même êtes témoin des vœux qu'il fait pour lui.
(1643-1656.)

SCÈNE IV

POLYEUCTE, NEARQUE, PAULINE, STRATONICE

POLYEUCTE

C'est trop verser de pleurs : il est temps qu'ils tarissent,
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent ;
Malgré les faux avis par vos Dieux envoyés, 595
Je suis vivant, Madame, et vous me revoyez.

PAULINE

Le jour est encor long, et ce qui plus m'effraie [1],
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie :
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci. 600
Je suis dans Mélitène, et quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
On m'avoit assuré qu'il vous faisoit visite, 605
Et je venois lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE

Il vient de me quitter assez triste et confus ;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage. 610
J'assure mon repos, que troublent ses regards.

1. *Plus*, au sens du superlatif *le plus*, est fréquent au XVIIe siècle. On le trouve encore au XVIIIe ; et toutefois, dès le temps de Corneille, il vieillissait, car le poète a corrigé plusieurs vers pour faire disparaître cette tournure.

La vertu la plus ferme évite les hasards :
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte;
Et pour vous en parler avec une âme ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer, 615
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre;
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux [1]. 620

POLYEUCTE

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère,
Que vous devez coûter de regrets à Sévère!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple, 625
Plus j'admire....

SCÈNE V

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON

CLÉON

Seigneur, Félix vous mande au temple :
La victime est choisie, et le peuple à genoux [2],
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame?

1. C'est la même pensée délicate et raisonnable que Pauline exprimait plus haut à Sévère :

Je veux guérir des miens (de mes maux); ils souilleroient ma gloire.

2. Ce vers s'inspire un peu du souvenir des cérémonies chrétiennes. Les assistants ne s'agenouillaient pas, chez les Grecs et chez les Romains, pendant le sacrifice, qui n'était pas proprement une prière.

PAULINE

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme : 630
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et comme je connois sa générosité, 635
Nous ne nous combattrons que de civilité.

SCÈNE VI

POLYEUCTE, NÉARQUE

NÉARQUE

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE

Quoi? vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien? 640

NÉARQUE

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE

Et moi, je les déteste [1].

1. *Abhorrer*, *détester*, les deux mots ont à peu près la même force, et Racine les oppose aussi, mais inversement :

Je m'abhorre encor plus que tu ne me detestes.
(*Phèdre*, v. 678.)

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je les veux renverser [1],
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser [2].
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir [3].
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connoître [4]
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître [5], 650
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

1. « C'est une tradition que tout l'Hôtel de Rambouillet et particulièrement l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise de Polyeucte. On disait que c'est un zèle imprudent, que plusieurs évêques et plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et contre les lois ; qu'on refusait même la communion aux chrétiens qui, par des témérités pareilles, avaient exposé l'Eglise aux persécutions. » (Voltaire.)

2. VAR. Et mourir dans leur temple ou bien les en chasser.
(1643 1656.)

3. VAR. Je le viens de promettre...
(1643-1660.)

La syntaxe du XVIIe siècle aimait à éloigner le plus possible le pronom personnel complément du verbe qui le régit. Toutefois Corneille, jugeant ce vers obscur, le corrigea après 1660.

4. C'est le seul vers où Polyeucte tutoie Néarque.

5. L'ancienne prononciation *connoître* subsistait encore, surtout au palais, dans la chaire, au théâtre : ainsi *connoître* rimait également bien avec *naître* et avec *croître* prononcé *crouître*.

POLYEUCTE

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE

Je la cherche pour lui. 655

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE

Il sera mon appui.

NÉARQUE

Il ne commande point que l'on s'y précipite [1].

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir. 660

NÉARQUE

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE

Par une sainte vie il faut la mériter [2].

1. *Y* se rapporte à la mort.

2. VAR. Par une sainte vie il la faut mériter.
(1643-1656.)

Voy. ci-dessus, la note du vers 648.

POLYEUCTE

Mes crimes, en vivant [1], me la pourroient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure? 665
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe [2] : 670
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE

Vous aimez donc à vivre [3]?

NÉARQUE

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre :
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE

Qui marche assurément n'a point peur de tomber :
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.

1. *En vivant*, c'est-à-dire *si je vis*. La syntaxe actuelle n'admet plus qu'on emploie ainsi le participe présent, sans qu'il se rapporte au sujet de la phrase, au contraire, le XVIIe siècle emploie fréquemment ce tour, pourvu qu'il reste clair. Or il est ici certain que *vivant* ne peut se rapporter à *crimes*.

2. VAR. Voyez que votre vie à Dieu mesmes importe.
(1643-1656)

Sur *mesmes* adverbe, voyez ci-dessus, la note du vers 562.

3. VAR. — Es-tu si las de vivre? — As-tu peur de mourir?
(*Le Cid*, v. 440.)

Qui craint de le nier, dans son âme le nie :
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi [1].

NÉARQUE

Qui n'appréhende rien présume trop de soi. 680

POLYEUCTE

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma foiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse!
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles. 685
Il faut (je me souviens encor de vos paroles [2])
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite [3]
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite? 690
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien, j'en montre plus que vous?

NÉARQUE

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
Comme encor tout entière [4], elle agit pleinement, 695

1. Qui craint de le nier (dans les tourments) le nie (déjà) dans son âme. Il croit le pouvoir faire, c'est-à-dire : il se croit capable de nier Dieu, et (par là) il doute de sa foi (en Dieu). Ces vers sont un peu serrés et obscurs, mais le sens en est certain, quoiqu'on les ait parfois mal compris.

2. Voyez les vers 75 et 76 que répètent 687 et 688.

3. Sur *amour* féminin, voyez la note du vers 77.

4. *Toute entière* dans les éditions publiées du vivant de Corneille. Au XVII siècle on accordait *tout*, même quand il offrait, comme ici, le sens purement adverbial d'*entièrement*. Nous avons maintenu cet accord au

Et tout semble possible à son feu véhément ;
Mais cette même grâce, en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée [1],
Agit aux grands effets [2] avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur. 700
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses [3]
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier [4] !
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes [5],
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnois Néarque, et j'en pleure de joie. 710
Ne perdons plus de temps : le sacrifice est prêt ;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule [6]
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule [7] ;

féminin devant les consonnes : on dit : Ils sont tout tristes, tout honteux. Elles sont toutes tristes, toutes honteuses. Voyez ci-dessus, page 57, note 3.

1. *Exténuée*, affaiblie, latinisme (*extenuata*). Il est d'un emploi assez rare dans le sens figuré.

2. *Aux grands effets*, c'est-à-dire : dans les grands effets, dans les circonstances graves. Voyez, sur l'emploi étendu de *à*, la note 3 de la page 59.

3. *Défenses*, c'est-à-dire *excuses*, que Néarque allègue pour ne pas suivre Polyeucte.

4. A me fortifier, c'est-à-dire *pour*. Voyez la note 3 de la page 59.

5. Les vers 705 et 706 répètent les vers 645 et 646, et les vers 707 et 708 répètent avec intention les rimes des vers 659 et 660.

6. Sur *foudre* masculin, voyez ci-dessus, la note 5 de la page 57

7. L'inversion coûte ici quelque chose à la clarté du moins l'esprit hésite un moment avant de voir que *peuple* est sujet de *arme* et que *bois* en est le complément.

Allons en éclairer l'aveuglement fatal; 715
Allons briser ces Dieux de pierre et de métal :
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste [1] !

NÉARQUE

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous [2]. 720

1. Monchrestien dans sa tragédie d'*Hector* (1604) avait dit (en parlant des dieux) :

Faisons ce qu'il faut faire et leur laissons le reste.

Le vieil Horace à la fin de l'acte II d'*Horace :*

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

2. VAR. Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous.
(1643 et 1648 in-4°.)

Pourquoi Corneille a-t-il substitué à ce beau vers un vers languissant et plat?

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE

Que de soucis flottants, que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations, que mes troubles produisent [1], 725
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent :
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister;
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine [2], 730
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet [3],
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.

1. VAR. Mille pensers divers, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur incertain à l'envi se détruisent.
Nul espoir ne me flatte où j'ose persister;
Nulle peur ne m'effraye où j'ose m'arrêter.
(1643-56.)

2. VAR. Veut tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine.
(1643 et 1648 in-4°.)

3. VAR. L'un et l'autre le frappe avec si peu d'effet.
(1643-1656.)

Sévère incessamment brouille ma fantaisie [1] :
J'espère en sa vertu ; je crains sa jalousie ;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal [2] 735
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle :
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un désespéré qui peut trop attenter [3]. 740
Quelque haute raison qui règle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage ;
La honte d'un affront, que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir [4],
Consumant dès l'abord toute leur patience, 745
Forme de la colère et de la défiance,
Et saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimère,
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère ! 750

1. C'est-à-dire vient troubler les images qui s'offrent à mon esprit. « *Fantaisie* signifiait autrefois l'imagination, et on ne se servait guère de ce mot que pour exprimer cette faculté de l'âme qui reçoit les objets sensibles. » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. FANTAISIE.)

2. Égal, c'est-à-dire *indifférent*. Bossuet, dans l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, dit en parlant des *libertins* (libres penseurs) : « S'ils le font (Dieu) *égal* au vice et à la vertu, quelle idole ! »

3. L'un (Sévère) voit aux mains d'autrui (Polyeucte) ce qu'il croit mériter (Pauline). L'autre (Polyeucte) *voit* un désespéré (Sévère) qui peut trop attenter, c'est-à-dire commettre un trop grand attentat. Ces deux vers ne sont pas fort clairs. Corneille avait d'abord écrit :

VAR. L'autre un désespéré qui le lui veut ôter.
(1643-1656.)

4. C'est-à-dire *ou près d'être reçue*. Mais au XVIIe siècle on employait indifféremment *près de* et *prêt à*, quoique fort différents par l'étymologie (*pressus* et *præstus*) et par le sens ; car on peut être *près de mourir* sans être *prêt à mourir*, et *vice versa*. En outre, la syntaxe admettait facilement qu'on transposât à la voix active ce qui logiquement est passif. Nous-mêmes disons : *chose belle à voir ;* le latin dit : *belle à être vue* (*visu*). — On disait aussi *prêt de* comme *prêt à*.

Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvoit s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses.
Ils se verront au temple en hommes généreux; 755
Mais las [1]! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, et craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari? 760
Si peu que j'ai d'espoir [2] ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper [3]!

SCÈNE II

PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Mais sachons-en l'issue. Eh bien! ma Stratonice, 765
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus?

STRATONICE

Ah! Pauline!

PAULINE

Mes vœux ont-ils été déçus?

1. Las! Même sens qu'*hélas*, formé de l'interjection *hé*, suivi de l'adjectif *las*, qui même se déclinait au moyen âge. Une femme disait : Hé! lasse! (lasse que je suis!)

2. Le XVIIe siècle employait *si peu que*... comme nous faisons *le peu que*, etc.

3. « Cette dissertation paraît bien froide. Le grand défaut de Corneille est de faire des raisonnements quand il faut du sentiment. » (Voltaire.) En 1613 ces monologues psychologiques plaisaient aux acteurs et même au public. Ils sont fréquents dans *Horace*, dans *Cinna*.

J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?

STRATONICE

Polyeucte, Néarque, 770
Les chrétiens....

PAULINE

Parle donc : les chrétiens....

STRATONICE

Je ne puis.

PAULINE

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis [1].

STRATONICE

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE

Ce seroit peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus.... 775

PAULINE

Il est mort!

STRATONICE

Non, il vit; mais, ô pleurs superflus!
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux;
C'est l'ennemi commun de l'État et des Dieux, 780
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie : en un mot, un chrétien [2].

1. Le mot s'est affaibli. Au XVIIe siècle et dans le style de la tragédie il désigne les plus vives douleurs. Iphigénie, dans Racine, prête à être sacrifiée, plaint les *ennuis* de sa mère.

2. Voir ci-dessus, page 46, le passage de la *Pratique du théâtre* où

PAULINE

Ce mot auroit suffi sans ce torrent d'injures. 785

STRATONICE

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures [1]?

PAULINE

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi [2].

STRATONICE

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE

Je l'aimai par devoir : ce devoir dure encore. 790

STRATONICE

Il vous donne à présent sujet de le haïr :
Qui trahit tous nos Dieux auroit pu vous trahir [3].

PAULINE

Je l'aimerois encor, quand il m'auroit trahie;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie [4],

d'Aubignac affirme que le cardinal de Richelieu blâmait fort ces injures contre le christianisme.

1. Ces titres (infligés) aux chrétiens.

2. Et c'est à moi que tu parles. Le pronom personnel ainsi détaché prend plus de valeur; quand Camille dit de Valère dans *Horace* :

Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui,

elle veut dire non : que je lui parlais; mais : que c'est à lui que je parlais.

Avez-vous oublié que vous parlez à moi?
(*Rodogune*, 1285.)

3. VAR. Qui trahit bien les Dieux auroit pu vous trahir.
(1643-1656.)

4. VAR. Et si de cette amour tu peux être ébahie.
(1643-1656.)

Ebahir, formé sur *bah!* (peut-être avec une influence de *bayer* et de *béer* dont le sens est analogue), était moins familier au XVIIe siècle

Apprends que mon devoir ne dépend point du sien : 795
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi? s'il aimoit ailleurs, serois-je dispensée [1]
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur. 800
Mais quel ressentiment en témoigne mon père?

STRATONICE

Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui [2] toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice, 805
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi? Néarque en est donc [3]?

STRATONICE

Néarque l'a séduit :
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.

qu'aujourd'hui. Boileau s'est moqué du vers de Saint-Amant (dans son *Moïse sauvé*) à propos du passage de la mer Rouge :

Les poissons ébahis les regardent passer.

Mais c'est l'image, non l'épithète, qu'il raille en parlant du fou qui

Met pour les voir passer les poissons aux fenêtres.

Il paraît qu'au temps de Voltaire les acteurs avaient corrigé ces vers :

Je l'aimerois encor, m'eût-il abandonnée,
Et si de tant d'amour tu peux être étonnée...

1. *Dispenser* aujourd'hui signifie surtout *exempter ;* au XVIIe siècle il signifiait *donner permission,* soit de faire, soit de ne pas faire. Un homme *dispensé d'épouser sa cousine* était un homme qui avait *dispense* ou permission pour l'épouser. Pauline veut dire : serais-je autorisée à suivre, etc.

2. *Qui* ne s'emploierait plus ainsi, se rapportant à un nom de chose : on dirait *malgré laquelle.*

3. *En* se rapporte à l'idée sous-entendue de complot ou d'attentat. Ainsi dans *Cinna*, v. 1563

Votre Émilie en est, Seigneur...

Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même [1],
L'arrachant de vos bras, le traînoit au baptême. 810
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvoit tirer votre amour curieux.

PAULINE

Tu me blâmois alors d'être trop importune.

STRATONICE

Je ne prévoyois pas une telle infortune.

PAULINE

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs [2], 815
Il me faut essayer la force de mes pleurs :
En qualité de femme ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir [3]. 820
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple;
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence. 825
Le prêtre avoit à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect [4],

1. En dépit de Polyeucte lui-même.

2. La tournure régulière au XVIIe siècle, était *avant que d'abandonner*. Vaugelas n'en veut pas d'autre. En poésie, *avant qu'abandonner* est toutefois fréquent. *Avant d'abandonner*, qui a prévalu exclusivement, était inusité. Au moyen âge et au XVIe siècle on disait fort bien *avant abandonner*, que Vaugelas déclara barbare.

3. Elle pense déjà à implorer Sévère comme à sa suprême ressource.

4. Corneille emploie indifféremment *devers* et *vers*. « Depuis quelque temps ce mot a vieilli, dit Vaugelas en 1647 (*Remarques*), et nos modernes écrivains ne s'en servent plus dans le beau langage. Ils disent toujours *vers*. » *Assuré son aspect*, c'est-à-dire : tourné son visage et dirigé son regard.

Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect [1].
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étaloit sa manie, 830
Des mystères sacrés hautement se moquoit,
Et traitoit de mépris les Dieux qu'on invoquoit [2].
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence [3] :
« Quoi? lui dit Polyeucte en élevant sa voix, 835
Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois? »
Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes [4].
L'adultère et l'inceste en étoient les plus doux.
« Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous [5]. 840
Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin [6],
Seul principe éternel, et souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie 845
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
Lui seul tient en sa main le succès des combats;

1. VAR. Que l'on s'est aperçu de leur peu de respect. (1643-1656.)

2. Sur *traiter de*, voyez la note du vers 137.

3. *S'emportants* (1643-1663). C'est seulement en 1678 que l'Académie décida que les participes présents devaient rester invariables.

4. Sur *mesmes* adverbe, voyez la note du vers 562.

5. VAR. Oyez, Félix, suit-il, oyez, peuple, oyez tous. (1643-1656.)

Oyez est la 2e pers. plur. de l'impératif d'ouïr. « Oyez, dit Voltaire, n'est plus employé qu'au barreau. On a conservé ce mot en Angleterre. Les huissiers disent : *Ois*, sans savoir ce qu'ils disent. » C'est inexact. Les Anglais écrivent non *ois*, mais *oyez*, qui est *oyez*, et qu'ils prononcent *oièce*.

6. VAR. Seul maître du destin, seul être indépendant,
Substance qui jamais ne reçoit d'accident. (1643-1656.)

Il le veut élever, il le peut mettre à bas [1],
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense. 850
Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre [2],
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel! 855
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel?
Du plus puissant des Dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné, 860
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix.... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE

Que son visage est sombre et plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse et d'indignation!

SCÈNE III

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX

Une telle insolence avoir osé paroître [3]! 865
En public! à ma vue! il en mourra, le traître.

PAULINE

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

1. *Mettre bas* dans les éditions de 1643 à 1663.
2. *En* se rapporte au vin et à l'encens (les vases remplis de vin et d'encens).
3. On avait prononcé longtemps, on prononçait encore au barreau, dans la chaire, au théâtre *paroûître;* ainsi le mot rimait avec *traître,* aussi bien qu'avec *croître, connoître*, prononcés *crouître, connouître.*

FÉLIX

Je parle de Néarque, et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre : 870
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE

Je n'attendois pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX

Je pouvois l'immoler à ma juste colère ;
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur 875
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX

Du conseil [1] qu'il doit prendre il sera mieux instruit
Quand il verra punir celui qui l'a séduit. 880
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace : 885
Cette indiscrète ardeur tourne bientôt en glace,
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété [2].

PAULINE

Vous pouvez espérer qu'il change de courage [3] ?

1. Au sens latin (*consilium*), résolution, parti, dessein.

2. VAR. N'en ayez plus l'esprit si fort inquiété :
Il se repentira de son impiété.
(1643-1656.)

3. VAR. Quoi! vous espérez donc qu'il change de courage.
(1643-1656.)

FÉLIX

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage. 890

PAULINE

Il le doit; mais, hélas! où me renvoyez-vous,
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérois de la bonté d'un père?

FÉLIX

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir [1] 895
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devois même peine à des crimes semblables [2];
Et mettant différence [3] entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel [4];
Je me suis fait pour lui moi-même criminel; 900
Et j'attendois de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remerciments que je n'entends de plaintes.

PAULINE

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien :
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure; 905
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

De résolution. Sur *courage*, voyez p. 57, note 1. Corneille changea le vers, jugeant incorrect l'emploi du subjonctif pour le futur de l'indicatif après *espérer*, quand le tour de la phrase n'est pas interrogatif.

1. VAR. Je lui fais trop de grâce encor de consentir.
(1643-1656.)

A consentir (vers 895) équivaut à *en consentant*. Sur les emplois multiples de *à*, voyez page 59, note 3.

2. VAR. La même peine est due à des crimes semblables.
(1643-1656.)

3. L'emploi du substantif sans déterminatif est très fréquent dans la langue de Corneille. Nous l'avons relevé dans *Nicomède* aux vers 73, 278, 759, 826, 1311, 1413, 1430, 1450, 1644.

4. *J'ai trahi*, c'est-à-dire *livré, sacrifié*.

FÉLIX

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE

Faites-la tout entière [1].

FÉLIX

Il la peut achever.

PAULINE

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX

Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte. 905

PAULINE

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui [2].

PAULINE

Mais il est aveuglé.

FÉLIX

Mais il se plaît à l'être :
Qui chérit son erreur ne la veut pas connoître [3].

PAULINE

Mon père, au nom des Dieux....

FÉLIX

Ne les réclamez pas,
Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE

Ils écoutent nos vœux.

1. *Toute entière* dans les éditions publiées du vivant de Corneille. Voyez ci-dessus, la note du vers 695.

2. Vers admirablement clair, énergique et concis que la syntaxe actuelle n'admettrait plus. La grammaire veut qu'on emploie *soi* seulement quand le sujet de la phrase est indéterminé (*chacun pense à soi*). Autrement on emploie *lui*, même comme pronom personnel réfléchi.

3. Voyez la note du vers 865.

FÉLIX

Eh bien! qu'il leur en fasse.

PAULINE

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX

J'ai son pouvoir en main; mais s'il me l'a commis [1],
C'est pour le déployer contre ses ennemis. 920

PAULINE

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles :
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilège [2], 925
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE

Quel excès de rigueur!

FÉLIX

Moindre que son forfait.

1. *Commis* au sens latin, confié.

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis.
(*Cinna*, vers 1123.)

2. VAR. Où le crime d'État se mêle au sacrilège.

Corneille a substitué *quand*, qu'il jugeait plus clair. Il a laissé *où* dans ces deux vers du *Menteur*, où le tour n'est pas sans quelque obscurité :

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd;

c'est-à-dire si la vertu acquiert la noblesse là où le sang, etc.

PAULINE

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille [1]?

FÉLIX

Les Dieux et l'Empereur sont plus que ma famille. 930

PAULINE

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX

J'ai les Dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?
S'il nous sembloit tantôt courir à son malheur, 835
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté. 940
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée [2],
Que sans l'examiner son âme ait embrassée :
Polyeucte est chrétien, parce qu'il l'a voulu,
Et vous portoit au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste [3] : 945
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux ;
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux ;

1. VAR. Voyez qu'avecque lui...
(1643-1656.)
Sur *avecque*, voyez la note du vers 532.

2. *Succée*, dans toutes les éditions publiées du vivant de Corneille. Orthographe étymologique, qui représente le supin *suctum* (de *sugere*), d'où vient *sucer*, par un intermédiaire perdu (*suctiare*).

3. Comme du reste des chrétiens.

Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe. 950
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs désirs :
La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre [1].

FÉLIX

Eh bien donc! Polyeucte aura ce qu'il désire :
N'en parlons plus.

PAULINE

Mon père.....

SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Albin, en est-ce fait?

ALBIN

Oui, Seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

1. Rotrou peint le courage des martyrs dans *Saint-Genest* d'une façon plus colorée, avec une grande variété d'images hardies et frappantes :

J'ai vu, Ciel, tu le sais, par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes

(Adrien, qui parle, avait persécuté les chrétiens,)

Dessus les grils ardents et dedans les taureaux
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux;
J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils avaient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux.

ALBIN

Il l'a vu, mais, hélas! avec un œil d'envie.
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer;
Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler. 960

PAULINE

Je vous le disois bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri....

FÉLIX

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ; 965
Il est de votre choix la glorieuse estime [1] ;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu [2].
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance, 970
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour!
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux, 975
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre [3];

1. *Il* peut se rapporter à *amour* ou à Polyeucte; la seconde interprétation est la plus probable; mais le vers est obscur.

2. VAR. Et j'ai pour l'accepter éteint les plus beaux feux
Qui d'une âme bien née aient mérité les vœux.
(1643-1656.)

3. *Qu'au prix*, c'est-à-dire dans la mesure *que j'en veux prendre,*

Employez mieux l'effort de vos justes douleurs :
Malgré moi m'en toucher[1], c'est perdre et temps et pleurs ;
J'en veux être le maître [2], et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez : n'irritez plus un père qui vous aime, 985
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir [3].

PAULINE

De grâce, permettez.....

FÉLIX

Laissez-nous seuls, vous dis-je :
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige. 990
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V

FÉLIX, ALBIN

FÉLIX

Albin, comme est-il mort?

c'est-à-dire que je veux prendre pitié. Je n'aime la pitié qu'autant qu'il me plaît de m'apitoyer.

1. *M'en toucher;* me toucher de pitié.

2. *En* se rapporte à *pitié*, ainsi que *la* au vers suivant. Je veux être maître de ma pitié. Ces vers furent modifiés après les premières éditions :

VAR. Vous m'importunez trop. — Dieux ! Que viens-je d'entendre ?
— Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.
Par tant de vains efforts malgré moi m'en toucher
C'est perdre avec le temps des pleurs à me fâcher.
Vous m'en avez donné, mais, etc.
(1643-1656.)

3. Félix en disant ce vers montre Albin.

ALBIN

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement, 995
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX

Et l'autre?

ALBIN

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche.
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud. 1000
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire [1].

FÉLIX

Que je suis malheureux!

ALBIN

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint :
De pensers sur pensers mon âme est agitée, 1005
De soucis sur soucis elle est inquiétée;
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir;
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables :
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables [2], 1010

1. VAR. Mais vous n'êtes pas prêt encor de le réduire.
(1643-1656.)

Sur *prêt de*, voyez la note du vers 744.

2. Au sens primitif du mot, c'est-à-dire *capable de ressentir la pitié;* non *capable de l'exciter*. Corneille dans *Horace* (vers 973) dit :

Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix.

Cet emploi du mot tend à se perdre; il survit dans *impitoyable*.

J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre.
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre [1]
Je déplore sa perte, et le voulant sauver, 1015
J'ai la gloire des Dieux ensemble à conserver :
Je redoute leur foudre et celui de Décie [2] ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas. 1020

ALBIN

Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FELIX

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux [3] ;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique ; 1025
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne. 1030

FÉLIX

Sévère me perdroit, si j'en usois ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avois différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné ; 1035

1. Voy. une tournure analogue, corrigée par Corneille, note du vers 648.
2. Sur *foudre* masculin, voyez page 57, note 5.
3. *A* au sens de *pour*. Voyez ci-dessus, page 59, note 3.

Et de tant de mépris son esprit indigné [1],
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendroit ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis [2]. 1040
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence.
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance;
Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable, 1045
Me feroit innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargneroit, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche [3]?
Je l'étouffe, il renaît; il me flatte, et me fâche: 1050
L'ambition toujours me le vient présenter,
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille;
Mais si, par son trépas, l'autre épousoit ma fille,
J'acquerrois bien par là de plus puissants appuis, 1055
Qui me mettroient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force [4] une maligne joie;
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir! 1060

1. Var. Et des mépris reçus son esprit indigné.
(1643-1656.)

2. *Remis* (latin *remissus*), calme, tranquille. — Bossuet dit : « Une contenance *remise* et posée. » (*Sermon sur la compassion de la sainte Vierge.*)

3. « C'est ici le lieu d'examiner si on peut mettre sur la scène tragique des caractères bas et lâches. Le public en général ne les aime pas; cependant, puisque ces caractères sont dans la nature, il semble qu'il soit permis de les peindre, et l'art de les faire contraster avec les personnages héroïques peut quelquefois produire des beautés. » (Voltaire.)

4. *Par force*, c'est-à-dire sans qu'il y consente.

ALBIN

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FÉLIX

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline [1]. 1065

ALBIN

Que ferez-vous enfin, si toujours il s'obstine?

FÉLIX

Ne me presse point tant : dans un tel déplaisir
Je ne puis que résoudre [2] et ne sais que choisir.

ALBIN

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle, 1070
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois [3]
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée [4] :
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX

Il faut donc l'en tirer, 1075
Et l'amener ici pour nous en assurer [5].

1. VAR. J'emploierai puis après le pouvoir de Pauline. (1643-1656.)

2. C'est-à-dire : je ne sais quoi résoudre.

3. *Passer par la rigueur des lois*, comme on dit *faire passer par le feu ;* et familièrement : j ai passé par là, c est-à-dire j'ai connu cette épreuve, éprouvé ce malheur.

4. VAR. Et même sa prison n est pas fort assurée. (1643-1656.)

5. Pour nous assurer de sa personne. Au XVIIe siècle *en* se rapportait indifféremment aux personnes et aux choses.

ALBIN

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien [1]. 1080

1. Corneille juge ce personnage de Félix d'une façon qui nous surprend un peu aujourd'hui. « Il peut arriver, dit-il (dans le *Discours de la tragédie*), qu'un homme très vertueux soit persécuté, et périsse même par les ordres d'un autre, qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur lui, et qui montre plus de foiblesse que de crime dans la persécution qu'il lui fait. Si Félix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens qui nous le rendroit exécrable, mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévère, dont il craint la haine et la vengeance après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour lui, on désapprouve sa manière d'agir, mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, *et n'empêche pas que sa conversion miraculeuse à la fin de la pièce ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire.* » Il nous semble au contraire que nous haïrions moins Félix s'il était impitoyable par fanatisme sincère, au lieu de l'être par bassesse et hypocrisie. Au reste, si le personnage est haïssable, la peinture de son caractère est admirable.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, CLEON, TROIS AUTRES GARDES

POLYEUCTE

Gardes, que me veut-on?

CLÉON

Pauline vous demande.

POLYEUCTE

O présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes;
Je craignois beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire, 1090
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice [1] :

1. VAR.

CLÉON

Nous n'osons plus, Seigneur, vous rendre aucun service.

POLYEUCTE

Je ne vous parle pas de me faire évader.

(1643-1656.)

Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader; 1095
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligeroit d'aller querir Sévère;
Je crois que sans péril on peut me satisfaire [1] :
Si j'avois pu lui dire un secret important,
Il vivroit plus heureux, et je mourrois content. 1100

CLÉON

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence [2].

POLYEUCTE

Sévère, à mon défaut, fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.

SCÈNE II

POLYEUCTE

Source délicieuse, en misères féconde [3], 1105
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?

1. VAR. Je crois que sans péril cela se peut bien faire.
(1643-1656.)

2. VAR. Puisque c'est pour Sévère, à tout je me dispense.

POLYEUCTE

Lui-même, à mon défaut, fera ta récompense.
Le plus tôt vaut le mieux; va donc et promptement.

CLÉON

J'y cours, et vous m'aurez ici dans un moment.
(1643-1656.)

3. *... Medio de fonte leporum*
Surgit amari aliquid...
(Lucrèce, IV, vers 1129.)

Rotrou a placé, dans la bouche de Saint-Genest, des strophes lyriques imitées de celles que dit ici Polyeucte. Il est resté trop au-dessous

Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité, 1110
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité [1].

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire : 1115
Vous étalez en vain vos charmes impuissants;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus; 1120
Et les glaives qu'il tient pendus

de son modèle pour qu'il y ait intérêt à les comparer longuement; nous citerons seulement ces vers, quoiqu'ils gâtent un peu, par quelque affectation dans la pensée, le mérite de la précision et de la force dans le style :

Nos jours n'ont pas une heure sûre;
Chaque instant use leur flambeau;
Chaque pas nous mène au tombeau,
Et l'art, imitant la nature
Bâtit d'une même figure
Notre bière et notre berceau.

1. Godeau (plus tard évêque de Vence) avait dit dans une ode *au Roy*, en 1628 :

Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Les vers de Corneille sont donc une rencontre, ou une réminiscence; car ils ne sauraient être un plagiat. M. Marty-Laveaux rapproche ce vers tiré des Mimes de Publius Syrus :

Fortuna vitrea est; tum quum splendet, frangitur.

« La fortune est de verre; au moment qu'elle resplendit, elle se brise. » Voy. ci-dessus page 43.

Sur les plus fortunés coupables [1]
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus [2].

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable [3], 1125
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens;
De ton heureux destin vois la suite effroyable :
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens [4];
Encore un peu plus outre [5], et ton heure est venue;
Rien ne t'en sauroit garantir; 1130
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère; 1135
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux [6];
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

1. VAR. Dessus ces illustres coupables.
(1643-1656.)

Sur l'emploi de *dessus* comme préposition, voy. la note du vers 497.

2. Dans l'ode première du livre III (*Odi profanum vulgus*), Horace avait dit :

Destrictus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes, etc.

« Celui qui voit un glaive suspendu sur sa tête impie, ni les mets de Sicile, » etc.

3. Corneille affectionnait cette appellation énergique. Voy. *Horace*, v. 604; *Cinna*, v. 168; *Théodore*, v. 1484, et ci-dessous, v. 1585. — Les éditions de 1642 à 1648 portent *affamé de sang*.

4. Décius ne garda l'empire que deux ans (249 à 251) et périt avec son fils dans une bataille livrée aux Goths.

5. Cette locution a vieilli, sans être remplacée. Corneille l'emploie fréquemment en prose et en vers.

6. VAR. Qu'un rival plus puissant lui donne dans les yeux.
(1643-1656.)

Monde, pour moi tu n'as plus rien [1] : 1140
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées, 1145
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants; 1150
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre, 1155
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas [2] dont il étoit charmé;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières [3].

SCÈNE III

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES

POLYEUCTE

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?

1. VAR. Vains appas, vous ne m'êtes rien.
(1643-1656.)

2. Sur *appas*, voyez la note du vers 90.

3. *Coutumière*, joli mot dont La Bruyère regrette la perte dans le chapitre : *De quelques usages*. Il vieillissait.

Cet effort généreux de votre amour parfaite [1]
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié, 1165
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même :
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime [2];
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre [3], et vous êtes sauvé. 1170
A quelque extrémité que votre crime passe [4],
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités :
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince, 1175
Gendre du gouverneur de toute la province [5];
Je ne vous compte à rien [6] le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance [7], 1180

1. Sur *amour* féminin, voy. la note du vers 77.

2. *Vous seul*, au lieu de *seul vous*, dans ce vers et dans le suivant dans les éditions de 1643 à 1656.

3. Remarquez la précision de cette langue. *Veuillez ne pas vous perdre* serait aussi correct, mais moins fort. Polyeucte, dit Pauline, n'a pas même besoin de *vouloir* pour vivre; il lui suffit de *ne pas vouloir* périr.

4. *Passer*, neutralement, au sens de *aller jusqu'à*, *s'étendre jusqu'à*, est très fréquent chez Corneille.

5. *Toute la province*, cheville, dit Voltaire. Pourquoi? Il y avait deux Arménies, l'Arménie Majeure, et l'Arménie Mineure. Corneille veut indiquer qu'il n'y a pas deux gouverneurs, et que la province entière obéit à Félix. Il a dit de même dans *Théodore* (vers 3) :

Mon père est gouverneur de toute la Syrie.

6. *A rien*: nous dirions *pour rien;* sur les emplois de *à*, voyez ci-dessus, page 59, note 3.

7. Voyez notre espérance. On a discuté le sens de ce vers. Il nous paraît fort clair. Après (avoir considéré) vos exploits, votre naissance

Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE

Je considère plus; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages [1] :
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers, 1185
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône [2], et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps. 1190
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie 1195
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes;
Voilà jusqu'à quel point vous charment [3] leurs mensonges :
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État. 1205

et votre pouvoir, (considérez) ce que nous pouvons attendre, espérer de tant d'avantages, et n'abandonnez pas, etc.

1. Sur *courages*, voy. note 1, page 57.

2. *Dans le trône*. Aujourd'hui, l'on dirait *sur le trône*. Le *trône* était proprement un siège élevé entouré d'une balustrade fermée; c'est pourquoi au XVIIe siècle on disait *dans le trône*, comme nous disons encore *dans la chaire*, quoique souvent la chaire soit ouverte.

3. Sur le sens étymologique de *charme* et de *charmer*, voy. la note du vers 254.

POLYEUCTE

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat;
Je sais quel en est l'heur [1], et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains [2], 1209
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE

Quel Dieu!

POLYEUCTE

Tout beau [3], Pauline : il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre. 1220

PAULINE

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

1. Sur *heur*, voy. la note du vers 99.

2. L'empereur Decius prétendait être issu des deux fameux consuls, Decius Mus, père et fils, qui l'un en 340 avant J.-C., l'autre en 295, se dévouèrent à la mort pour assurer la victoire de leur armée (voy. Tite Live, VIII, 6, et X, 27).

3. *Tout beau*, doucement (au XVIe siècle on disait de même *aller tout bellement*, pour *aller au petit pas*). Cette locution *tout beau* plaisait à Corneille, qui l'a employée souvent dans les passages les plus pathétiques de ses tragédies (voy. *Horace*, v. 1009; *Nicomède*, v. 1388). Mais les chasseurs criaient : Tout beau! à leurs chiens pour les retenir; cet emploi du mot l'a fait bannir du style noble.

PAULINE

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir : 1225
Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir,
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort. 1230
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés [1] ?

PAULINE

Cruel, car il est temps que ma douleur éclate, 1235
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu? sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ; 1240
Je croyois que l'amour t'en parleroit assez,
Et je ne voulois pas de sentiments forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée [2]
Que tu m'avois promise, et que je t'ai portée,

1. Dans le *Mystère de saint Crépin et de saint Crépinien*, du XVe siècle, les deux saints parlent ainsi à leurs bourreaux :

Hélas ! se vous saviés les biens
Et le povoir qu'il (*Jésus*) a en lui,
Jamaiz vous ne diriés cecy ;
Mais l'ennemy vous tient en lasse,
Par quoy vous ne povés la grace
Ne le povoir de lui savoir.

2. *Cette amour*, voy. la note du vers 77.

Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie [1];
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie [2],
Et ton cœur insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas! 1250
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse après m'être donnée!

POLYEUCTE

Hélas!

PAULINE

Que cet hélas a de peine à sortir [3]!
Encor s'il commençoit un heureux repentir [4],
Que tout forcé qu'il est, j'y trouverois de charmes! 1255
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs [5],

1. VAR. Tu me quittes, ingrat, et mesmes avec joie.

Sur *mesmes* adverbe, voy. la note du v. 562.

(1643-1656.)

2. La syntaxe actuelle ne permet pas qu'on fasse rapporter un pronom personnel à un substantif employé (comme ici *joie*) d'une façon indéfinie (tu le fais *avec joie;* tu ne *la* caches pas).

3. Dans *Sophonisbe* (vers 465), Corneille a employé substantivement ce mot *hélas* :

... Je n'en arrachois que de profonds *hélas*.

4. VAR. Encore s'il marquoit un heureux repentir.

(1643-1656.)

5. VAR. Et si l'on peut au ciel emporter des douleurs,
J'en emporte de voir l'excès de vos malheurs.

(1643-1656.)

J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour, 1265
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer, 1270
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE

Que plutôt.....

POLYEUCTE

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense [1].
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu; 1277
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE

Je vous aime, [même.
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-

PAULINE

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas,

1. *Moins* signifie *le moins*, comme, au vers 597, *plus* équivaut à *le plus*. L'emploi du comparatif au sens du superlatif est très fréquent en prose et en vers au XVIIe siècle, et se trouve encore au siècle suivant.

POLYEUCTE

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas [1].

PAULINE

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE

Imaginations!

POLYEUCTE

Célestes vérités! 1285

PAULINE

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE

Éternelles clartés!

PAULINE

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE

Va, cruel, va mourir : tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix. 1290

PAULINE

Oui, je t'y vais laisser; ne t'en mets plus en peine;
Je vais....

1. VAR. Au nom de cet amour ve nez suivre mes pas.
(1643-1656.)

SCÈNE IV

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES

PAULINE

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? Auroit-on cru qu'un cœur si généreux [1]
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite : 1295
A ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, Seigneur, une incivilité [2],
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étois pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne [3], 1300
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme [4]
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous; 1305
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.

1. VAR. Sévère, est-ce le fait d'un homme généreux,
De venir jusqu'ici braver un malheureux ?
(1643-1656.)

2. *Sévère* au lieu de *Seigneur* dans les éditions de 1643 à 1656. — Une incivilité en le faisant venir, au lieu de l'aller trouver.

3. VAR. Souffrez, avant mourir, que je vous le résigne.
(1643-1656.)

Sur ce tour *avant mourir*, voyez ci-dessus, la note du vers 815.

4. Ce vers rappelle le vers 181, où Pauline dit à Stratonice en parlant aussi de Sévère :

Jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête homme.

Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre :
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi;
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi; 1310
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

SCÈNE V

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN

SÉVÈRE

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement;
Sa résolution a si peu de pareilles, 1315
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître, et ne vous chérir pas?),
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte; il fait plus, il vous cède; 1320
Et comme si vos feux étoient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival!
Certes ou les chrétiens ont d'étranges manies [1],
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter 1325
Ce que de tout l'empire il faudroit acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurois adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurois fait mes rois, j'en aurois fait mes Dieux; 1330
On m'auroit mis en poudre, on m'auroit mis en cendre [2],
Avant que.....

1. Au sens grec étymologique, *folies*.
2. C'est le style précieux, c'est le style de l'Hôtel de Rambouillet, où l'on dut admirer ces vers plus que tout le rôle de Polyeucte.

PAULINE

Brisons là : je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse [1] quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connoissez Pauline tout [2] entière. 1335
Mon Polyeucte touche à son heure dernière;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment :
Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Auroit oser former quelque espoir sur sa perte; 1340
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort, 1345
Qui de quelque façon soit cause de sa mort;
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tourneroit toute [3] en haine.
Vous êtes généreux; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout, 1350
Il vous craint; et j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole;
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui;
Faites-vous un effort [4] pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande; 1355
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,

1. Sur l'emploi fréquent de *pousser*, voy. la note du v. 440.
2. Dans les textes publiés du vivant de Corneille : *toute*. Sur cette orthographe, voyez ci-dessus, la note du vers 695.
3. Sur *amour* féminin, voyez ci-dessus, la note du vers 77.
4. Se faire un effort, signifie : faire un effort sur soi-même. Le même tour reparaît au vers 1689. Corneille emploie de même *se faire force*

Il faut se faire force et vaincre son désir.
(*Médée*, vers 1148.)

C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée, 1360
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher [1] :
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu : résolvez seul ce que vous voulez faire [2];
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer 1365
Pour vous priser encor je le veux ignorer.

SCÈNE VI

SÉVÈRE, FABIAN

SÉVÈRE

Qu'est-ce-ci [3], Fabian? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre?
Plus je l'estime près, plus il est éloigné;
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné; 1370
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née :
Avant qu'offrir [4] des vœux je reçois des refus;
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître, 1375

1. Ce sont ces rimes qu'on appelait *normandes*, parce qu'en Normandie *r* final était toujours muet; on prononçait *ché* (cher) et même *mé* (la mer).

2. VAR. ...Ce que vous devez faire.
(1660-1664.)

Corneille reprit ensuite le premier texte, ce qu'il a rarement fait.

3. C'est la vraie orthographe de cette locution, non *qu'est-ceci?* comme on écrit souvent. Le sens est *qu'est-ce ici?* Qu'est-ce qui se passe ici? Au lieu que : Qu'est-ceci? signifie : Qu'est-ce que c'est que ceci? Il y a une nuance entre les deux sens.

4. Avant qu'offrir. Voy. la note du vers 815.

Qu'encor plus lâchement elle ait osé paroître [1],
Et qu'une femme enfin dans la calamité [2]
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine [3] autant que généreuse, 1380
Pauline, et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne,
Et que par un cruel et généreux effort, 1385
Pour vous rendre en ses mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN

Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux.
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous? 1390

SÉVÈRE

La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle;
Qu'elle m'étoit bien due, et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice, 1395
Prenez garde au péril qui suit un tel service :

1. Sur la rime de *naître* et *paroître*, voy. note du vers 650.

2. VAR. ...Dans l'infélicité.
(1643-1664.)

Le mot n'était pas nouveau, comme le croyait Aimé Martin, qui pense que ce mot déplut au public, et fut, à cause de cela, changé après 1664. S'il déplut, c'est comme archaïsme et non comme néologisme. Employé souvent au XVIe siècle, il vieillit au XVIIe.

3. Encore un mot du langage galant, qui revient trop souvent au XVIIe siècle dans la bouche des amants maltraités de leurs dames :

Mais voici de retour cette aimable *inhumaine*.
(*Cinna*, vers 905.)

Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi? vous entreprenez de sauver un chrétien!
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie? 1400
C'est un crime vers lui [1] si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE

Cet avis seroit bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère, et tout ce grand pouvoir 1405
Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire;
Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content. 1410
Je te dirai bien plus, mais avec confidence [2] :
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense;
On les hait; la raison, je ne la connois point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connoître : 1415
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître [3],
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas;
Mais Cérès Éleusine et la Bonne Déesse [4]
Ont leurs secrets, comme eux, à Rome et dans la Grèce;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toutes sortes de Dieux :

1. Sur *vers*, voyez la note du vers 827.
2. Nous disons dans le même sens *en confidence*.
3. Sur la rime de *maître* et *connoître*, voy. la note du vers 650. — *Sorcier* vient du bas-latin *sortiarius*, forgé sur *sortem* (celui qui jette des sorts, ou qui dit le sort).
4. La Bonne Déesse était Rhéa ou Cybèle, femme de Saturne ou Kronos. Cérès Éleusine est Cérès (que les Grecs nommaient Déméter), adorée à Eleusis, près d'Athènes.

Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome;
Nos aïeux à leur gré faisoient un Dieu d'un homme;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs, 1425
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs;
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout; 1430
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux [1].
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes [2];
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons [3];

1. Après ce vers Corneille avait écrit ceux-ci, qu'il supprima en 1660 :

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

La crainte qu'il eut que l'incrédulité n'abusât de ces vers contre le christianisme lui fit supprimer ce passage. — *Pour être de vrais Dieux. Être* n'a pas pour sujet le sujet de la phrase principale; la grammaire actuelle condamne cette tournure et veut qu'on dise : pour qu'ils soient de vrais Dieux.

2. Quatre vers, après celui-ci, furent supprimés en 1660 :

Jamais un adultère, un traître, un assassin,
Jamais d'ivrognerie, et jamais de larcin;
Ce n'est qu'amour entre eux, que charité sincère,
Chacun y chérit l'autre et le secourt en frère.

3. « Remarquez ici que Racine, dans *Esther* (acte III, sc. IV), exprime la même chose en cinq vers :

Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'abri de ses ailes.

Sévère, qui parle en homme d'État, ne dit qu'un mot, et ce mot est

Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles? 1440
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix; commençons par son gendre;
Et contentons ainsi, d'une seule action, 1445
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

plein d'énergie. Esther, qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée. Sévère ne fait qu'une réflexion; Esther fait une prière, ainsi l'un doit être concis, et l'autre déployer une éloquence attendrissante. (Voltaire.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, ALBIN, CLÉON

FÉLIX

Albin, as-tu bien vu la fourbe [1] de Sévère?
As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère?

ALBIN

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux. 1450

FÉLIX

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine [2]!
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline:
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace, 1455

1. *Fourbe*, substantif, au sens de *fourberie*, est fréquent dans Corneille.

Ce héros voit la fourbe et s'en moque dans l'âme.
(*Pompée*, vers 485.)

La fourbe n'est le jeu que des petites âmes.
(*Nicomède*, vers 1255.)

2. VAR. Que tu le connois mal! tout son fait n'est que mine.
(1643-1656.)

Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce;
Tranchant du généreux [1], il croit m'épouvanter :
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique [2],
J'en connois mieux que lui la plus fine pratique. 1460
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur :
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur.
De ce qu'il me demande il m'y feroit un crime :
Épargnant son rival [3], je serois sa victime;
Et s'il avoit affaire à quelque maladroit, 1465
Le piége est bien tendu, sans doute il le perdroit;
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule [4] :
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferois des leçons. 1470

ALBIN

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance [5]!

FÉLIX

Pour subsister en cour c'est la haute science [6] :

1 *Trancher du...* suivi d'un adjectif ou d'un substantif signifie *jouer le personnage de...* Ce gallicisme est né du sens figuré de *trancher*, qui signifie : avoir des airs tranchants, tenir des propos hardis et décisifs.

2. VAR. Je connois avant lui la cour et ses intriques,
J'en connois les détours, j'en connois les pratiques.
(1643-1656.)

Intriques est l'ancienne forme, qui était toujours du masculin. Vaugelas la condamna (*Remarques*) en 1647. Corneille changea le vers. *Intrigues*, qui a prévalu, était des deux genres au XVIIe siècle.

3. C'est-à-dire *en épargnant, si j'épargnais.*

4. VAR. Mais un vieux courtisan n'est pas si fort crédule.
(1643-1656.)

5. *Gênez*, de *gêne* (tourment, torture), était beaucoup plus fort au XVIIe siècle qu'aujourd'hui. Albin veut dire : à quelle torture vous vous soumettez!

6. Ces affectations de machiavélisme ne s'étalent guère dans le langage des vrais politiques; c'est là un petit travers de Corneille. Chez

Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte. 1475
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN

Grâce, grâce, Seigneur! que Pauline l'obtienne!

FÉLIX

Celle de l'Empereur ne suivroit pas la mienne [1], 1480
Et loin de le tirer de ce pas dangereux [2]
Ma bonté ne feroit que nous perdre tous deux.

ALBIN

Mais Sévère promet.....

FÉLIX

Albin, je m'en défie [3],
Et connois mieux que lui la haine de Décie :
En faveur des chrétiens s'il choquoit son courroux, 1485
Lui-même assurément se perdroit avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie :
Amenez Polyeucte; et si je le renvoie [4],

lui, les gens de cour se louent de leur habileté avec une complaisance un peu ridicule. S'il eût mieux connu la cour, il eût observé sans doute que les plus fins sont d'ordinaire les plus discrets.

1. *La mienne*, celle que je lui ferais.

2. VAR. ...De ce pas hasardeux.
(1643-1663.)

3. Je me défie de lui. Au XVIIe siècle, *en* se rapportait aux personnes aussi bien qu'aux choses.

4. Les éditions de 1643 et 1648, in-4°, indiquent ici un jeu de scène qui appuie et commente ce vers : *Félix parle à Cléon. — Si je le renvoie*, c'est-à-dire *si je donne ordre qu'on le remmène*, cet ordre signifiera qu'on doit le faire périr au sortir de ce lieu. Les mêmes éditions, après le vers 1490, indiquent que *Cléon rentre* (ayant sans doute prévenu les bourreaux).

S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort. 1490

ALBIN

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paroître, 1495
Je ne sais si longtemps j'en pourrois être maître [1];
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrois des effets que je ne veux pas voir;
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,
M'iroit calomnier de quelque intelligence [2]. 1500
Il faut rompre ce coup [3], qui me seroit fatal.

ALBIN

Que tant de prévoyance est un étrange mal [4]! [brage;
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'om-
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage [5],
Que c'est mal le guérir que le désespérer. 1505

FÉLIX

En vain après sa mort il voudra murmurer;
Et s'il ose venir à quelque violence,

1. Sur la rime de *paroître* et *maître*, voyez la note du vers 650.
2. De quelque intelligence avec les révoltés.
3. Locution très fréquente chez Corneille : c'est-à-dire *interrompre, prévenir* le coup.

4. VAR. Que votre défiance est un étrange mal!
(1643-1656.)

5. Corneille n'explique pas assez pourquoi le peuple, que l'action de Polyeucte dans le temple a d'abord indigné, menace maintenant de se révolter en faveur d'un chrétien. Il est dit, au vers 1062, qu'il vénère dans Polyeucte le sang de ses rois. Mais cette raison est-elle suffisante?

C'est à faire à céder deux jours à l'insolence [1] :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver [2].
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver [3]. 1510
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN

FÉLIX

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens?

POLYEUCTE

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage, 1515
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens :
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre. 1520

FÉLIX

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

1. *C'est à faire à céder,* etc., gallicisme qui signifie proprement : il conviendra de..

Et c'est à faire enfin à mourir après lui.
(*Cinna*, vers 140.)

Seigneur. — Oui, Flavian, c'est à faire à mourir
(*Tite et Bérénice*, vers 1482.)

C'est à faire à périr pour le meilleur parti.
(*Pulchérie*, vers 701.)

Corneille écrit toujours *à faire à*, non *affaire à;* au reste *affaire* n'est autre qu'*à faire* devenu substantif.

2. VAR. J'aurai fait mon devoir, quoi qui puisse arriver.
(1660-1664.)

3. Sur *tâcher à*, voyez note 2, page 70.

POLYEUCTE

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX

Donne-moi pour le moins le temps de la connoître :
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être [1],
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi, 1525
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE

N'en riez point, Félix, il sera votre juge;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge :
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang. 1530

FÉLIX

Je n'en répandrai plus, et quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive :
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances [2];
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre [3] :
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre. 1540

FÉLIX

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

1. De guide pour l'être. Sur l'emploi de *à*, voyez note 3, page 59. Sur la rime de *être* et *connoître*, voyez la note du vers 650.

2. VAR. Aussi bien un chrétien n'est rien sans les souffrances.
Les plus cruels tourments nous sont des récompenses.
(1643-1656.)

3. *Fâcheux*, importuns, difficiles. — « Sous des maîtres fâcheux, l'obéissance n'est point fâcheuse au vrai chrétien. » (Bossuet.)

POLYEUCTE

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien?

FÉLIX

La présence importune.....

POLYEUCTE

Et de qui? de Sévère?

FÉLIX

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ. 1545

POLYEUCTE

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos païens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles [1].
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien :
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien. 1550

FÉLIX

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire [2],
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE

Je vous en parlerois ici hors de saison :
Elle est un don du ciel, et non de la raison ;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face, 1555
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,

1. VAR. Le sucre empoisonné que versent vos paroles. (1643-1656.)

2. *Séduire* (*seducere*), attirer hors de la voie droite, écarter du bien et du vrai.

Dont la condition répond mieux à la vôtre ; 1560
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX

Cesse de me tenir ce discours outrageux [1].
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites [2],
Cette insolence enfin te rendroit odieux, 1565
Et je me vengerois aussi bien que nos Dieux [3].

POLYEUCTE

Quoi ? vous changez bientôt d'humeur et de langage !
Le zèle de vos Dieux rentre en votre courage [4] !
Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard
Je vous viens d'obliger [5] à me parler sans fard ! 1570

FÉLIX

Va, ne présume pas que quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture :
Je flattois ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;
Je voulois gagner temps [6], pour ménager ta vie 1575
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;

1. *Outrageux*, qui, selon la remarque de Voltaire, tend à sortir d'usage, est un mot excellent qu'ont employé Froissard, Amyot, Montaigne, La Boétie, Malherbe, Balzac, Molière, Bossuet et Voltaire lui-même.

2. VAR. Mais malgré ma bonté qui croit quand tu l'irrites. (1643-1656.)

3. Le sens est : je me vengerais en vengeant nos Dieux ; non : je me vengerais, et nos Dieux se vengeraient aussi.

4. En votre cœur, voy. note 1, page 57.

5. Sur cette tournure, voy. la note du vers 648. *Venir de*, suivi d'un infinitif, est considéré comme une sorte de locution verbale inséparable, devant laquelle on place le pronom complément direct.

6. Nous disons *gagner du temps*. Ces ellipses sont très fréquentes chez Corneille ; il emploie ainsi beaucoup de mots d'une façon indéfinie et sans articles. Voy. ci-dessus, note du vers 898.

Mais j'ai fait trop d'injure à nos Dieux tout-puissants :
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline.
O ciel !

SCÈNE III

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN

PAULINE

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine [1] ? 1580
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre [2], assassine-moi du moins sans m'outrager. 1585

1. Ce mot un peu emphatique est employé fréquemment au figuré par Corneille :

...Cet affreux devoir dont l'ordre *m'assassine.*
(*Le Cid*, vers 925.)

L'amour m'est un poison, le bonheur *m'assassine.*
(*Othon*, vers 222.)

...Ce penser *m'assassine.*
(*Suréna*, vers 1539.)

2. *Tigre*. Voy. la note du vers 1125.

POLYEUCTE

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager [1] :
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer : 1590
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée.....

PAULINE

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher [2], au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire, 1595
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire [3];
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment;
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs, 1605
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;
Ne désespère pas une âme qui t'adore [4].

1. VAR. Ma pitié, tant s'en faut, cherche à vous soulager,
Notre amour vous emporte à des douleurs si vraies,
Que rien qu'un autre amour ne peut guérir ses plaies.
(1643-1656.)

2. Le sujet de *reprocher* n'est pas celui de la phrase principale. Voyez la note du vers 1434.

3. Sur la locution *se faire effort*, voy. la note du vers 1354.

4. « Comment Pauline peut-elle dire qu'elle *adore* Polyeucte? Elle lui donne *par devoir* tout ce que l'autre avait *par inclination*. Mais l'*adorer*, c'est trop; certainement, elle ne l'adore pas. » (Voltaire.) — Voltaire, à notre sens, n'a pas compris la pièce. Voyez ci-dessus, *Notice sur Polyeucte*, p. 37-38.

POLYEUCTE

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi [1]; 1610
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne [2],
Je ne vous connois plus, si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos Dieux et vous.

PAULINE

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable; 1615
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais :
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance. 1620
Jetez sur votre fille un regard paternel :
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement, 1625
En injuste rigueur un juste châtiment;
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint. 1630
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire.

1. Votre foi conjugale, votre fidélité envers moi.

2. Ce vers un peu lourd est emprunté du *Cid*, où Chimène dit à Rodrigue (vers 929) :

De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne.

Rodrigue répond (vers 945) par un balancement exact des mots :

De quoi qu'en ma faveur ton amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne.

Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire [1].
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère :
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé;
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible? 1640
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché [2]?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnois-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux, 1645
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce!
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort, 1650
Après m'avoir montré cette soif du baptême,

1. On connaît ces jolis vers du *Lai du Chèvrefeuille*, par Marie de France :

Cume del chevrefoil esteit
Ki à ia codre se perneit.
Quant il est si laciez e pris
Et tut entur le fust s'est mis,
Ensemble poient bien durer;
Mais ki puis les volt desevrer,
Li codres muert hastivement,
E li chevrefoils ensement.
Bele amie, si est de nus :
Ne vus sanz mei, ne mei sanz vus.

2. VAR ...D'un cœur si détaché.
(1643-1656.)

Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble! Ah! ruses de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher [1]?
Vos résolutions usent trop de remise : 1655
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers,
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie [2],
Voulut mourir pour nous avec ignominie, 1660
Et qui par un effort de cet excès d'amour [3],
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux :
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels; 1670
Je le ferois encor, si j'avois à le faire [4],
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'Empereur.

FÉLIX

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

1. Sur ces rimes *normandes*, voy. la note du vers 1362.
2. Sur *amour* féminin, voy. la note du vers 77.

3. VAR. Et qui par un excès de cette même amour.
(1643-1656.)

4. ... J'ai vengé mon honneur et mon père,
Je le ferois encor si j'avois à le faire
(*Le Cid*, 877-878.)

FÉLIX

Impie! 1675
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez-vous?

FÉLIX

A la mort.

POLYEUCTE

A la gloire.
Chère Pauline, adieu : conservez ma mémoire. 1680

PAULINE

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs [1].

POLYEUCTE

Ne suivez point mes pas, où quittez vos erreurs.

FÉLIX

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse :
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN

FÉLIX

Je me fais violence, Albin; mais je l'ai dû : 1685
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.

1. VAR. Je te suivrai partout et mesmes au trépas.

POLYEUCTE

Sortez de votre erreur ou ne me suivez pas.

(1643-1656.)

Sur *mesmes* adverbe, voy. la note du vers 562.

Que la rage du peuple à présent se déploie,
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort [1], j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté? 1690
Vois-tu, comme le sien, des cœurs impénétrables [2],
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé [3] :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes; 1695
Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurois eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire, 1700
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie [4] ;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affoiblie;
Et quand nos vieux héros avoient de mauvais sang, 1705
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc [5].

1. Voy. la note sur le vers 1354.

2. Des cœurs impénétrables comme son cœur. Voltaire blâme le mot, qui signifie *caché*, dit-il, non *inflexible*. Il signifie un cœur qu'on ne peut fercer, inexpugnable, et ce sens convient ici parfaitement.

3. VAR. Du moins j'ai satisfait à mon cœur affligé :
Pour amollir le sien je n'ai rien négligé.
(1643-1656.)

4. Au XVIe siècle on laissait la forme latine à beaucoup de noms que nous francisons; on disait : Cicero, Titus Livius, Seneca. Au XVIIe siècle, au contraire, on francisait beaucoup de noms auxquels nous laissons aujourd'hui la forme latine.

5. Jamais nos vieux héros n'ont eu de mauvais sang,
Qu'ils n'eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.
(1643-1660.)

ALBIN

Votre ardeur vous séduit; mais quoi qu'elle vous die [1],
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir..... 1710

FÉLIX

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paroître [2]
De mes commandements pourra troubler l'effet :
Va donc; cours y mettre ordre et voir ce qu'elle fait [3];
Romps ce que ses douleurs y donneroient d'obstacle [4];
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle;
Tâche [5] à la consoler. Va donc : qui te retient?

ALBIN

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.

SCÈNE V

FÉLIX, PAULINE, ALBIN

PAULINE

Père barbare, achève, achève ton ouvrage :
Cette seconde hostie [6] est digne de ta rage; 1720

1. *Die*, forme archaïque du subjonctif présent de *dire*, encore préférée à *dise* par Vaugelas, et encore employée par Racine dans *Bérénice*, dans *Iphigénie*. Dans le *quoi qu'on die* du sonnet de Cotin, ridiculisé par Molière dans *les Femmes savantes*, c'est la tournure tout entière que le poète a voulu railler, non l'emploi de *die*, dont lui-même use fréquemment.

2. Sur la rime de *traître* et *paroître*, voyez la note du vers 650.

3. VAR. Va donc y donner ordre.....
(1643-1663.)

4. Romps l'obstacle que ses douleurs pourraient apporter à l'exécution.

5. Sur *tâcher à*, voyez note 2, page 70.

6. *Hostie* (latinisme), victime. « Hostie ne se dit plus, et c'est dom-

Joins ta fille à ton gendre; ose : que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux [1], et me les vient d'ouvrir [2].
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit; 1730
Redoute l'Empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes Dieux que je déteste : 1735
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste;
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez [3],
Et saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance. 1740
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne [4]!
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne :

mage : il ne reste plus que le mot de *victime;* plus on a de termes pour exprimer la même chose, plus la poésie est variée. » (Voltaire.) — Corneille avait employé ce mot avec le même sens dans *Horace :*

> Le funeste succès de leurs armes impies
> De tous les combattants a-t-il fait des hosties?
> (Vers 768.)

1. Voy. la note du vers 47, sur *dessiller*.
2. Sur cette construction, voy. la note du vers 648.
3. Sur *foudre* masculin, voy. note 8, page 57.
4. Voltaire prétend que « ce miracle soudain a révolté beaucoup de gens : *Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi* ». — S'il dit vrai, ces gens-là comprenaient bien mal tout le caractère de Pauline. Voy. *Notice*, p. 40.

Le coup à l'un et l'autre en sera précieux, 1745
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN

SÉVÈRE [1]

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte est donc mort! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités! 1750
La faveur que pour lui je vous avois offerte [2],
Au lieu de le sauver, précipite sa perte!
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir!
Eh bien! à vos dépens vous verrez [3] que Sévère 1755
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce service fidèle;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle. 1760
Adieu; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups [4].

1. « Autrefois, quand les acteurs représentaient les Romains avec le chapeau et une cravate, Sévère arrivait le chapeau sur la tête, et Félix l'écoutait chapeau bas; ce qui faisait un effet ridicule. » (Voltaire.)

2. *Offerte*, c'est-à-dire *montrée*, *présentée*.

3. *Vous saurez*, dans les éditions de 1643 à 1660.

4. Il est permis de regretter que le rideau ne tombe pas après ce vers; la tragédie est finie; Néarque et Polyeucte sont morts; Pauline est chrétienne; Félix est puni par sa disgrâce, et Sévère a fait voir sa grandeur d'âme et sa générosité. Les cinquante-deux vers qui suivent n'ajoutent rien à la beauté de la pièce. Voy., sur la conversion de Félix, *Notice*, page 40, et ci-dessous, page 179, note 3.

FÉLIX

Arrêtez-vous, Seigneur, et d'une âme apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés 1765
Je tâche à conserver [1] mes tristes dignités :
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre.
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre;
Je m'y trouve forcé par un secret appas [2];
Je cède à des transports que je ne connois pas; 1770
Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant;
Son amour épandu sur toute la famille 1775
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce.
Heureuse cruauté dont la suite est si douce! 1780
Donne la main, Pauline. Apportez des liens;
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux chrétiens :
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère [3].

PAULINE

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père!
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

1. Sur *tâcher à*, *tâcher de*, voy. note 2, page 70.
2. Sur *appas*, voy. la note du vers 90.
3. Quelle colère? Puisque Sévère a tout fait pour sauver Polyeucte et n'a point dissimulé l'indulgence qu'il porte aux chrétiens, Félix sait bien qu'il n'a rien à craindre. « Le spectateur admet bien que Pauline se convertisse; la conversion au christianisme est une récompense que mérite cette honnête femme; mais le vil et méprisable Félix devrait en être exclu. » (La Harpe.) — C'est peut-être juger une pièce religieuse avec des vues trop purement mondaines; mais on est un peu excusable de les apporter au théâtre. Voy. *Notice* sur *Polyeucte*, p. 40.

FÉLIX

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle?
De pareils changements ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain : 1790
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnoissance :
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire; 1795
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire [1];
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine; 1800
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur [2].
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, servez notre monarque [3].
Je perdrai mon crédit envers Sa Majesté [4], 1805

1. *Que le cœur* dans les éditions de 1643 à 1656.

2. VAR. Je n'en veux pas en vous faire un persécuteur.
(1644-1663.)

Le premier texte était ambigu. *Sur vous* est plus clair; c'est-à-dire : à vos dépens. Racine dit :

Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père.
(*Andromaque*, v. 225.)

3. « La manière dont le fameux Baron récitait ces vers en appuyant sur *servez notre monarque* était reçue avec transport. » (Voltaire.) — L'acteur Baron, né en 1653, mourut en 1729.

4. Appliquée à Decius, cette formule est un anachronisme : on connut à Rome des appellations analogues, mais seulement à partir de Dioclétien.

Ou vous verrez finir cette sévérité [1] :
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités ! 1810
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure [2] :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

1. VAR. Ou bien il quittera cette sévérité.
(1643-1656.)

2. « Notre heureuse aventure, immédiatement après avoir coupé le cou à son gendre, fait un peu rire. » (Voltaire.) Le jugement est sur un ton trop léger; il faut parler plus sérieusement d'une telle œuvre. Au reste le reproche est fondé. Cette fin d'un si beau chef-d'œuvre, à partir du vers 1763, languit, ne touche guère et n'intéresse plus.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur Pierre Corneille..... 5
Notice sur *Polyeucte*..... 29
Appendice. Observations sur la date où fut représenté *Polyeucte*..... 42
Analyse de *Polyeucte*..... 50

A la Reine Régente..... 56
Abrégé du martyre de saint Polyeucte..... 60
Examen..... 66

Polyeucte, martyr, tragédie chrétienne..... 75
Acte I..... 75
Acte II..... 96
Acte III..... 119
Acte IV..... 141
Acte V..... 161

4539-05.—Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-05.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

NOUVELLE COLLECTION DE CLASSIQUES

FRANÇAIS, LATINS, GRECS ET ÉTRANGERS

à l'usage des élèves. — Format petit in-16 cartonné

LANGUE FRANÇAISE

Boileau : *Œuvres poétiques* (Brunetière). . . . . 1 fr. 50
— *Poésies, Extraits des œuvres en prose* (Brunetière).. 2 fr. »
— *L'art poétique*, séparément. . . . . » 30
— *Les Épîtres*, séparément . . . . . » 60
— *Le Lutrin*, séparément. . . . . » 30
Bossuet : *Connaissance de Dieu* (de Lens) . . . . . 1 fr. 60
— *Sermons choisis* (Rébelliau) . . . . . 3 fr. »
— *Oraisons funèbres* (Rébelliau) . . . . . 2 fr. 50
Buffon : *Discours sur le style* (E. Dupré). . . . . » 30
— *Morceaux choisis* (E. Dupré). . . . . 1 fr. 50
Chanson de Roland : *Extraits* (G. Paris) . . . . . 1 fr. 50
Chateaubriand : *Extraits* (Brunetière) . . . . . 1 fr. 50
Chefs-d'œuvre poétiques du XVIe siècle (Lemercier) 2 fr. »
Choix de lettres du XVIIe siècle (Lanson) . . . . 2 fr. 50
Choix de lettres du XVIIIe siècle (Lanson). . . . . 2 fr. 50
Chrestomathie du Moyen âge (G. Paris et Langlois) . 3 fr. »
Condillac : *Traité des sensations*, liv. I (Charpentier). 1 fr. 50
Corneille : *Cinna — Horace — Le Cid — Nicomède — Polyeucte — Le Menteur* (Petit de Julleville) chaq. trag. 1 fr. »
— *Scènes choisies* (Petit de Julleville). . . . . 1 fr. »
— *Théâtre choisi* (Petit de Julleville). . . . . 1 fr. »
Descartes : *Discours de la méthode* (Charpentier). . . 1 fr. 50
— *Principes de la Philosophie*, 1re partie (Charpentier). 1 fr. 50
Diderot : *Extraits* (Texte). . . . . 2 fr. »
Extraits des Chroniqueurs (G. Paris et Jeanroy) . . 2 fr. 50
Extraits des Historiens du XIXe siècle (C. Jullian). 3 fr. 50

Extraits des Moralistes (Thamin) . . . . . 2 fr 50

Fénelon : *Fables* (Ad. Regnier). . . . . » 75
— *Sermon pour la Fête de l'Épiphanie* (G. Merlet) . . . » 60
— *Télémaque* (A. Chassang). . . . . 1 fr. 80
— *Lettre à l'Académie* (Cahen). . . . . 1 fr. 50

Florian : *Fables* (Geruzez). . . . . » 75

Joinville : *Histoire de saint Louis* (Natalis de Wailly). . 2 fr. »

Kant : *Fondements de la métaphysique des mœurs* (Lachelier). . . . . 1 fr. 50

La Bruyère : *Caractères* (Servois et Rébelliau). . . . . 2 fr. 50

La Fontaine : *Fables* (E. Geruzez et Thirion) . . . . . 1 fr. 60
— *Choix de Fables* (Geruzez et Thirion). . . . . 1 fr. »

Lamartine : *Morceaux choisis*. . . . . 2 fr. »

Lectures morales (Thamin et Lapie) . . . . . 2 fr. 50

Lectures sur la société du XVIIe siècle (A. Cahen) » »

Lectures sur la société du XVIIIe siècle (A. Cahen) » »

Leibniz : *Extraits de la Théodicée* (P. Janet). . . . . 2 fr. 50
— *Monadologie* (H. Lachelier) . . . . . 1 fr. »
— *Nouveaux essais sur l'entendement* (Lachelier). . . . 1 fr. 75

Malebranche : *Recherche de la vérité*, liv. II (Thamin) 1 fr. 50

Molière : *Le Tartufe* — *Le Misanthrope* (Lavigne), chaque comédie . . . . . 1 fr. »
— *Les Femmes savantes* — *Les Précieuses ridicules* — *L'Avare* (Lanson), chaque comédie . . . . . 1 fr. »
— *Scènes choisies* (Thirion) . . . . . 1 fr. 50
— *Théâtre choisi* (Thirion). . . . . 3 fr. »

Montaigne : *Principaux chapitres et extraits* (Jeanroy) 2 fr. 50

Montesquieu : *Grandeur et déc. des Romains* (C. Jullian) 1 fr. 80
— *Extraits de l'Esprit des lois et des œuvres diverses* (Jullian) . . . . . 2 fr. »
— *Esprit des lois, Livre premier* (Jullian). . . . . » 25

Pascal : *Provinciales* I, IV, XIII *et extraits* (Brunetière) 1 fr. 80
— *Pensées et Opuscules* (Brunschwicg). . . . . 3 fr. 50

Portraits et récits extraits des prosateurs du XVIe siècle (Huguet). . . . . 2 fr. 50

Racine : *Andromaque* — *Athalie* — *Britannicus* — *Esther* — *Iphigénie* — *Les Plaideurs* — *Mithridate* (Lanson). Chaque tragédie. . . . . 1 fr. »
— *Théâtre choisi* (Lanson). . . . . 3 fr. »

Récits extraits des prosateurs et poètes du moyen âge (G. Paris) . . . . . 1 fr. 50

Rousseau (J.-J.) : *Extraits en prose* (Brunel) . . . . . 2 fr. »
— *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (Brunel) . . . 1 fr. 50

Scènes, récits et portraits extraits des Ecrivains français des XVIIe et XVIIIe siècles (Brunel) . . . . . 2 fr. »

Sévigné : *Lettres choisies* (Ad. Regnier) . . . . . 1 fr. 80

Théâtre classique (Ad. Regnier) . . . . . 3 fr. »

Voltaire : *Choix de lettres* (Brunel) . . . . . 2 fr. 25
— *Siècle de Louis XIV* (Bourgeois) . . . . . 2 fr. 75
— *Charles XII* (Alb. Waddington) . . . . . 2 fr. »
— *Extraits en prose* (Brunel) . . . . . 2 fr. »

LANGUE LATINE

Anthologie des poètes latins (Waltz) . . . . . 2 fr. »

César : *Commentaires* (Benoist et Dosson) . . . . . 2 fr. 50

Cicéron : *Extraits des principaux discours* (F. Ragon) . 2 fr. 50
— *Extraits des Traités de rhétorique* (Thomas) . . . . . 2 fr. 50
— *Extraits des œuvres morales et philos.* (E. Thomas). 2 fr. »
— *Choix de lettres* (V. Cucheval) . . . . . 2 fr. »
— *De amicitia* (E. Charles) . . . . . » 75
— *De finibus libri I et II* (E. Charles) . . . . . 1 fr. 50
— *De legibus* liber I (Lévy) . . . . . » 75
— *De natura deorum* liber II (Thiaucourt) . . . . . 1 fr. 50
— *De re publica* (E. Charles) . . . . . 1 fr. 50
— *De senectute* (E. Charles) . . . . . » 75
— *De suppliciis* (E. Thomas) . . . . . 1 fr. 50
— *De signis* (E. Thomas) . . . . . 1 fr. 50
— *In M. Antonium philippica secunda* (Gantrelle) . . . 1 fr. »
— *In Catilinam orationes quatuor* (A. Noël) . . . . . » 75
— *Orator* (C. Aubert) . . . . . 1 fr. »
— *Pro Archia poeta* (E. Thomas) . . . . . » 60
— *Pro lege Manilia* (A. Noël) . . . . . » 60
— *Pro Ligario* (A. Noël) . . . . . » 30
— *Pro Marcello* (A. Noël) . . . . . » 30
— *Pro Milone* (P. Monet) . . . . . » 90
— *Pro Murena* (A. Noël) . . . . . » 75
— *Somnium Scipionis* (V. Cucheval) . . . . . » 50

Cornelius Nepos (Monginot). . . . . » 90

Elégiaques romains (Extraits des) (A. Waltz) . . . . 1 fr. 80

Epitome historiæ græcæ (J. Girard). . . . . 1 fr. 50

Horace : *Œuvres* (Plessis et Lejay) . . . . . 2 fr. 50
— *De arte poetica* (Maurice Albert). . . . . » 60

Jouvency : *Appendix de diis et heroibus* (Edeline) . . » 70

Lhomond : *De viris illustribus urbis Romæ* (Duval). . 1 fr. 50
— *Epitome historiæ sacræ* (A. Pressard). . . . . » 75

Lucrèce : *De rerum natura* liber I (Benoist et Lantoine) » 90
— *De natura rerum* liber V (Benoist et Lantoine). . . . » 90
— *Morceaux choisis* (Pichon). . . . . 1 fr. 50

Narrationes : Récits extraits principalement de Tite-Live (Riemann et Uri).. . . . . 2 fr. 50

Ovide : *Morceaux choisis des Métamorphoses* (Armengaud) 1 fr. 80

Pères de l'Église latine (Nourrisson) . . . . . 2 fr. 25

Phèdre : *Fables* (Havet). . . . . 1 fr. 80

Plaute : *La marmite* (*Aulularia*) (Benoist). . . . . » 80
— *Morceaux choisis* (Benoist). . . . . 2 fr. »

Pline le Jeune : *Choix de lettres* (Waltz). . . . . 1 fr. 80

Quinte-Curce (Dosson). . . . . 2 fr. 25

Quintilien : *Institutions oratoires*, x^e livre (Dosson). . 1 fr. 50

Salluste (Lallier) . . . . . 1 fr. 80

Selectæ e profanis scriptoribus (Leconte). . . . . 1 fr. »

Sénèque : *De vita beata* (Delaunay). . . . . » 75
— *Lettres à Lucilius, I à XVI* (Aubé). . . . . » 75
— *Extraits des lettres et des traités* (P. Thomas) . . . . 1 fr. 80

Tacite : *Annales* (E. Jacob). . . . . 2 fr. 50
— *Annales, liv. I, II et III* (E. Jacob) . . . . . 1 fr. 50
— *Dialogues des orateurs* (Goelzer). . . . . 1 fr. »
— *Germanie* (*La*) (Goelzer) . . . . . 1 fr. »
— *Histoires*, livres I et II (Goelzer). . . . . 1 fr. 80
— *Vie d'Agricola* (E. Jacob) . . . . . » 75

Térence : *Adelphes* (Psichari et Benoist) . . . . . » 80

Théâtre latin (Ramain). . . . . 2 fr. 50

Tite-Live. *Livres XXI et XXII* (Riemann et Benoist). . . 2 fr. 50
— *Livres XXIII, XXIV et XXV* (Riemann et Benoist) . . 2 fr. 50
— *Livres XXVI à XXX* (Riemann et Homolle) . . . . . 3 fr. »

Virgile : *Œuvres* (Benoist). . . . . 2 fr. 25

LANGUE GRECQUE

Aristophane : *Extraits* (Bodin et Mazon) . . . . . 2 fr. 50
(Édition couronnée par l'Institut.)

Aristote : *Morale à Nicomaque*, 8e liv. (Lucien Lévy) . . 1 fr. »
— *Morale à Nicomaque*, 10e liv. (Hannequin) . . . . . 1 fr. 50
— *Poétique* (Egger). . . . . 1 fr. »

Babrius : *Fables* (A.-M. Desrousseaux) . . . . . 1 fr. 50

Démosthène : *Discours de la couronne* (Weil). . . . . 1 fr. 25
— *Les trois olynthiennes* (Weil) . . . . . » 60
— *Les quatre philippiques* (Weil). . . . . 1 fr. »
— *Sept philippiques* (Weil) . . . . . 1 fr. 50

Denys d'Halicarnasse : *Première lettre à Ammée* (Weil) » 60

Élien : *Morceaux choisis* (J. Lemaire) . . . . . 1 fr. 10

Épictète : *Manuel* (Thurot). . . . . 1 fr. »

Eschyle : *Morceaux choisis* (Weil). . . . . 1 fr. 60
— *Prométhée enchaîné* (Weil). . . . . 1 fr. »
— *Les Perses* (Weil) . . . . . 1 fr. »

Ésope : *Choix de fables* (Allègre) . . . . . 1 fr. »

Euripide: *Théâtre* (Weil) : *Alceste ; Électre ; Hécube; Hippolyte; Iphigénie à Aulis; Iphigénie en Tauride; Médée.* Chaque tragédie . . . . . 1 fr. »
— *Morceaux choisis* (Weil) . . . . . 2 fr. »

Extraits des orateurs attiques : *Lysias, Isocrate, Eschine, Hypéride* (Bodin). . . . . 2 fr. 50

Hérodote : *Morceaux choisis* (Tournier et Desrousseaux). 2 fr. »

Homère : *Iliade* (A. Pierron) . . . . . 3 fr. 50
— *Iliade*, les chants I, II, VI, IX, X, XVIII, XXII, XXIV, sép. » 25
— *Odyssée* (A. Pierron) . . . . . 3 fr. 50
— *Odyssée*, les chants I, II, VI, XI, XII, XXII, XXIII, sép. » 25

Lucien : *De la manière d'écrire l'histoire* (A. Lehugeur). » 75
— *Dialogues des morts* (Tournier et Desrousseaux). . . . 1 fr. 50
— *Le Songe, ou le Coq* (Desrousseaux). . . . . 1 fr. »

Lucien (Suite) : *Morceaux choisis des Dialogues des morts, des Dialogues des Dieux, et de l'Histoire vraie* (Tournier et Desrousseaux) . . . . . 2 fr. »
— *Extraits* [Timon d'Athènes, etc.] (V. Glachant). . . 1 fr. 80

Platon : *Criton* (Ch. Waddington) . . . . . » 50
— *République*, VIe livre (Aubé). . . . . 1 fr. 50
— *République*, VIIe livre (Aubé) . . . . . 1 fr. 50
— *République*, VIIIe livre (Aubé) . . . . . 1 fr. 50
— *Ion* (Mertz). . . . . » 75
— *Menexène* (J. Luchaire) . . . . . » 75
— *Phédon* (Couvreur) . . . . . 1 fr. 50
— *Morceaux choisis* (Poyard) . . . . . 2 fr. »
— *Extraits* (Dalmeyda) . . . . . 2 fr. 50

Plutarque : *Vie de Cicéron* (Graux) . . . . . 1 fr. 50
— *Vie de Démosthène* (Graux) . . . . . 1 fr. »
— *Vie de Périclès* (Jacob) . . . . . 1 fr. 50
— *Morceaux choisis des biograph.* (Talbot). 2 vol. : les Grecs illustres, 1 vol. 2 fr.; les Romains illustres, 1 vol. 2 fr. »
— *Morceaux choisis des œuvres morales* (V. Bétolaud). . 2 fr. »
— *Extraits suivis des vies parallèles* (Bessières) . . . . 2 fr. »

Sophocle : *Théâtre* (Tournier) : *Ajax; Antigone; Electre; Œdipe roi ; Œdipe à Colone; Philoctète; Trachiniennes.* Chaque tragédie . . . . . 1 fr. »
— *Morceaux choisis* (Tournier) . . . . . 2 fr. »

Thucydide : *Morceaux choisis* (Croiset) . . . . . 2 fr. »

Xénophon : *Anabase*, 7 livres (Couvreur) . . . . . 3 fr. »
— *Economique* (Graux et Jacob) . . . . . 1 fr. 50
— *Extraits de la Cyropédie* (J. Petitjean) . . . . . 1 fr. 50
— *Mémorables*, livre I (Lebègue) . . . . . 1 fr. »
— *Extraits des Mémorables* (Jacob) . . . . . 1 fr. 50
— *Morceaux choisis* (de Parnajon) . . . . . 2 fr. »
— *Anabase*, les sept livres (Couvreur) . . . . . 3 fr. »

LANGUE ALLEMANDE

Auerbach : *Récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy) 2 fr. 50

Benedix : *Le procès* (Lange) . . . . . » 60
— *L'Entêtement* (Lange) . . . . . » 60
— *Scènes choisies du théâtre de famille* (Feuillié) . . . 1 fr. 50

Chamisso : *Pierre Schlemihl* (Koell) . . . . . 1 fr. »

Choix de Fables et de Contes en allemand (Mathis). 1 fr. 50

Contes et Morceaux choisis de Schmid, Krummacher, Liebeskind, Lichtwer, Hebel, Herder et Campe (Scherdlin) . . . . . 1 fr. 50

Contes populaires tirés de Grimm, Musæus, Andersen, et des *Feuilles de palmier* par **Herder** et **Liebeskind** (Scherdlin) . . . . . 2 fr. 50

Gœthe : *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 50
— *Campagne de France* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 50
— *Faust*, 1re partie (Büchner). . . . . 2 fr. »
— *Le Tasse* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 80
— *Morceaux choisis* (B. Lévy) . . . . . 3 fr. »
— *Extraits en prose* (Lévy). . . . . 1 fr. 50

Gœthe et Schiller : *Poésies lyriques*. (Lichtenberger). 2 fr. 50

Hauff : *Lichtenstein*, parties I et II (Muller) . . . . . 2 fr. 50

Hebel : *Contes choisis* (Feuillié). . . . . 1 fr. 50

Hoffmann : *Le tonnelier de Nuremberg* (Bauer) . . . . 2 fr. »

Keller (G.) : *Kleider Machen Leute* (Schürr). . . . . 1 fr. 25

Kleist (de) : *Michael Kohlhaas* (Koch) . . . . . 1 fr. »

Kotzebue : *La petite ville allemande* (Bailly) . . . . . 1 fr. 50

Lessing : *Laocoon* (B. Lévy). . . . . 2 fr. »
— *Extraits des lettres sur la littérature moderne et des lettres archéologiques* (Cottler). . . . . 2 fr. »
— *Extraits de la Dramaturgie* (Cottler) . . . . . 1 fr. 50
— *Minna de Barnhelm* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 50

Niebuhr : *Temps héroïques de la Grèce* (Koch). . . . . 1 fr. 50

Rosegger : *Waldjugend* (Feuillié) . . . . . 1 fr. 50

Schiller : *Guerre de Trente Ans* (Schmidt et Leclaire) . . 2 fr. 50
— *Histoire de la révolte des Pays-Bas* (Lange) . . . . . 2 fr. 50
— *Jeanne d'Arc* (Bailly). . . . . 2 fr. 50
— *La Fiancée de Messine* (Scherdlin) . . . . . 1 fr. 50
— *Wallenstein*, poème dramatique en 3 parties (Cottler). . 2 fr. 50
— *Oncle et Neveu* (Briois), ... 1 fr. »
— *Morceaux choisis* (B. Lévy) . . . . . 3 fr. »

Schiller et Gœthe : *Correspondance* (B. Lévy). . . . 3 fr. »
— *Poésies lyriques* (Lichtenberger). . . . . 2 fr. 50

Schmid : *Cent petits contes* (Scherdlin). . . . . 1 fr. 55
— *Les Œufs de Pâques* (Scherdlin) . . . . . 1 fr. 20

Stifter : *Bunte Steine* (Schürr) . . . . . 1 fr. 25

LANGUE ANGLAISE

Aikin et Barbauld : *Soirées au logis* (Tronchet) . . . 1 fr. 50

Byron : *Childe Harold* (E. Chasles) . . . . . 2 fr. »

Choix de contes en anglais (Beaujeu) . . . . . 1 fr. 50
Cook : *Extraits des Voyages* (Angellier) . . . . . 2 fr. »
Dickens : *Un conte de Noël* (Fiévet) . . . . . 1 fr. 50
Edgeworth : *Forester* (Al. Beljame) . . . . . 1 fr. 50
— *Contes choisis* (Motheré) . . . . . 2 fr. »
— *Old Poz* (Al. Beljame). . . . . » 40
Eliot (G.) : *Silas Marner* (A. Malfroy). . . . . 2 fr. 50
Foë (Daniel de) : *Robinson Crusoé* (Al. Beljame) . . . . 1 fr. 50
Franklin : *Autobiographie* (E. Fiévet). . . . . 1 fr. 50
Goldsmith : *Le Vicaire de Wakefield* (A. Beljame). . . 1 fr. 50
— *Le Voyageur ; le Village abandonné* (Motheré). . . . » 75
— *Essais choisis* (Mac Enery) . . . . . 1 fr. 50
Gray : *Choix de poésies* (Legouis) . . . . . 1 fr. 50
Irving (W.) : *Vie et voyages de Christ. Colomb* (E. Chasles) 2 fr. »
— *Le livre d'esquisses* (Fiévet). . . . . 2 fr. »
Macaulay : *Morceaux choisis des essais* (Aug. Beljame) 2 fr. 50
— *Morceaux choisis de l'histoire d'Angleterre* (Battier) . 2 fr. 50
Milton : *Le paradis perdu*, livres I et II (Aug. Beljame). » 90
Pope : *Essai sur la critique* (Motheré) . . . . . » 75
Shakespeare : *Jules César* (C. Fleming) . . . . . 1 fr. 25
— *Henri VIII* (Morel). . . . . 1 fr. 25
— *Macbeth* (Morel) . . . . . 1 fr. 80
— *Othello* (Morel) . . . . . 1 fr. 80
Swift : *Les voyages de Gulliver* (E. Fiévet) . . . . . 1 fr. 80
Tennyson : *Enoch Arden* (Al. Beljame) . . . . . 1 fr. »
Walter Scott : *Contes d'un grand-père* (Talandier) . . 1 fr. 50
— *Morceaux choisis* (Battier) . . . . . 3 fr. »

ND10-

100209917084

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1759
A3P4

Corneille, Pierre
Polyeucte, martyr

CLASSIQUES FRANÇAIS

(Les noms des annotateurs sont entre parenthèses.)

BOILEAU : *Œuvres poétiques* (Brunetière). 1 50
— *Poésies et Extraits des œuvres en prose.* 2 »
BOSSUET : *De la connaissance de Dieu* (de Lens). 1 60
— *Sermons choisis* (Rébelliau) . . . . . 3 »
— *Oraisons funèbres* (Rébelliau) 2 50
BUFFON : *Morceaux choisis* (E. Dupré). 1 50
— *Discours sur le style* (Nollet). . . . . » 30
CHANSON DE ROLAND : *Extraits* (G. Paris). 1 50
CHATEAUBRIAND : *Extraits* (Brunetière) 1 50
CHEFS-D'ŒUVRE POÉT. DU XVIe SIÈCLE (Lemercier). . 2 50
CHOIX DE LETTRES DU XVIIe SIÈCLE (Lanson). 2 50
CHOIX DE LETTRES DU XVIIIe SIÈCLE (Lanson) 2 50
CHRESTOMATHIE DU MOYEN AGE (G. Paris et E. Langlois) 3 »
CORNEILLE : *Théâtre choisi* (Petit de Julleville). . . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
— *Scènes choisies* (Petit de Julleville) . . . . . 1 »
DESCARTES : *Principes de la philos.* 1re p. (Charpentier). 1 50
DIDEROT : *Extraits* (Texte). . . . . 2 »
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS (G. Paris et Jeanroy) . . 2 50
EXTRAITS DES HISTORIENS DU XIXe SIÈCLE (C. Jullian). 3 50
EXTRAITS DES MORALISTES (Thamin) 2 50
FÉNELON : *Fables* (Ad. Regnier). . . . . » 75
— *Lettre à l'Académie* (Cahen). 1 50
— *Télémaque* (A. Chassang) 1 80
FLORIAN : *Fables* (Geruzez). . . . . » 75
JOINVILLE : *Histoire de saint Louis* (Natalis de Wailly). 2 »
LA BRUYÈRE : *Caractères* (Servois et Rebelliau) 2 50
LA FONTAINE : *Fables* (Géruzez et Thirion). 1 60
LAMARTINE : *Morceaux choisis*. . . . . 2 »
LECTURES MORALES (Thamin et Lapie). 2 50
MOLIÈRE : *Théâtre choisi* (E. Thirion). . . . . 3 »
Chaque pièce séparément . . . . . 1 »
— *Scènes choisies* (E. Thirion) 1 50
MONTAIGNE : *Principaux chapitres et extraits* (Jeanroy). 2 50
MONTESQUIEU : *Grand. et décad. des Romains* (Jullian). 1 80
— *Extraits de l'esprit des lois et des œuvres div.* (Jullian). 2 »
PASCAL : *Pensées et Opuscules* (Brunschwicg). 3 50
— *Provinciales*, I, IV, XIII (Brunetière). 1 80
PROSATEURS DU XVIe SIÈCLE (Huguet). 2 50
RACINE : *Théâtre choisi* (Lanson). . . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
RÉCITS DU MOYEN AGE (G. Paris) 1 50
ROUSSEAU : *Extraits en prose* (Brunel) . . . . . 2 »
— *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (Brunel) 1 50
SCÈNES, RÉCITS ET PORTRAITS DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES (Brunel). . . . . 2 »
SÉVIGNÉ : *Lettres choisies* (Ad. Regnier) . . . 1 80
THÉATRE CLASSIQUE (Ad. Regnier) . . . 3 »
VOLTAIRE : *Extraits en prose* (Brunel). 2 »
— *Choix de lettres* (Brunel) 2 25
— *Siècle de Louis XIV* (Bourgeois). 2 75
— *Charles XII* (A. Waddington). . 2 »

10-1905.